

12604aa.3.

LA VIE
ET
LES AVENTURES
DE
ROBINSON CRUSOÉ.

TOME III.



LA VIE
ET
LES AVENTURES
SURPRENANTES
DE
ROBINSON CRUSOË,

Contenant son retour dans son Ile, & ses
autres nouveaux Voyages.

TOME TROISIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

E. A. VIL

VENTURES
STRENGTH

ROBINSON CRUSOE



ANTHROPOLOGICAL

LONDON

NO. 17, ST. MARK LANE

T
R
m
te
vi
pa
d
m
ve
fo
la
di
po
q
pl
co
l
d



P R É F A C E.

LA premiere partie des *Aventures de ROBINSON CRUSOÉ* a été si généralement goûtée , qu'on ne sauroit douter du succès de la seconde. Il est bien vrai que c'est assez le sort des secondes parties de tomber beaucoup. Il est aisé d'en trouver la raison dans le caractère même de l'esprit humain. Si un auteur veut continuer un ouvrage de raisonnement ou de fiction , l'esprit se lasse , la raison s'émousse , le feu se dissipe , l'invention se tarit. S'il compose quelque histoire , les événemens qu'il a rangés dans son cerveau , lui plaisent infiniment plus au commencement de son travail , que lorsqu'il l'a déjà poussé fort loin. Le style est d'abord dans toute sa beauté ; rien ne

2 P R É F A C E.

gêne ; les expressions naissent en foule sous sa plume. Il faut dans la suite décrire des événemens semblables ; il s'agit d'épargner au lecteur l'ennui que la nature même a attaché à la répétition. Il faut donner la torture à son génie , pour chercher des synonymes , & pour varier les portraits. On est peu naturel , on le sent ; l'ouvrage commence à plaire moins à l'auteur lui-même ; & de degré en degré , plus il devient désagréable à celui qui le compose, plus il baisse & devient médiocre ou mauvais.

Malgré cette vérité incontestable , fondée sur la raison & sur l'expérience , j'ose avancer que la seconde partie des *Aventures de ROBINSON CRUSOÉ* n'égalé pas seulement la première , mais qu'elle la surpasse de beaucoup. *ROBINSON CRUSOÉ* , auteur , semble

P R É F A C E. 3

entrer dans le caractère de *ROBINSON CRUSOÉ* qui voyage, & qui d'abord grossier, ignorant, pauvre raisonneur, sent son esprit se mûrir par l'âge & par l'expérience. Dans ces volumes-ci il pense mieux, parle mieux, raisonne plus conséquemment; il écrit d'un style moins embarrassé, plus poli, & plus conforme au goût des gens d'esprit. Il acquiert tous ces avantages sans perdre celui de la naïveté, sans se jeter dans l'ostentation du bel-esprit.

Si l'on trouve, dans les deux premiers volumes, plusieurs tableaux aussi justes que vifs, des sentimens & des réflexions qui doivent répondre aux événemens; on en verra, dans les suivans, d'une justesse & d'une vivacité infiniment plus grandes; on en verra de mieux développés & de moins chargés de circonstances petites & inutiles.

4 P R É F A C E.

Ce qu'il y a de surprenant & d'extraordinaire dans les premières aventures de notre voyageur, pourroit faire croire qu'il n'est pas possible que dans ses nouveaux voyages il ait été sujet à des révolutions aussi étonnantes & aussi merveilleuses que celles qui ont frappé le lecteur dans la première partie, & qu'ici, par conséquent, des événemens plus communs doivent faire naître des réflexions plus communes & moins susceptibles d'une description pathétique.

Cette apparence est fort trompeuse. Les deux derniers volumes l'emportent encore sur le premier & le second pour la variété, pour le nombre, & pour le merveilleux des aventures.

Je connois des personnes sensées qui ont été rebutées par le long séjour de notre voyageur dans son île. Il leur

P R É F A C E. 5

sembloit qu'ils s'occupoient avec lui des années entières à dresser une hutte, à élargir une caverne , & à faire une palissade ; ils se sont imaginés qu'ils l'aideroient pendant plusieurs mois à polir une seule planche, & ils se croyoient aussi emprisonnés dans leur lecture , que le pauvre *ROBINSON* l'étoit dans sa solitude. Ils n'ont commencé à respirer avec notre voyageur , qu'à l'arrivée de *Vendredi* , qui a ranimé leur attention rebutée par des récits trop informes. Quoique je croie que c'est leur faute plutôt que celle de l'auteur, & que ces particularités, petites en elles-mêmes, doivent être intéressantes pour tous ceux qui ont assez d'imagination & de sentimens pour se mettre à la place de notre aventurier , & pour s'approprier sa situation & ses pensées , j'ose leur promettre qu'ils ne rencon-

6 P R É F A C E.

treront pas ici une pareille source d'ennui & de dégoût.

Pour les en convaincre , je placerai ici un sommaire abrégé des aventures de *ROBINSON CRUSOÉ*, contenues dans cette seconde partie.

Quoiqu'avancé en âge , maître d'un bien considérable , & chargé d'une famille , *ROBINSON CRUSOÉ* ne pouvant s'accommoder d'une vie tranquille & sédentaire , ne respire que de nouvelles courses ; il n'exécuta cependant son projet qu'après la mort de sa femme ; & ayant reçu une visite de son neveu , qui devoit aller aux Indes en qualité de capitaine d'un vaisseau marchand , il se détermine à l'accompagner. Sachant que le navire doit toucher au Brésil , & lui donner par-là occasion de revoir sa chere île , il met une somme considérable à acheter pour

sa colonie tout ce dont elle pouvoit avoir besoin. Il y arrive , après avoir eu par mer deux aventures aussi surprenantes , & décrites d'une manière aussi pathétique qu'il est possible de se l'imaginer. Il y voit les Anglois qu'il y avoit laissés , & les Espagnols qui y étoient arrivés depuis. Ces derniers lui font un récit touchant de mille scélératesses , & de plusieurs noires conspirations que les Anglois avoient formées contre eux , & des moyens par lesquels ils avoient été à la fin désarmés , & assujettis au reste de la colonie. Ils lui font encore l'histoire d'une terrible guerre qu'ils avoient soutenue contre les Sauvages , dont à la fin ils en avoient pris , & rendus tributaires une quarantaine , après avoir vu leurs plantations ruinées par ces Barbares. Il trouve dans l'île les Anglois accou-

8 P R É F A C E.

plés à des femmes sauvages , qu'ils avoient été chercher dans une autre île , par une entreprise aussi téméraire qu'heureuse dans sa réussite. Il leur fait contracter avec leurs concubines des mariages légitimes , par le moyen d'un prêtre catholique - romain , homme fort zélé & d'une dévotion exemplaire ; & il a le plaisir de voir ces scélérats se convertir , & faire des prosélytes de leurs femmes.

Le vaisseau prend la route des Indes orientales , & relâche à Madagascar, où un des matelots tué par les Insulaires , excite tout l'équipage à en tirer vengeance. La plupart de ceux qui le composent , débarquent pendant la nuit , & malgré les remontrances de *ROBINSON*, ils se jettent sur une petite ville , y mettent le feu , & massacrent tous les habitans , sans distinction ni

d'âge , ni de sexe. L'humanité de l'auteur est tellement choquée de cette barbarie , qu'il la leur reproche dans toutes les occasions ; ce qui les irrite tellement , que parvenus à Bengale , ils le laissent à terre malgré le capitaine , qui lui fournit une bonne somme d'argent , un valet & un compagnon de voyage. *ROBINSON* y trouve un marchand Anglois , s'associe avec lui , & parcourt toutes les côtes des Indes , où il fait un négoce fort avantageux. Ils achètent un vaisseau de certains matelots , qui se l'étoient approprié après la mort de leur commandant ; mais ignorant cette perfidie , ils s'en croient propriétaires de bonne foi. Ils continuent leur commerce ; mais le navire étant reconnu dans un des ports de Siam , des marchands Anglois & Hollandois les font attaquer par leurs chaloupes ,

10 P R É F A C E.

dans le dessein de les faire pendre comme pirates, & ils échappent de ce danger par un coup extraordinaire de la Providence. N'osant plus entrer dans aucun port fréquenté, ils trouvent sur les côtes de la Chine un pilote Portugais qui les conduit vers le nord de cet empire, dans un petit port presque inconnu : ils y vendent leurs denrées à leur satisfaction, & se défont de leur vaisseau. Ils vont voir Nanquin & Pékin, la cour du monarque de la Chine, & y trouvent une caravane de marchands Moscovites, avec laquelle ils résolvent d'aller par la grande Tartarie jusques dans la Moscovie. Ils sont attaqués dans leur marche, à différentes reprises, par de petites armées formelles de Tartares, & parviennent à la fin, après plusieurs aventures des plus surprenantes, & à travers mille diffi-

cultés presque insurmontables , à Tobolsky , capitale de la Sibérie.

ROBINSON y lie amitié avec un prince banni dans ce désert , & étant sur le point de partir , il lui offre de le sauver , & de le mener avec lui parmi ses domestiques. Le prince refuse ce parti , & fait des discours parfaitement beaux sur le faux bonheur qu'on emprunte du rang & de la richesse , sur le caractère de la véritable félicité , & sur les secours que la sagesse tire de la retraite & d'un état médiocre. Il prie pourtant l'auteur de rendre ce service à son fils ; il s'y engage , & résolu de gagner Archangel , il prend des routes détournées , marche avec son train , en guise de petite caravane , & évite avec soin les garnisons , pour ne point hasarder son illustre compagnon de voyage. Ils sont

de nouveau attaqués dans un désert , par quelques hordes de Tartares Kal-mucks , qui contre leur ordinaire s'étoient répandus jusques-là. Assiégés dans leur camp par ces Barbares , ils se dérobent pendant l'obscurité de la nuit ; & gagnant des lieux sûrs, ils arrivent à Archangel : ils trouvent dans ce port un bâtiment de Hambourg , où ils s'embarquent. Enfin ils entrent dans l'Elbe , font de grands profits sur leurs marchandises , vont par terre jusqu'en Hollande , s'y embarquent, & reviennent en Angleterre, l'auteur ayant mis dans tous ces voyages dix ans & neuf mois.

Cette espece de petit extrait , où l'on n'a touché que les chefs généraux, fera voir suffisamment, j'espère , jusqu'à quel point ces derniers volumes méritent de s'attirer la curiosité du lecteur.

Je

Je ne m'arrêterai pas long - tems à justifier cette histoire dans l'esprit de ceux qui continuent à la traiter de fabuleuse. Fable , ou non , qu'importe. *Les Aventures de TÉLÉMAQUE* sont fabuleuses aussi , mais on n'en estime pas moins ce livre admirable. C'est une fable, mais fertile en moralités excellentes, plus propres à instruire , que les vérités les plus certaines. Celles de *ROBINSON* , quoiqu'écrites d'un autre style , & dans un autre goût , sont pleines aussi de très-bonnes leçons ; & l'on feroit bien d'en profiter , au lieu d'examiner avec tant de sévérité si l'on nous débite ici des effets de la Providence , ou des effets de l'invention. Ce que je puis soutenir pourtant avec sincérité , c'est qu'il y a de très-honnêtes gens dans nos villes marchandes , qui assurent avoir vu notre

14 P R É F A C E.

voyageur au retour de ses derniers voyages , d'avoir mangé avec lui , & de lui avoir entendu réciter une partie des aventures qu'on voit dans ces quatre volumes.

Quoi qu'il en soit , il n'est pas nécessaire de trop creuser ce sujet ; cet ouvrage amuse , il est inutile : le public seroit trop heureux , s'il trouvoit le même caractère dans la plupart des livres nouveaux.

LA VIE
ET
LES AVENTURES
DE
ROBINSON CRUSOÉ.

L'HISTOIRE de ma vie vérifie parfaitement l'ancien proverbe , qui dit , *Qu'un vase de terre ne perd jamais l'odeur dont il a été d'abord imbu.* Après avoir lutté trente-cinq ans avec une variété de malheurs dont les exemples sont fort rares , j'avois joui pendant sept ans de tout ce que l'abondance & la tranquillité du corps & de l'esprit ont de plus agréable : mon âge étoit déjà fort avancé , & j'avois appris , par une longue expérience , que rien n'étoit plus propre à rendre l'homme heureux que la médiocrité. Qui ne croiroit que dans cette agréable situation , ce goût né avec moi pour les voyages , & pour les aventures , se seroit évaporé avec le feu de ma

jeunesse, & qu'à l'âge de 61 ans je serois au-dessus de tous les caprices capables de tirer quelqu'un de sa patrie ?

D'ailleurs, le motif ordinaire qui nous détermine à ce parti, ne pouvoit plus avoir lieu chez moi ; il ne s'agissoit plus de faire fortune ; & , à parler sagement , j'étois dans un état où je ne devois pas me croire plus riche par l'acquisition de cent mille livres ; j'avois du bien suffisamment pour moi & pour mes héritiers. Il s'augmentoît même de jour en jour ; car ma famille étant petite, je ne pouvois pas dépenser mes revenus , à moins que de me donner des airs au-dessus de ma condition , & de m'accabler d'équipages , de domestiques , & d'autres ridicules magnificences , dont j'avois à peine une idée , bien loin d'en faire les objets de mon inclination. Ainsi le seul parti qu'un homme sage auroit pris à ma place , c'eût été de jouir paisiblement des présens de la Providence , & de les voir croître sous ses mains.

Toutes ces considérations , cependant , n'avoient pas la force nécessaire pour me faire résister long-tems au penchant que

J'avois de me perdre de nouveau dans le monde. C'étoit comme une véritable maladie , & sur-tout le desir de revoir mon île , mes plantations , & la colonie que j'y avois laissée , ne me laissoit pas un moment de repos ; c'étoit l'unique sujet de mes pensées pendant le jour , & de mes rêves pendant la nuit ; j'en parlois tout haut , même quand je ne dormois pas , & rien au monde n'étoit capable de me l'ôter de l'esprit ; tous mes discours se tournoient tellement de ce côté-là , que ma conversation en devenoit ennuyeuse , & je me donnois par-là un ridicule dont je m'appercevois fort bien , sans me sentir en état de l'éviter.

Au sentiment de plusieurs personnes sensées , tout le bruit que le peuple fait sur les spectres & sur les apparitions , n'est dû qu'à la force d'une imagination déréglée , & déstituée du secours de la raison ; & ces promenades des esprits & des lutins sont de pures chimères. Le souvenir vif qu'on a quelquefois de ses amis , & de leurs discours , faisit d'une telle maniere l'imagination dans certaines circonstances , qu'on les croit voir réellement , leur parler , &

entendre leurs réponses. C'est ainsi , selon ces habiles gens , que le cerveau frappé peut prendre l'ombre pour la réalité même.

Pour moi je puis dire que jusqu'ici je ne fais pas par ma propre expérience s'il y a véritablement des esprits qui *apparoissent* après avoir été séparés des corps ; je ne décide pas non plus que ce ne sont que des vapeurs qui offusquent un cerveau malade. Mais je fais fort bien que dans ce tems-là j'étois la dupe de mon imagination à un tel point , & qu'elle me transportoit si fort hors de moi-même , que quelquefois je pensois être véritablement devant mon château , entouré de toutes mes fortifications , & voir distinctement mon Espagnol , le pere de *Vendredi* , & les scélérats Anglois que j'avois laissés dans mes domaines. Je dis plus , je parlois souvent à ces personnages chimériques , & quoiqu'éveillé je les regardois fixement comme des gens qui étoient réellement devant mes yeux. Cette illusion alloit plusieurs fois si loin , que ces images fantastiques me jetoient dans des frayeurs réelles. Dans un songe que j'eus un jour , l'Espagnol & le vieux Sauvage

me firent une relation si particuliere & si vive de plusieurs trahisons des trois rebelles Anglois , que c'étoit la chose du monde la plus surprenante. Ils me racontèrent que ces perfides avoient fait le projet de massacrer tous les Espagnols , & qu'ils avoient brûlé toutes leurs provisions , pour les faire mourir de faim. C'étoient des choses dont je n'avois jamais entendu parler , & qui n'avoient pas une entiere réalité ; mais que sur la foi de ce rêve je ne pus m'empêcher pourtant de croire absolument véritables , jusqu'à ce que je fusse pleinement convaincu du contraire. J'avois rêvé , en même tems , que , sensible aux accusations des Espagnols , j'examinois ces scélérats , & les condamnois à être pendus tous trois. On verra dans son lieu ce qu'il y avoit de réel dans cette vision : mais quelle que fût la cause qui me l'offrit à l'imagination , elle n'approchoit que trop de la vérité , quoiqu'elle ne fût pas vraie en tout au pied de la lettre ; & la conduite de ces diables incarnés avoit été tellement abominable , que , si à mon retour dans l'île je les avois fait punir de mort , je leur aurois fait jus-

tice, sans pouvoir passer pour criminel, ni devant Dieu, ni devant les hommes.

Quoi qu'il en soit, je vécus plusieurs années dans cette situation, sans trouver le moindre agrément, le moindre plaisir en aucune chose, à moins qu'elle n'eût quelque relation à mon bizarre penchant. Mon épouse voyant avec quelle impétuosité toutes mes idées me portoient vers des projets si déraisonnables, me dit une nuit, qu'à son avis ces mouvemens irrésistibles venoient de la Providence, qui avoit déterminé mon retour dans cette île, & qu'elle ne voyoit rien qui pût m'en détourner que ma tendresse pour elle & pour mes enfans; qu'elle étoit sûre, que si elle venoit à mourir je prendrois ce parti sans balancer; mais que la chose étant résolue dans le ciel, elle feroit au désespoir d'y mettre un obstacle elle seule. J'étois si attentif à ce discours, & je la regardois si fixement, qu'elle perdit contenance, & s'arrêta tout court. Je lui demandai pourquoi elle ne continuoit pas à me dire tout ce qu'elle pensoit là-dessus; mais je m'apperçus qu'elle avoit le cœur si plein, que les larmes commen-

çoient à lui couler des yeux. « Parlez donc ,
» ma chere , lui dis-je , souhaitez-vous
» que je m'en aille ? Non , répondit-elle ,
» il s'en faut beaucoup ; mais si vous y êtes
» résolu , plutôt que de vous en détourner ,
» je suis prête à vous accompagner ; car ,
» quoique je trouve ce parti fort incom-
» patible avec votre âge , & fort mal as-
» sorti à l'état de votre fortune , si la chose
» doit être absolument , je ne suis pas d'hu-
» meur à vous abandonner ; vous êtes obli-
» gé de le faire : si ce desir si violent vous
» vient du ciel , vous ne sauriez y résister
» sans manquer à votre devoir ; & je man-
» querois au mien , si je ne prenois pas le
» parti de vous suivre. »

Ces tendres paroles de ma femme diffi-
perent un peu mes vapeurs , & me firent
réfléchir d'une maniere plus calme sur la
nature de mon dessein. Je me mis devant
les yeux tout ce qu'il y auroit d'extrava-
gant pour un homme de mon âge , de se
précipiter de nouveau , sans aucun motif
plausible , dans les hasards dont j'étois
parti si heureusement , & dans des miseres
qui auroient été suivies d'une vie parfaite-

ment heureuse , pourvu que moi-même j'eusse bien voulu n'y pas répandre de l'amertume.

Je considérai , qu'outre qu'il n'y a que la jeunesse & la pauvreté capables d'inspirer de pareils desseins , j'avois une épouse , & un enfant qui alloit bientôt être suivi d'un autre ; que j'avois tout ce que je pouvois desirer ; & que j'étois assez vieux pour songer plutôt à me séparer bientôt pour jamais de ce que j'avois acquis , qu'à l'accumuler. Pour ce qui regarde l'*avertissement intérieur du ciel* , auquel ma femme attribuoit mon dessein , je n'en étois pas trop convaincu ; & après avoir lutté pendant long-tems avec la force de mon imagination , j'en devins enfin le maître , comme je crois qu'on peut faire toujours en pareil cas , pourvu qu'on le veuille sérieusement. Je réussis peu à peu à me tranquilliser , par les raisonnemens dont je viens de faire mention : mais ce qui y contribua le plus , c'est le dessein que je pris de me donner de l'occupation , & de me chercher quelques affaires propres à ne me pas laisser le loisir de livrer mon imagi-

nation à ces idées capricieuses ; car je m'étois apperçu que jamais mon cerveau n'en étoit rempli, que quand j'étois dans l'oisiveté, & que je n'avois pas sur quoi exercer l'activité naturelle de mon esprit.

Conséquemment à cette nouvelle résolution, j'achetai une métairie dans le comté de Bedford, en vue de m'y retirer : la maison étoit jolie, & les campagnes, qui l'entouroient, étoient fort propres à être améliorées. Rien ne me convenoit mieux, puisque naturellement j'avois beaucoup de goût pour l'agriculture, & pour tous les soins qu'il faut se donner pour accroître les revenus d'une terre. D'ailleurs, ma maison de campagne étoit éloignée de la mer, ce qui m'empêchoit de renouveler mes folies par le commerce des gens de mer, & par le récit de tout ce qui regardoit les pays lointains.

M'y étant établi avec toute ma famille, j'achetai des charrues avec tout ce qu'il faut pour cultiver les terres ; je me fournis de charettes, d'un chariot, de chevaux, de vaches, de brebis ; & me mettant à travailler avec application, je me

vis en six mois de tems un véritable gentilhomme campagnard. Je me donnai tout entier à diriger mes laboureurs , à planter , à faire des enclos ; & je crus mener la vie la plus fortunée que la nature puisse fournir à un homme , qui , après de longs embarras , cherche un asyle contre de nouvelles infortunes.

Je cultivois ma propre terre ; je n'avois point de rentes à payer ; j'étois maître de planter , d'arracher , de bâtir , de jeter bas , comme je le trouvois à propos ; tout ce que je recueillois étoit pour moi-même , & toutes mes *améliorations* étoient pour le bien de ma postérité. Je ne songeois plus à reprendre le cours de ma vie errante , & me trouvant exempt de tout chagrin , je croyois véritablement avoir attrapé cette heureuse médiocrité , dont mon pere m'avoit si souvent fait l'éloge ; les douceurs que je goûtois alors dans la vie , me rappelloient souvent dans l'esprit ces vers d'un Poëte :

Eloigné des cours & des vices ,
Ici du siecle d'or je trouve le destin.
La jeunesse en nos champs est libre de caprices ,
Et la vieillesse est sans chagrin.

Je

Je fus troublé dans cette félicité par un seul coup imprévu de la Providence , dont non-seulement le funeste effet étoit irré-médiable , mais dont les conséquences encore me replongerent dans mes fantaisies plus profondément que jamais. Cette funeste disposition à courir le monde , ressembloit , chez moi , à une maladie qui est dans le sang , & qui , retenue pendant quelque tems par les remedes , s'empare du corps avec une violence irrésistible. Le coup dont je parle étoit la perte de mon épouse.

Mon but n'est pas ici de faire son panegyrique , d'entrer dans le détail de ses bonnes qualités , & de faire la cour au beau-sexe , en composant une harangue à l'honneur de ma femme. Je dirai seulement qu'elle étoit le soutien de toutes mes affaires , le centre de tous mes projets , l'auteur de toute ma félicité ; puisque par sa prudence elle m'avoit détourné de l'exécution de mes desseins chimériques. Ses tendres discours avoient fait de plus utiles impressions sur moi , que ma propre raison , les larmes d'une mere , les sages préceptes

d'un pere éclairé , & les prudens conseils de mes amis n'avoient été autrefois capables de faire sur mon esprit. Je m'étois félicité mille fois de m'être laissé gagner par sa douceur & par son attachement pour moi ; & par sa mort je me considérois comme un homme déplacé dans le monde, & privé de tout secours & de toute consolation.

Dans ce triste état je me croyois aussi étranger dans ma patrie , que je l'étois dans le Brésil quand j'y abordai ; & quoi-qu'environné de mes domestiques , je me trouvois presque aussi seul que je l'avois été dans mon île. Je ne savois quel parti prendre ; je voyois autour de moi tous les hommes occupés , les uns à gagner leur vie par le travail le plus rude , les autres à se perdre dans de ridicules vanités , ou à s'abîmer dans les vices les plus honteux , sans atteindre les uns & les autres à la félicité que tout le monde se propose pour unique but. Je voyois les riches tomber dans le dégoût du plaisir, par l'habitude de s'y livrer, & s'amasser par leurs débauches un trésor fatal de douleurs & de remords : je voyois le

pauvre , au contraire , employer toutes ses forces pour gagner de quoi les soutenir , & roulant dans un cercle perpétuel de peines & d'inquiétudes , ne travailler que pour vivre , & ne vivre que pour travailler.

Ces réflexions me firent ressouvenir de la vie que j'avois menée autrefois dans mon petit royaume , où je n'avois semé qu'autant de blé qu'il m'en falloit pour un an , & où je n'avois pas daigné ramasser de grands troupeaux , parce qu'ils ne m'étoient pas nécessaires pour ma nourriture ; enfin , où je laissois moisir l'argent , sans l'honorer d'un seul de mes regards pendant plus de vingt années.

Si de toutes ces considérations j'avois tiré le fruit vers lequel la raison & la réflexion me guidoient, j'aurois appris à chercher une félicité parfaite ailleurs que dans les plaisirs de cette vie ; j'aurois tourné mes idées vers une fin fixe , où tend tout ce qui nous arrive sur la terre , & à laquelle la vie présente doit servir de préparatif ; en un mot , j'aurois dû songer à un bonheur dont il est de notre intérêt de nous assurer

la possession , & dont nous pouvons dès à présent goûter les prémices.

Mais avec mon épouse j'avois perdu mon guide ; j'étois comme un vaisseau sans gouvernail , que les vents ballottent à leur gré ; ma tête s'ouvroit de nouveau aux courfes & aux aventures ; tous mes amusemens innocens , mes terres , mon jardin , ma famille , mon bétail , qui m'avoient donné une occupation si satisfaisante , n'avoient plus rien de piquant pour moi. C'étoit de la musique pour un homme qui n'a point d'oreilles , & des mets pour un malade dégoûté & sans appétit. Cette triste insensibilité pour tout ce qui m'avoit procuré , quelque tems auparavant , les plus doux plaisirs , me fit prendre le parti d'abandonner la campagne , & de retourner à Londres.

Ce même ennui m'y accompagna , je n'y avois aucune affaire ; j'y courois çà & là sans dessein , comme un homme désœuvré , dont on peut dire qu'il est absolument inutile parmi tous les êtres créés , & dont la vie & la mort doivent être également indifférentes pour les autres hommes.

C'étoit aussi de toutes les situations de la vie humaine , celle pour laquelle j'avois le plus d'aversion , accoutumé que j'étois , depuis ma plus tendre jeunesse , à une vie active. A mon avis , les paresseux sont la lie du genre humain , & je croyois ma conduite présente infiniment moins conforme à l'excellence de ma nature , que celle que j'avois eue dans mon île , en employant un mois entier pour faire une planche.

Au commencement de l'année 1693 , mon neveu , que j'avois élevé pour la mer , & à qui j'avois donné un vaisseau à commander , revint d'un petit voyage qu'il avoit fait à Bilbao , le premier qu'il eût fait en qualité de *maître*. M'étant venu voir , il me dit que certains marchands lui avoient proposé de faire pour eux un voyage dans les Indes & dans la Chine : « Eh bien , mon oncle , continua-t-il , » feriez-vous si mal de venir avec moi ? je » me fais fort de vous faire revoir votre île , » car j'ai ordre de toucher au Brésil. »

Rien à mon avis n'est une preuve plus sensible d'une vie à venir , & de l'existence d'un monde invisible , qu'un certain con-

cours des causes secondes avec les idées qui nous roulent dans l'esprit , sans que nous les communiquions à ame qui vive.

Mon neveu ignoroit parfaitement jusqu'à quel point mon penchant de courir le monde s'étoit ranimé , & je ne favois rien de mon côté de sa nouvelle entreprise. Cependant , le même matin , sans que je m'attendisse à sa visite , je m'étois occupé à confronter mes desirs avec toutes les circonstances de la condition où je me trouvois , & j'avois pris à la fin la résolution que voici. Je voulois aller à Lisbonne pour consulter mon vieux capitaine Portugais sur mes desseins ; & s'il les trouvoit sentés & praticables , je voulois m'assurer d'une patente qui me permît de peupler mon île , & d'y emmener avec moi une colonie. A peine me fus-je fixé à cette pensée , que voilà précisément mon neveu qui entre , & qui me propose d'y aller avec lui.

Sa proposition me jeta d'abord dans une profonde rêverie , & après l'avoir regardé attentivement pendant une minute : « Quel
» malin esprit , lui dis-je , vous a envoyé
» ici pour me fourrer dans la tête cette

» malheureuse idée ? » Il parut d'abord étonné de ces paroles ; mais s'apercevant pourtant que je n'avois pas un fort grand éloignement pour ce projet , il se remit :
« Comment donc , monsieur , me dit-il ,
» cette proposition est-elle si fort à rejeter ?
» Il est assez naturel , ce me semble , que
» vous souhaitiez de revoir vos petits états ,
» où vous avez régné autrefois avec plus de
» félicité que ne goûtent vos freres les
» autres monarques. »

En un mot , le projet répondoit avec tant de justesse à la disposition de mon esprit , que j'y topai , & que je lui dis , que s'il s'accordoit avec ses marchands , par rapport à ce voyage , j'étois résolu à le suivre , pourvu que je ne fusse pas obligé d'aller plus loin que mon île.

« Comment donc , monsieur , me dit-il ,
» je n'espere pas que vous ayez envie d'y
» être laissé , & d'y vivre de nouveau à vo-
» tre vieille maniere ? Point du tout , ré-
» pondis-je , ne pouvez - vous pas me re-
» prendre en revenant des Indes ? » Il me répliqua qu'il n'y avoit point d'apparence que ses marchands lui permissent de faire

ce détour avec un vaisseau chargé , puis-
qu'il pouvoit alonger le voyage de plu-
sieurs mois : « d'ailleurs , dit-il , si j'avois
» le malheur de faire naufrage , vous se-
» riez précisément dans une aussi triste
» situation que celle dont vous vous êtes
» tiré avec tant de bonheur. »

Il y avoit beaucoup de bon sens dans
cette objection , mais nous trouvâmes un
moyen pour remédier à cet inconvénient :
c'étoit d'embarquer avec nous toutes les
pièces formées d'une grande chaloupe , &
quelques charpentiers qui pussent , en cas
de besoin , les joindre ensemble , & y don-
ner la dernière main dans l'île , ce qui me
rendroit facile le passage de là dans le con-
tinent.

Je ne fus pas long-tems à prendre ma
dernière résolution ; car les importuni-
tés de mon neveu compatissoient si bien
avec mon inclination , qu'aucun motif au
monde ne fut capable de la contre-balancer.
D'un autre côté , ma femme étant morte ,
il n'y avoit personne qui s'intéressât assez
dans mes affaires pour me détourner de
ce dessein , excepté ma vieille veuve , qui

fit tout son possible pour m'arrêter par la considération de mon âge , de ma fortune , de l'inutilité d'un voyage si dangereux , & sur-tout de mes petits enfans. Mais tous ses discours ne servirent de rien : je lui dis que mon desir de voyager étoit irrésistible , & que les impressions qu'il faisoit sur mon esprit , étoient si peu communes , que si je restois chez moi , je croirois désobéir aux ordres de la Providence. Me voyant tellement affermi dans ma résolution , elle mit non-seulement fin à ses conseils , mais elle me donna toutes sortes de secours , pour faire mes préparatifs & mes provisions , & pour régler mes affaires de famille & l'éducation de mes enfans.

Pour ne rien négliger à cet égard , je fis mon testament , & je laissai mes biens en de si bonnes mains , que j'étois persuadé que mes enfans ne perdroient rien de ce côté-là , quelque accident qui pût m'arriver ; & pour la maniere de les élever , je m'en remis entièrement à ma bonne veuve , à qui je destinai en même tems un revenu suffisant pour vivre à son aise. J'ai vu dans la suite que jamais bienfait ne fut mieux

employé, qu'une mere ne pouvoit pas avoir des soins plus tendres pour ses propres enfans , & qu'il n'étoit pas possible de s'y conduire avec plus de prudence. Cette bonne dame vécut assez long-tems pour me voir de retour , & pour sentir de nouveaux effets de ma reconnoissance.

Mon neveu fut prêt de mettre à la voile , au commencement de janvier 169⁴/₅ , & je m'embarquai avec mon fidele *Vendredi*, dans les dunes , le 18 , ayant avec moi , outre ma *chaloupe démontée* , une cargaison considérable de toutes sortes de choses nécessaires pour ma colonie , dans le dessein de la laisser dans le vaisseau , si je ne trouvois pas mes sujets dans un état convenable.

Premièrement, j'avois avec moi quelques valets que j'avois envie de laisser dans mon île , & les y faire travailler pour mon compte , pendant que j'y serois ; à eux permis d'y rester , ou de me suivre quand je prendrois la résolution d'en sortir. Il y avoit parmi eux deux charpentiers , un ferrurier , & un autre garçon fort ingénieux , qui , quoique *tonnelier* de son

métier , étoit un machiniste universel. Il étoit fort adroit à faire des roues & des moulins à bras , pour moudre le blé ; de plus , il étoit *tourneur & potier* , & capable de faire dans la perfection toutes sortes d'ouvrages en *bois* ou en *terre* ; en un mot , il méritoit fort bien le nom de *Factotum* que nous lui donnâmes.

Outre ceux-là , je menois avec moi un tailleur , qui s'étant offert d'aller aux Indes avec mon neveu , en qualité de passager , consentit ensuite de s'établir dans ma colonie : c'étoit un garçon très-adroit , & que je trouvai dans la suite d'un fort grand service , par rapport à plusieurs choses mêmes éloignées de son métier ; car , comme je l'ai déjà dit , rien ne peut mieux enseigner les mécaniques , que la nécessité.

Ma cargaison , autant que je puis m'en souvenir , consistoit dans une assez grande quantité de toile , & de petites étoffes minces , propres à habiller les Espagnols , que je m'attendois à trouver dans mon île , & il y en avoit assez , selon mon calcul , pour les tenir propres pour plus de sept ans.

Si l'on y ajoute toutes les autres choses nécessaires pour les couvrir , comme gants , chapeaux , souliers , bas , il y en avoit environ pour 200 livres sterling , y compris tout ce qu'il falloit pour des lits , & la batterie de cuisine , pots , chaudrons , & du cuire pour en faire un plus grand nombre. J'y avois joint à-peu-près cent livres pesant de fer travaillé , comme clous , outils de toute sorte , crochets , gonds , ferrures , &c.

Je ne dois pas oublier une centaine d'armes à feu de réserve , mousquets , fusils , pistolets , beaucoup de plomb de tout calibre , & deux pieces de canon de bronze ; & comme il m'étoit impossible de prévoir les dangers où ma colonie pouvoit être engagée un jour , j'avois encore chargé le vaisseau d'une centaine de barrils de poudre à canon , d'épées , de sabres , & de plusieurs fers de piques & de hallebardes. Outre cela je priai mon neveu de prendre avec lui deux petits canons de tillac outre le nombre qu'il lui en falloit , afin de les laisser dans l'île , s'il étoit nécessaire d'y bâtir un fort , & de le mettre en défense
contre

contre quelque ennemi. Cette précaution n'étoit pas tant inutile, comme j'eus lieu de le penser en y arrivant ; & l'on verra par la suite de cette histoire, qu'il n'en falloit pas moins, si l'on vouloit se maintenir dans la possession de l'île.

Ce voyage réussit beaucoup mieux que les autres que j'avois faits par mer, & par conséquent je ne serai pas fort souvent obligé d'arrêter, par le récit de quelques accidens fâcheux, le lecteur impatient, apparemment, de savoir l'état où se trouvoit ma colonie. Il est vrai pourtant que nous eûmes d'abord des vents contraires, & quelques autres contre-tems, qui firent durer le voyage plus que je n'avois espéré. Mon voyage de Guinée avoit été jusques-là l'unique dont je fusse revenu, comme je l'avois projeté, ce qui me fit craindre que je ne fusse toujours malheureux dans mes courses, sujet à n'être jamais content à terre, & à avoir toujours des infortunes en mer.

Les vents contraires nous poussèrent, au commencement, vers le nord, nous forcèrent à entrer dans le port de *Galloway*

en Irlande , & nous y retinrent pendant vingt-trois jours ; mais nous avions cet agrément dans ce petit désastre , que les vivres y étoient abondans & à bon marché , en sorte que , bien loin de diminuer nos provisions , nous eûmes occasion de les augmenter. J'y fis embarquer plusieurs cochons & veaux , outre deux vaches , que j'avois dessein , si nous avions un heureux passage , de débarquer dans mon île ; mais je fus obligé d'en disposer autrement.

Nous remîmes à la voile le 5 de février avec un vent frais , qui dura pendant plusieurs jours , sans aucune mauvaise rencontre , excepté un accident qui vaut bien la peine d'être rapporté dans toutes ses circonstances.

Le soir du 20 février nous vîmes entrer le matelot qui étoit en sentinelle. Il nous dit qu'il avoit vu de loin un *éclat de lumière* suivi d'un coup de canon , & immédiatement après un mouffe vint nous dire que le *Boffeman* en avoit entendu un second.

Là-dessus nous montâmes tous sur le tillac , où pendant quelques momens nous

n'e
ap
mi
c'é
est
me
là
lieu
oue
que
vais
d'en
n'en
qu'
chio
flam
pen
nou
une
favo
s'éta
disti
le fe
Je
spect

n'entendîmes rien ; mais peu de minutes après nous découvrîmes une grande lumière, & nous conjecturâmes de-là que c'étoit un grand incendie.

Nous eûmes aussitôt recours à notre *estime*, qui nous fit convenir unanimement, qu'il ne pouvoit y avoir de ce côté-là aucune terre dans l'espace de cinq cents lieues ; car le feu paroissoit à l'ouest nord-ouest de nous. Nous conclûmes de-là que le feu devoit avoir pris à quelque vaisseau, les coups de canon qu'on venoit d'entendre nous persuaderent que nous n'en étions pas loin ; & nous étions sûrs qu'en suivant notre cours nous en approchions, parce que de moment à autre la flamme nous paroissoit plus grande. Cependant le tems se trouvant nébuleux, nous ne pûmes rien voir que du feu ; mais une demi-heure après, poussés par un vent favorable, quoiqu'assez petit, & le tems s'étant un peu éclairci, nous aperçûmes distinctement un grand vaisseau dévoré par le feu, au beau milieu de la mer.

Je fus sensiblement touché de ce triste spectacle, quoique rien ne m'intéressât aux

personnes qui étoient en danger, que les liens ordinaires de l'humanité. Ces sentimens d'humanité furent extrêmement réveillés en moi par le souvenir de l'état où j'étois, lorsque le capitaine Portugais me prit dans son bord au milieu de l'Océan : état qui n'étoit pas à beaucoup près aussi déplorable que la situation où se devoient trouver ceux du vaisseau en question, s'il n'y avoit aucun autre bâtiment qui allât avec eux de conserve. J'ordonnai dans le moment qu'on fît feu de cinq canons, l'un immédiatement après l'autre, afin de leur faire savoir qu'il y avoit près de-là un navire prêt à les secourir, & qu'ils fissent leurs efforts pour se sauver de notre côté dans leur chaloupe ; car, quoique nous pussions voir leur vaisseau par le moyen de la flamme, il ne leur étoit pas possible de nous apercevoir, à cause de l'obscurité de la nuit.

Nous mîmes à la cape pendant quelque tems, & en attendant le jour nous laissâmes aller le vaisseau du côté où nous découvrîmes le bâtiment embrasé : mais pendant cette manœuvre, nous vîmes avec une grande frayeur, quoique nous eussions

lieu de nous y attendre , le navire sauter en l'air , & quelques momens après le feu s'éteindre , apparemment à cause que le reste du vaisseau étoit allé à fond. C'étoit un spectacle terrible & affligeant , surtout par la compassion qu'il nous donna de ces pauvres malheureux , qui devoient être tous détruits par les flammes , ou bien errer avec leur chaloupe dans le vaste Océan ; c'est de quoi les ténèbres ne nous permirent pas de juger. La prudence voulut pourtant que je supposasse le second cas ; & pour les guider du mieux qu'il me fut possible , je fis suspendre des lanternes de tous les côtés du vaisseau , & tirer le canon pendant toute la nuit , afin de leur faire connoître qu'ils n'étoient pas loin de nous.

Le lendemain , environ à huit heures , nous découvrîmes par le moyen de nos lunettes d'approche deux chaloupes accablées de monde , & nous apperçûmes que ces pauvres gens ayant le vent contraire , faisoient force de rames , & que nous ayant vus , ils faisoient toutes sortes de signaux pour se faire voir de nous.

Nous leur donnâmes à notre tour le signal ordinaire de venir à bord , & en même tems nous fîmes plus de voiles , pour nous mettre plus à portée. En moins d'une demi-heure nous les joignîmes , & les laissâmes tous entrer dans le vaisseau. Ils étoient pour le moins au nombre de soixante , tant hommes que femmes & petits enfans , & il y avoit parmi eux plusieurs passagers.

Nous apprîmes que le vaisseau sauté en l'air étoit de 300 tonneaux , allant de *Québec* dans la riviere de Canada vers la France , & le maître nous raconta au long toutes les particularités de ce désastre.

Le feu avoit commencé , par l'imprudence du *timonier* , dans la *gesole* ou cabinet où l'on met la bouffole , les chandelles , &c. Tout le monde étant accouru au secours , on l'avoit cru absolument éteint ; mais on s'apperçut dans la suite que quelques étincelles étoient tombées dans certains endroits du vaisseau , où il étoit impossible d'atteindre. Delà il avoit gagné la quille , d'où il s'étoit répandu par tout le corps du bâtiment avec une

telle violence , que ni le travail , ni l'industrie n'avoit été capable de le maîtriser. Le seul parti qui leur étoit resté à prendre , avoit été d'abandonner le navire : par bonheur ils avoient deux chaloupes assez grandes , & un petit esquif , qui ne leur pouvoit servir qu'à mettre des provisions & de l'eau fraîche. Dans cette situation , toute leur consolation étoit d'être échappé du feu , sans pouvoir espérer raisonnablement de se sauver , étant à une si grande distance de terre. Le seul bonheur dont ils pouvoient se flatter , étoit de trouver quelque bâtiment en mer , qui voulût bien les prendre sur son bord. Ils avoient des voiles , des rames , une boussole , & ils se préparoient à retourner vers *Terre-Neuve* * avec un vent favorable : toute la provision qu'ils avoient , n'étoit suffisante tout au plus que pour les empêcher de mourir de faim pendant douze jours , dans lesquels , s'ils avoient beau tems & le vent favorable , ils espéroient de venir jusqu'aux *bancs* de ce pays , & de s'y soutenir par le moyen de la pêche ,

* Les Anglois l'appellent *Newfound-Land*.

jusqu'à ce qu'ils pussent venir à terre ; mais ils avoient à craindre tant de hasards, des tempêtes, des vents contraires, des pluies, & du froid capable de les engourdir, que, s'ils se fauvoient, ce ne pouvoit être que par une espece de miracle.

Au milieu de leurs délibérations, étant presque tous désespérés, ils avoient entendu avec une joie inexprimable un coup de canon, suivi de quatre autres : leur courage en avoit été tout ranimé, & conformément à mon intention, ils avoient compris par-là qu'ils étoient à portée d'un vaisseau qui leur offroit du secours.

Là-dessus ils avoient mis bas leurs mâts & leurs voiles, parce que le vent ne leur permettoit pas de nous approcher, & quelque tems après leur espérance avoit été redoublée par la vue de nos lumieres & par nos coups de canon qui se suivoient par intervalle pendant toute la nuit. Ils avoient tiré aussi trois coups de mousquet, mais nous ne les avons point entendus, à cause du vent contraire. Ils avoient mis pourtant leurs rames à l'eau, pour s'em-

pêcher du moins d'être emportés par le vent , & afin que nous pussions les approcher plus facilement. A la fin ils s'étoient apperçus avec une satisfaction inexprimable , que nous les avions en vue.

Il m'est impossible de dépeindre les gesticulations surprenantes , les extases , & les postures variées par lesquelles ces pauvres gens exprimèrent la joie qu'ils sentoient d'une délivrance si peu attendue. L'affliction & la crainte peuvent être décrites assez facilement ; des soupirs , des larmes , des cris , quelques mouvemens de la tête & des mains en font toute la variété ; mais un excès de joie , sur-tout d'une joie subite , emporte l'homme à un nombre infini d'extravagances opposées l'une à l'autre.

Quelques-uns de ces pauvres gens se noyoient dans leurs larmes , d'autres paroissoient furieux , & se déchiroient les habits , comme s'ils avoient été dans le plus cruel désespoir : les uns paroissoient fous à lier , ils couroient çà & là , frap-
poient du pied , & se tordoient les mains. Les autres dansoient , chantoient , fai-

soient des éclats de rire , & pouffoient des cris de joie ; ceux-ci étoient tout stupéfiés & étourdis , incapables de prononcer une parole ; ceux-là étoient malades , & sembloient prêts à tomber en foiblesse. Enfin le moindre nombre faisoit le signe de la croix , & remercioit Dieu de sa délivrance.

Je ne rapporte pas cette dernière circonstance pour donner mauvaise opinion d'eux ; je ne doute pas que dans la suite ils n'aient rendu grâces au ciel du fond de leur ame ; mais ils étoient au commencement si passionnés , qu'ils n'étoient pas les maîtres de leurs mouvemens & de leurs pensées ; ils étoient plongés dans une espèce de frénésie , & il y en avoit peu parmi eux qui eussent assez de force d'esprit pour être modérés dans leur joie.

Il se peut bien que leur tempérament contribuoit à l'excès de leurs transports ; c'étoient des François , peuple plus vif , plus passionné , & plus propre que tout autre à aller dans les extrémités contraires , à cause de ce feu qui excite leurs esprits animaux. Je ne suis pas assez philosophe

pour raisonner là-dessus à fond ; mais je puis dire que je n'avois jamais vu une pareille expression de la joie. Rien n'en approche davantage , que les extravagances où se laissa emporter mon fidele *Vendredi* , en trouvant son pere lié dans le canot ; j'avoue encore qu'il y avoit quelque chose de semblable dans la surprise du capitaine Anglois & de ses deux compagnons que je delivrai autrefois des mains des traîtres qui vouloient les abandonner dans mon île ; mais dans le fond tout cela n'est pas comparable à ce que je remarquai dans cette occasion-ci.

Il faut observer encore que toutes ces extravagances n'éclatoient pas séparément dans ces François , de la maniere que je l'ai dépeint. Elles se succédoient rapidement avec toute cette variété dans chaque individu : celui qui dans un moment paroissoit étourdi & stupide comme un homme frappé de la foudre , se mettoit l'instant après à danser , à sauter , & à crier comme un fou : tantôt il s'arrachoit les cheveux , déchiroit ses habits , & les fouloit aux pieds , comme un habitant des petites-

maisons : tantôt il versoit un torrent de larmes , le cœur lui manquoit , il tomboit en défaillance ; & si on ne l'avoit pas secouru , la mort auroit suivi la violence de tous ces mouvemens. Il n'en étoit pas ainsi de quelques-uns , ou du plus petit nombre , mais de presque tous autant qu'ils étoient ; & si je m'en souviens bien , notre chirurgien fut obligé d'en saigner une trentaine.

Il y avoit deux prêtres parmi eux , l'un encore jeune , l'autre avancé en âge , & ce qu'il y a de surprenant , le plus vieux étoit le moins sage. Dès qu'il mit le pied sur notre vaisseau , il tomba à terre tout roide , comme s'il eût été mort. Notre chirurgien mit d'abord en œuvre les remèdes propres à le faire revenir à lui , étant le seul dans le vaisseau qui lui crût encore un souffle de vie : ensuite lui ayant frotté les bras pour le réchauffer , & pour y faire venir le sang , il le saigna. Le sang ne coula d'abord que goutte à goutte , mais il sortit ensuite avec plus de liberté. Trois minutes après le bon homme ouvrit les yeux , & dans un quart-d'heure de tems

il

il parla , & fut entièrement rétabli. Dès que le sang fut arrêté, il commença à se promener, en nous assurant qu'il se portoit bien , & le chirurgien trouva bon de lui donner un verre de liqueur cordiale. Après un quart - d'heure d'intervalle , quelques François se jeterent dans la chambre où le chirurgien étoit occupé à saigner une femme , disant que le prêtre avoit absolument perdu l'esprit : peut-être qu'ayant réfléchi avec trop d'attention sur le changement subit de son état , cette réflexion l'avoit jeté dans une nouvelle extase de joie , & ses esprits s'étoient mis à couler avec trop de rapidité pour que les vaisseaux fussent capables de les conduire comme il faut : là-dessus son sang étoit devenu chaud & fiévreux , & certainement il avoit acquis en moins de rien toutes les qualités requises pour habiter l'hôpital des fous. Le chirurgien ne trouva pas fort à propos de redoubler la saignée ; mais il lui donna quelque chose pour l'assoupir , ce qui opéra quelque tems après , & le lendemain il s'éveilla également sain de corps & d'esprit.

Le jeune prêtre modéra ses passions avec une grande fermeté , & nous donna le véritable modele d'un esprit sensé , & maître de lui-même. Dès qu'il fut à notre bord , il se jeta à terre pour rendre grace à Dieu de son heureuse délivrance ; je fus assez malheureux de le troubler dans cette louable action , le croyant évanoui. Il leva la tête pour me dire d'un air fort tranquille , qu'il étoit occupé à témoigner sa reconnoissance à Dieu : « Je vous conjure , » poursuivit-il , de me permettre de continuer encore quelques momens ; j'aurai » l'honneur ensuite de vous remercier , » comme celui à qui , après le ciel , je suis » redevable de la vie. »

J'étois fort mortifié de l'avoir interrompu , & non-seulement je le laissai en repos ; j'empêchai même les autres de troubler sa dévotion.

Après avoir demeuré dans cette posture pendant quelques minutes , il vint me joindre , & d'une manière tendre & grave en même tems , les yeux pleins de larmes , il me remercia d'avoir bien voulu être un instrument entre la main de Dieu , pour lui

sauver la vie , & à tant d'autres misérables. Je lui répondis que j'étois charmé de lui avoir donné cette occasion de marquer sa reconnoissance envers Dieu , à qui je le priois d'adresser uniquement ses actions de graces ; que je n'avois rien fait que ce que la raison & l'humanité devoient inspirer à tous les hommes ; & que je croyois devoir de mon côté remercier Dieu de ce qu'il m'aimoit assez pour se servir de moi pour conserver tant de créatures faites à son image.

Après cette conversation , cet homme de bien fit tous ses efforts pour calmer les passions de ses compatriotes , par des exhortations , des prieres , des raisonnemens , enfin par tout ce qui étoit capable de leur faire renfermer leur joie dans les bornes du bon sens. Il réussit assez bien avec quelques - uns , mais la plupart ne se possédoient pas assez pour profiter de ses leçons.

J'ai voulu mettre toutes ces particularités par écrit , parce que le lecteur pourra apprendre par-là à guider ses passions. Un excès de joie emporte l'homme plus loin

que les transports de la douleur , de la colere & de la rage ; & j'ai vu dans cette occasion combien il faut veiller sur les passions , de quelque nature qu'elles puissent être ; puisque les emportemens de joie ne sont pas moins dangereux pour nous , que les autres mouvemens de cœur qui passent pour les plus dangereux.

Nous fûmes un peu dérangés le premier jour par l'extravagance de nos hôtes ; mais après leur avoir donné les logemens que notre vaisseau étoit en état de fournir , & après qu'ils eurent bien dormi , tout fut tranquille , & nous vîmes tout un autre peuple.

Ils nous donnerent toutes les marques de reconnoissance , que les belles manieres & la politesse sont capables de dicter à un peuple , qui naturellement donne dans l'excès de ce côté-là. Le capitaine & un des religieux me vinrent voir le lendemain , pour me dire qu'ils fouhaitoient fort de me parler aussi bien qu'à mon neveu , qui commandoit le vaisseau , afin de nous consulter sur leur fort. Dès que mon neveu fut venu , ils commencerent par nous dire

que tout ce qu'ils avoient au monde , n'étoit pas capable de nous récompenser du service important que nous leur avions rendu. Le capitaine prit alors la parole , & me dit qu'ils avoient sauvé de l'argent , qu'ils avoient dans leurs chaloupes d'autres choses de prix sauvées des flammes , à la hâte , & qu'ils avoient ordre de nous offrir tout cela , si nous voulions bien l'accepter ; qu'ils nous conjuroient seulement de vouloir bien les mettre à terre quelque part , d'où il leur fût possible de regagner la France.

Mon neveu parut d'abord assez porté à accepter leur présent , quitte à voir après ce qu'il pourroit faire en leur faveur ; mais j'eus assez de pouvoir sur lui pour l'en détourner , sachant ce que c'est que d'être abandonné dans un pays étranger , sans argent. Je me ressouvins que si le capitaine Portugais en avoit usé de cette manière avec moi , & m'avoit fait acheter son bienfait de tout ce que j'avois au monde , je serois mort de faim , à moins que de rentrer dans un esclavage pareil à celui que j'avois souffert en Barbarie , & peut-être pire , puis-

qu'il n'est pas trop sûr qu'un Portugais soit un meilleur maître qu'un Turc.

Je répondis donc au capitaine François, que si nous l'avions secouru lui & ses gens dans leur malheur, nous n'avions fait que ce que l'humanité vouloit que nous fissions pour notre prochain, & que nous souhaitions qu'on nous fît de même en pareille extrémité. « Nous sommes persuadés, » *lui dis-je*, que vous nous auriez donné la » même assistance, si vous aviez été dans » notre situation, & nous dans la vôtre ; » & que vous nous l'auriez donnée sans » aucune vue d'intérêt. Nous vous avons » pris à notre bord, monsieur, *poursuivis-* » *je*, pour vous conserver, & non pas » pour jouir de vos dépouilles ; & je ne » trouverois rien de plus barbare, que de » vous mettre à terre, après vous avoir pris » les pauvres restes que vous avez arrachés » aux flammes : ce seroit vous sauver la » vie, pour vous tuer ensuite vous-même, » & vous empêcher de vous noyer, pour » vous faire mourir de faim. Ne croyez » donc pas que je permette qu'on accepte » la moindre chose de ce que votre recon-

» noiffance vous porte à nous offrir. Pour
» ce qui regarde le parti que vous nous
» proposez de vous mettre à terre , la chose
» est d'une grande difficulté ; notre vais-
»seau est destiné pour les Indes Orientales,
» & quoique nous nous soyons détournés
» considérablement de notre cours du côté
» de l'ouest, dirigés peut-être par la Provi-
» dence , pour vous tirer d'un danger si
» terrible , nous ne sommes pas les maîtres
» de changer notre route de propos déli-
» béré pour l'amour de vous , & mon ne-
»veu le capitaine n'en pourroit jamais ré-
» pondre devant les propriétaires , à qui il
» s'est engagé de pousser son voyage après
» avoir touché au Brésil. Tout ce qu'il
» nous est possible de faire pour vous , c'est
» de prendre votre route du côté où nous
» pouvons nous attendre à rencontrer des
» navires qui retournent des Indes Occi-
» dentales , & de vous procurer par - là le
» moyen de passer en Angleterre ou en
» France.

La premiere partie de ma réponse étoit si
pleine d'humanité & de générosité même ,
que ces messieurs ne pouvoient qu'en être

extrêmement satisfaits ; mais il n'en étoit pas ainsi par rapport au reste , & les passagers sur-tout étoient fort consternés par la crainte d'être obligés d'aller avec nous jusqu'aux Indes Orientales. Ils me conjurèrent que , puisque nous étions tellement dérivés du côté de l'ouest avant que de les rencontrer , j'eusse du moins la bonté de suivre le même cours jusqu'aux bancs de *Terre-Neuve* , où peut-être ils pourroient louer quelque bâtiment pour retourner au Canada , d'où ils étoient partis.

Je trouvois cette proposition raisonnable, & j'étois fort porté à la leur accorder ; je considérois que de traîner tout cet équipage jusqu'aux Indes , ne seroit pas seulement un parti triste & insupportable pour ces pauvres gens , mais qu'il pourroit entièrement ruiner notre voyage, en faisant une breche irréparable dans nos provisions. Je ne croyois pas d'ailleurs enfreindre le contrat que mon neveu avoit fait avec ses marchands , en me prêtant à un accident imprévu. Certainement ni les loix de la nature , ni les loix révélées , ne pouvoient nous permettre d'abandonner à une mort

presq
perfo
à no
bien
mett
donc
souh
chos
barq
ciden
L
beau
resta
sud-
occa
Il es
vais
avoi
cont
pass
ense
forc
qu'
ban
mîn
avo

presque inévitable un si grand nombre de personnes ; & puisque nous les avons pris à notre bord , notre propre intérêt , aussi bien que le leur , nous obligeoit à les mettre quelque part à terre. Je consentis donc à suivre notre route , comme ils le souhaitoient ; & si les vents rendoient la chose impossible , je leur promis de les débarquer à la Martinique dans les Indes Occidentales.

Le tems , cependant , continua à être beau avec un vent assez vigoureux , qui resta quelque tems entre le nord-est & le sud-est , ce qui nous fit manquer plusieurs occasions d'envoyer nos gens en Europe. Il est vrai que nous rencontrâmes plusieurs vaisseaux destinés pour l'Europe ; mais ils avoient lutté si long-tems avec les vents contraires , qu'ils n'osèrent se charger de passagers , de peur de mourir de faim tous ensemble. De cette manière , nous fûmes forcés de pousser notre voyage jusqu'à ce qu'une semaine après nous arrivâmes aux bancs de *Terre-Neuve*. C'est là que nous mîmes nos François dans une barque , qu'ils avoient louée en pleine mer , pour les met-

tre à terre , & pour de-là les conduire en France , s'il leur étoit possible de trouver là assez de provisions pour les avitailler.

Le seul passager François qui resta à notre bord , étoit le jeune prêtre , qui , ayant appris que notre dessein étoit d'aller aux Indes , souhaita de faire le voyage avec nous , & d'être mis à terre , sur la côte de *Coromandel*. J'y topai avec plaisir.

Cet homme me revenoit extraordinairement , & non sans raison , comme on le verra dans la suite. D'ailleurs , quatre matelots s'engagerent avec nous : c'étoient de braves gens , qui nous furent d'un grand service.

De-là nous prîmes la route des Indes Occidentales , en faisant cours du côté du sud , & du sud-quart à l'est , sans avoir beaucoup de vent , pendant une vingtaine de jours. Nous étions dans cette situation , quand nous rencontrâmes de nouveau de quoi exercer notre humanité sur un objet tout aussi déplorable que le premier.

Le 19 de mars 1695 , nous trouvant dans la latitude septentrionale de 27 degrés 5 minutes , & faisant notre cours sud-est & sud-

est q
grat
pûm
mais
qu'il
mât
tira
faire
avion
de t
sonn
N
& q
qu'a
hors
gan ,
mett
capit
à ter
de la
des
été
voit
& ré
cont
déco

est quart au sud , nous découvrîmes un grand vaisseau venant à nous. Nous ne pûmes pas d'abord le voir distinctement , mais , en étant plus près , nous aperçûmes qu'il avoit perdu le perroquet du grand-mât , le mât d'artimon & le beaupré. Il tira d'abord un coup de canon , pour nous faire savoir qu'il étoit en détresse. Nous avions un vent frais N. N. E. & en peu de tems nous fûmes à portée de l'arraisonner.

Nous apprîmes qu'il étoit de Bristol , & qu'il revenoit des Barbades ; mais qu'aux Barbades mêmes il avoit été jeté hors de la route , par un furieux ouragan , quelques jours avant qu'il fût prêt à mettre à la voile , & dans le tems que le capitaine & le premier contre-mâitre étoient à terre ; de maniere , qu'outre la violence de la tempête , il avoit manqué au vaisseau des gens capables de le conduire. Il avoit été attaqué par un second orage , qui l'avoit absolument dérouté du côté de l'ouest , & réduit dans le triste état où nous le rencontrâmes. L'équipage s'étoit attendu à découvrir les îles de *Bahama* , mais il s'en

étoit vu éloigné & jeté vers le sud-est, par un vent gaillard de N. N. E. qui étoit précisément celui que nous avions alors : & n'ayant qu'une voile au grand mât, & une autre quarrée attachée à une espee de mât d'artimon, dressé à la hâte, il n'avoit pas eu le moyen de serrer le vent, de sorte qu'ils avoient fait tous les efforts possibles pour atteindre les îles Canaries.

Ce qui mettoit le comble au malheur de ces gens, c'est qu'outre la fatigue que leur avoient donné ces deux tempêtes, ils mouroient de faim. Il ne leur restoit pas une seule once de pain ou de viande, depuis plus de onze jours, & leur seule consolation étoit qu'ils n'avoient pas encore entièrement consommé leur eau, & qu'ils avoient encore un demi tonneau de farine. Pour du sucre il leur en restoit abondamment, outre sept barils de *rum*. Ils avoient encore une assez grande quantité de confitures, mais la famine les avoit obligés de les dévorer jusqu'au dernier morceau.

Il y avoit à bord comme passagers, un
jeune

jeune homme avec sa mere & une fervante. Croyant le vaisseau prêt à mettre à la voile , ils s'étoient embarqués , par malheur , le soir avant ce terrible ouragan ; & n'ayant plus rien de leurs provisions particulieres , ils s'étoient trouvés dans une situation plus déplorable que les matelots , qui , réduits eux-mêmes à la dernière extrémité , n'avoient pas été susceptibles de compassion. On peut juger s'il est facile de décrire la malheureuse situation où s'étoit trouvée cette infortunée famille.

Peut-être n'aurois-je jamais su cette triste particularité , si le tems étant doux & la mer calme , ma curiosité ne m'avoit porté à aller à bord de ce malheureux navire. Le second contre-maître, qui étoit forcé, dans cette extrémité, de prendre le commandement du vaisseau , étant venu à notre bord, m'avoit parlé de ces passagers , comme de gens qu'il croyoit morts ; il n'en avoit pas entendu parler depuis plus de deux jours , parce qu'il avoit eu peur de s'en informer, puisqu'il n'étoit pas en état de les soulager dans leur misere.

Nous fîmes d'abord tous nos efforts ,

Tome III.

F

pour donner à ce malheureux équipage tout le secours qui nous fut possible , & j'avois assez de pouvoir sur l'esprit de mon neveu , pour le porter à les avitailler entièrement , quand même nous aurions été mis par-là dans la nécessité d'aller dans la Virginie , ou sur quelque autre côte de l'Amérique , faire de nouvelles provisions pour nous-mêmes. Mais heureusement nous ne fûmes pas obligés de pousser notre charité jusques-là.

Ces pauvres gens étoient alors exposés à un nouveau danger , & il y avoit tout à craindre de leur gourmandise. Le contre-mâitre nous en amena six dans sa chaloupe , qui paroissoient autant de squelettes , & qui avoient à peine la force de remuer leurs rames. Il étoit lui même à moitié mort , n'ayant rien réservé pour lui , & s'étant contenté de la même portion qui avoit été donnée pour la subsistance du moindre matelot.

En mettant quelques mets devant lui je l'avertis d'en manger avec lenteur & avec sobriété ; mais à peine en eut-il avalé trois bouchées , qu'il commença à se trouver mal. Il fut assez prudent pour s'ar-

rête
para
med
fut
pas
don
roier
en a
qui
niere
mêm
vidite
mour
Ce
pour
miser
en m
île ,
sans r
ver de
posé
vir bi
bêtes
Pen
tre éto
de la

rêter d'abord , & notre chirurgien lui prépara un bouillon propre à lui servir de remède & de nourriture en même tems. Il fut mieux dès qu'il l'eut pris. Je n'oubliois pas cependant ses compagnons , à qui je donnois aussi de quoi manger. Ils dévoient véritablement , étant si affamés qu'ils en avoient contracté une espece de rage , qui les empêchoit d'être en aucune manière maîtres d'eux-mêmes. Il y en eut même deux qui mangerent avec tant d'avidité , que le jour suivant ils en faillirent mourir.

Ce spectacle étoit extrêmement touchant pour moi , & me rappelloit dans l'esprit la misere à laquelle je m'attendis autrefois , en mettant le pied sur le rivage de mon île , sans avoir la moindre provision , & sans m'appercevoir d'aucun moyen de trouver des vivres pour une seule journée ; exposé d'ailleurs , à ce que je croyois , à servir bientôt moi-même de nourriture aux bêtes féroces.

Pendant tout le tems que le contre-maître étoit occupé à me réciter tout le détail de la misere de l'équipage , mes pensées

rouloient sans discontinuation sur le sort des trois passagers , la mere , le fils & la servante , dont il n'avoit rien entendu dire pendant deux jours , & que la disette extrême de ses propres gens l'avoient forcé à négliger , selon sa propre confession. Je compris par-là qu'à la fin il ne leur avoit donné aucune nourriture , & j'en conclus qu'ils devoient tous trois être morts de faim.

Je retins là-dessus le contre-maître , que nous appellions alors le capitaine , à notre bord avec ses gens , pour qu'ils reprissent vigueur par de bons alimens ; & songeant en même tems à rendre le même service au reste de l'équipage , je fis conduire à leur navire notre contre-maître avec notre propre chaloupe montée de 12 hommes , & chargée d'un sac rempli de pain & de six grosses pieces de bœuf. Notre chirurgien donna ordre à mes matelots de faire bouillir cette viande en leur présence , & de placer des sentinelles dans la chambre du cuisinier , pour détourner ces gens affamés de dévorer la viande toute crue , ou de l'arracher du pot avant qu'elle fût

cuite comme il faut , & de ne leur en donner d'abord qu'une petite portion. C'est cette sage précaution qui leur conserva la vie ; & si on avoit été négligent à cet égard , ils se seroient tués par le moyen de ces propres alimens qui leur étoient donnés pour les empêcher de mourir.

J'ordonnai en même tems à notre contre-maître d'aller dans la chambre des passagers , pour voir dans quel état ils étoient , & pour leur donner les rafraîchissemens nécessaires , s'ils étoient encore en vie. Le chirurgien s'étoit pourvu , pour cet effet , d'une grande écuelle pleine de son bouillon préparé , qui avoit fait tant de bien au pauvre contre-maître , & qui selon lui étoit capable de les rétablir par degrés.

Peu satisfait encore de toutes ces mesures , & ayant grande envie de voir de mes propres yeux le triste spectacle que ce vaisseau pouvoit me fournir d'une manière plus vive qu'aucun récit n'étoit capable de me le représenter , je pris avec moi celui que nous appellions alors le capitaine du vaisseau , & je suivis nos gens avec sa chaloupe.

Je trouvai tous ces pauvres affamés dans une espece de sédition , & prêts à arracher la viande du chaudron par force ; mais mon contre-maître faisoit son devoir , ayant placé une garde à la porte de la chambre du cuisinier ; & voyant qu'il ne faisoit rien par ses exhortations , il employa la violence pour faire du bien à ces gens en dépit d'eux-mêmes. Il eut pourtant la condescendance de faire tremper suffisamment quelques biscuits dans le pot , & de leur en faire donner à chacun un pour apaiser un peu la fureur de leur appétit , les priant de croire que c'étoit pour leur propre conservation qu'il ne leur en donnoit que peu à la fois. Mais tout cela n'étoit pas capable de les apaiser , & si je n'y étois pas survenu avec leurs propres officiers , si à mes exhortations je n'avois pas ajouté la terrible menace de ne leur rien donner s'ils ne se tenoient en repos , je crois en vérité qu'ils auroient forcé la chambre du cuisinier , & qu'ils auroient arraché la viande du chaudron. On pouvoit voir parfaitement bien dans ce cas , que *ventre affamé n'a point d'oreilles*. Nous les apai-

sâmes pourtant , & commençant à les nourrir par degrés , nous leur permîmes à la fin de manger leur soul , & tout alla mieux que je n'eusse pensé.

Pour la misere des *passagers* , elle étoit tout autrement terrible que celle de l'équipage. Comme les matelots avoient eu d'abord peu de chose pour eux-mêmes , ils leur avoient donné des portions extrêmement petites ; & à la fin ils les avoient absolument négligés , de maniere que depuis six ou sept jours ils n'avoient eu rien du tout à manger , & fort peu de chose les deux ou trois jours qui avoient précédé. La pauvre mere , à ce que l'équipage nous rapporta , étoit une femme de bon sens & très-bien élevée , qui ayant épargné pour son fils , avec une tendresse véritablement maternelle , tout ce qu'elle pouvoit , avoit enfin perdu toutes ses forces. Quand notre contre-mâitre entra dans sa chambre , il la vit assise à terre , appuyée contre un des côtés du vaisseau , entre deux chaises liées ensemble , la tête enfoncée entre les épaules , & semblable à un cadavre , quoiqu'elle ne fût pas tout-à-fait morte. Il fit

tout ce qu'il put pour la faire revenir à elle, & pour lui fortifier le cœur. Il lui mit un peu de bouillon dans la bouche avec une cuillère ; elle ouvrit les levres , & leva une de ses mains , mais elle s'efforça en vain de parler. Elle entendit ce qu'il lui disoit , mais lui faisant signe que ce secours venoit trop tard , elle lui montra du doigt son fils , comme pour le prier d'en avoir soin.

Touché pourtant d'une pitié extraordinaire pour cette tendre mere , il fit tous ses efforts pour lui faire avaler un peu de bouillon , & , à ce qu'il crut , il en fit descendre dans son estomac deux ou trois cuillerées ; je doute fort qu'il en fût bien sûr : quoi qu'il en soit , il ne prit que des peines inutiles , puisque la nuit après elle mourut.

Le jeune homme , dont elle avoit conservé la vie aux dépens de la sienne , n'étoit pas dans une extrémité tout-à-fait aussi grande ; il étoit pourtant étendu tout roide dans un petit lit , & sembloit à moitié mort. Il avoit dans sa bouche une piece d'un vieux gant , dont il avoit mangé le

rest
plus
réun
il se
que
aval
garg
imm
P
éten
elle
lutte
étoit
faifi
ferm
lâche
au-d
étoit
ble.
goni
C
affoi
pens
com
les g
extré

reste. Néanmoins étant jeune , & ayant plus de force que sa mere , le contre-maître réussit à lui faire avaler quelque chose , & il sembla se ranimer ; mais lorsque quelques momens après il lui en fit encore avaler trois ou quatre cuillerées , le pauvre garçon en eut mal au cœur , & les rendit immédiatement après.

Pour la pauvre servante , elle étoit toute étendue auprès de sa maîtresse , comme si elle fût tombée en apoplexie , mais elle luttoit avec la mort. Tous ses membres étoient tors ; d'une de ses mains elle avoit saisi le pied d'une chaise , & le tenoit si ferme qu'on eut bien de la peine à lui faire lâcher prise ; son autre bras étoit étendu au-dessus de sa tête , & ses deux pieds étoient appuyés avec force contre une table. En un mot , elle sembloit être à l'agonie , mais elle n'étoit pas morte.

Cette pauvre fille n'étoit pas seulement affoiblie par la famine , & effrayée par la pensée d'une mort prochaine ; mais , comme nous l'apprîmes dans la suite par les gens du vaisseau , elle étoit encore extrêmement inquiète pour sa maîtresse ,

qu'elle voyoit mourante depuis quelques jours , & pour qui elle avoit tout l'attachement imaginable.

Nous ne savions comment faire avec cette malheureuse fille ; car lorsque notre chirurgien , homme savant & expérimenté, lui eut rendu , pour ainsi dire , la vie , il eut une seconde cure à faire par rapport à son cerveau , qui paroissoit pendant plusieurs jours absolument renversé.

Quiconque lira ce tragique accident , doit songer qu'il n'en est pas d'une visite qu'on rend sur mer , comme de celle qu'on se rend à terre , & qui dure quelquefois trois semaines. Il s'agissoit ici de donner du secours à ce malheureux équipage , mais non pas de rester avec lui ; & quoiqu'il desirât fort d'aller de conserve avec nous pendant quelques jours , cependant nous n'avions pas le loisir d'attendre un vaisseau qui avoit perdu ses mâts. Néanmoins lorsque le capitaine nous conjura de l'aider à dresser un perroquet à son grand mât , & un autre à son artimon , nous voulûmes bien mettre à la cape pendant trois ou quatre jours. Ensuite , après lui avoir don-

né cinq tonneaux de bœuf , un de lard , une bonne provision de biscuit , de la farine & des pois , & avoir pris pour paiement trois caisses de sucre , une quantité assez grande de *rum* , & quelques pieces de huit , nous les quittâmes en prenant dans notre bord , à leur instante priere , un prêtre avec le jeune homme , la servante & tout ce qui leur appartenoit.

Le jeune homme étoit un garçon de dix-sept ans , bien fait , modeste , bien élevé , & fort raisonnable. Il paroissoit accablé de la mort de sa mere , ayant encore depuis peu perdu son pere dans les *Barbades*.

Il s'étoit adressé au chirurgien , pour me prier de le prendre dans mon vaisseau , & de le tirer d'avec ceux qu'il appelloit les meurtriers de sa mere. Aussi peut-on dire qu'ils l'étoient en quelque sorte ; car ils auroient pu épargner de leur portion quelque petite chose pour soutenir la vie de cette pauvre veuve , quand ce n'auroit été que de quoi l'empêcher de mourir de faim. Mais la faim ne connoît ni humanité , ni parenté , ni amitié , ni justice. Elle est sans pitié , & incapable de remords.

Le chirurgien avoit beau lui mettre devant les yeux la longueur de notre voyage , qui devoit le séparer de tous ses amis , & qui pouvoit le rejeter dans un aussi mauvais état que celui dont il venoit de fortir : il dit qu'il lui étoit indifférent de quel côté il allât , pourvu qu'il se séparât de ce cruel équipage , & que le capitaine (c'est moi qu'il entendoit par-là , ne connoissant pas encore mon neveu) seroit trop honnête homme pour lui donner le moindre chagrin , après lui avoir sauvé la vie. Que pour la servante , si elle revenoit dans son bon sens , elle nous suivroit volontiers partout , & qu'elle recevrait comme un grand bienfait la permission d'entrer dans notre navire.

Le chirurgien me fit cette proposition d'une maniere si pathétique , que je l'acceptai , & que je les pris tous deux avec tout leur bien , excepté onze *pieces* de sucre , où il étoit impossible d'atteindre. Mais comme le jeune homme en avoit une *reconnoissance* , je fis signer un billet au *commandant* , par lequel il s'engageoit d'aller , dès qu'il seroit arrivé à Bristol , chez un

un
hom
lui d
ce q
Mais
tions
appr
Il et
dom
côtés
temp
N
grés
qu'al
port
ment
Mon
blic
fidér
ourag
m'ac
lecte
le 10
fort g
j'y ét
du co
T

un certain M. Rogers , parent du jeune homme , & marchand de cette ville , & de lui donner une lettre de ma part avec tout ce qui avoit appartenu à la défunte veuve. Mais il est apparent que toutes ces précautions ont été inutiles , car je n'ai jamais appris que ce vaisseau fût arrivé à Bristol. Il est très-probable , qu'étant si fort endommagé , & faisant eau de plusieurs côtés , il ait coulé à fond par la première tempête.

Nous étions alors à la latitude de 19 degrés 32 minutes , & nous avons eu jusqu'alors un voyage assez heureux par rapport au tems , hormis qu'au commencement nous avons eu des vents contraires. Mon dessein n'est pas de fatiguer le public du récit de quelques incidens peu considérables , comme *changement de vents , ouragans , beau tems & pluies , &c.* Pour m'accommoder à l'impatiente curiosité du lecteur , je dirai que je découvris mon île le 10 d'avril 1695. Ce n'étoit pas sans de fort grandes difficultés que je la trouvai ; j'y étois entré autrefois , & j'en étois sorti du côté du sud-est vers le Brésil ; mais fai-

fant notre route alors entre l'île & le continent , & n'ayant point de carte de cette côte , ni aucune marque par où je pusse la reconnoître , je la vis sans savoir que ce fût elle.

Nous croisâmes pendant long-tems de côté & d'autre , & nous mîmes pied à terre dans plusieurs îles situées dans l'embouchure du fleuve *Oroonoque* , mais sans parvenir à notre but ; j'appris seulement en suivant ces côtes , que j'avois été autrefois dans l'erreur en pensant que la terre que je decouvris étoit le continent. C'étoit une île fort longue , ou plutôt une longue suite d'îles , situées vis-à-vis du grand espace qu'occupe l'embouchure de ce fleuve. Les Sauvages qui abordoient de tems en tems à mon île , n'étoient pas proprement des *Caribes* , mais des insulaires , & d'autres Barbares qui habitoient les lieux les plus proches de moi. Je visitai en vain , comme je l'ai dit , plusieurs de ces îles ; j'en trouvai quelques-unes habitées , & d'autres désertes. Dans une entre autres je vis quelques Espagnols , & je crus d'abord que c'étoient ceux que j'avois

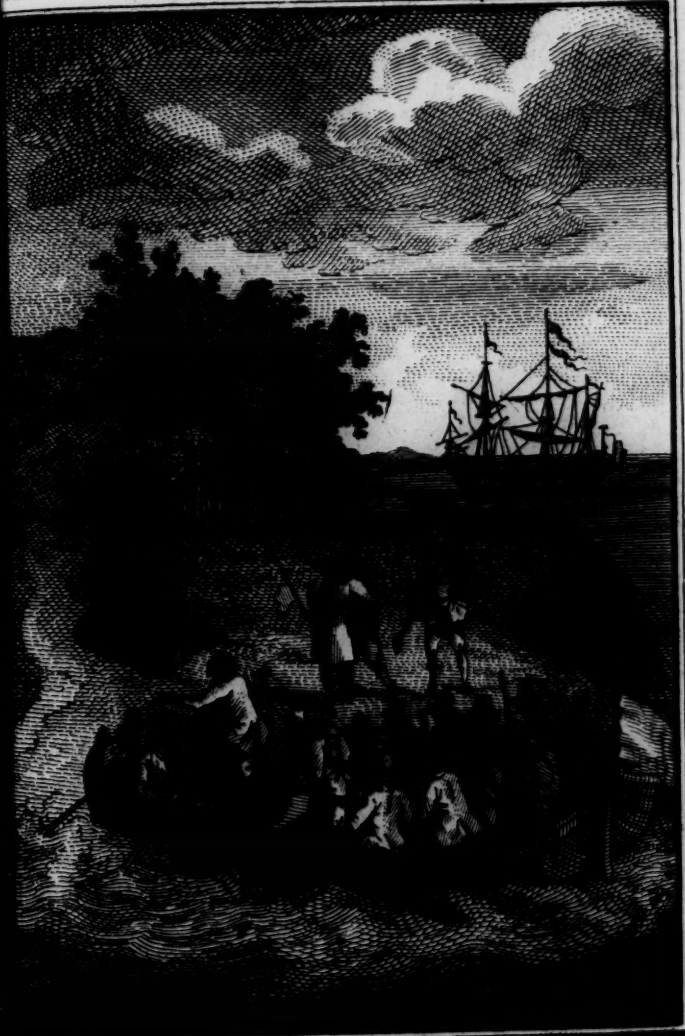
fait venir dans mes *domaines* ; mais en leur parlant, je sus qu'ils avoient près de-là une petite chaloupe dans une petite baie, & qu'ils étoient venus là pour aller chercher du sel, & quelques huitres à perles ; en un mot, j'appris qu'ils n'étoient point de mes sujets, & qu'ils appartenoient à l'île de la *Trinité*, qui est plus du côté du nord, de dix ou onze degrés de latitude.

Enfin allant d'une île à l'autre, tantôt avec le vaisseau, & tantôt avec la chaloupe du vaisseau François, qui étoit parfaitement bonne, & qu'on nous avoit cédée avec plaisir, je vins au côté méridional de mon île, & d'abord j'en connus toute la figure. Je mis aussi-tôt mon vaisseau à l'ancre dans une rade sûre, vis-à-vis de la petite *baie*, près de laquelle étoit mon ancienne habitation.

Dès que j'eus fait cette découverte, j'appellai *Vendredi*, & je lui demandai s'il savoit où il étoit. Il se mit à regarder fixement pendant quelque tems, puis frappant de joie ses mains l'une contre l'autre, il s'écria : *oui, oui, oh voilà ! oh voilà !* & montrant du doigt mon château, il

commença à chanter & à faire des gambades comme un fou ; j'avois même bien de la peine à l'empêcher de sauter dans la mer , & d'aller à terre à la nage.

*Eh bien ! Vendredi , lui dis-je , qu'en dis-tu , trouverons-nous quelqu'un ou non ? ton pere y sera-t-il ? Au nom de son pere , le pauvre garçon , dont le cœur étoit si sensible , parut tout troublé , & je vis les larmes couler de ses yeux en abondance. Qu'y a-t-il donc , Vendredi , lui dis-je ? es-tu affligé parce qu'il y a apparence que tu verras ton pere ? « Non , non , répondit-il » en secouant la tête , moi ne le voir plus , » jamais le voir plus. » Eh ! que fais-tu , mon enfant ? lui dis-je. « Oh ! non , re- » partit-il , lui mort long-tems , lui beau- » coup vieux homme : » La chose n'est pas bien sûre , lui dis-je ; mais enfin crois-tu que nous trouverons quelqu'autre de nos gens ? Il avoit sans doute les yeux meilleurs que moi , car , quoique nous fussions à une demi-lieue de terre , montrant du doigt la colline qui étoit au-dessus de mon château , il s'écria : *Moi voir , moi voir , moi voir là beaucoup hommes , là , là , & là. Je**



B. Licart. Del.

C. J. B. Chatelet. Sculp.

Retour de Robinson dans Son Ile,



tu
ne
d'a
de
just
con
exa
ou
vain
I
des
tire
ent
mi-
mé
J'or
cha
fig
drea
terr
déja
avo
j'av
auc
moi
laiss

tournai les yeux vers cet endroit , mais je ne vis rien , pas même avec ma lunette d'approche , ce qui venoit probablement de ce que je ne l'avois pas dirigée avec justesse. Il ne laissoit pas d'avoir raison , comme je le compris le lendemain en examinant la chose : ils avoient été cinq ou six qui s'étoient tenus-là , pour voir le vaisseau , ne sachant qu'en penser.

Dès que *Vendredi* m'eut dit qu'il voyoit des gens , je fis mettre pavillon anglois & tirer deux coups de canon , pour leur faire entendre que nous étions amis , & un demi-quart d'heure après nous vîmes une fumée se lever du côté de la petite baie. J'ordonnai dans le moment qu'on mît la chaloupe en mer avec un drapeau blanc en signe de paix , & prenant avec moi *Vendredi* & le jeune prêtre , je me fis mettre à terre. C'étoit ce prêtre François dont j'ai déjà fait mention plusieurs fois. Je lui avois fait un récit exact de la maniere dont j'avois vécu dans cette île , sans oublier aucune particularité , tant par rapport à moi , qu'à l'égard de ceux que j'y avois laissés , & cette histoire lui avoit donné

une fort grande envie de m'accompagner. J'avois de plus 16 hommes bien armés dans ma chaloupe , de peur de rencontrer quelques nouveaux hôtes , qui ne fussent pas de mes sujets ; mais heureusement cette précaution se trouva peu nécessaire.

Comme nous allions vers le rivage dans le tems que la marée étoit presque haute , nous entrâmes tout droit dans ma petite baie , & le premier homme sur qui je fixai mes yeux , étoit l'Espagnol à qui j'avois sauvé la vie : j'en reconnus parfaitement bien les traits ; pour son habit , j'en ferai la description dans la suite. J'ordonnai d'abord que tout le monde restât dans la chaloupe , & que personne ne me suivît à terre ; mais il n'y avoit pas moyen de retenir *Vendredi*. Ce tendre fils avoit découvert son pere à une si grande distance des autres Espagnols , qu'il ne me fut pas possible de le voir : & il est certain que si on avoit voulu l'empêcher d'aller à terre , il se seroit jeté dans la mer , pour y aller à la nage. A peine y avoit-il mis le pied , qu'il vola du côté du Sauvage avec la vitesse d'une fleche qu'un bras vigoureux

fait sortir d'un arc. L'homme le plus ferme n'auroit pas pu s'empêcher de jeter quelques larmes en voyant les transports de joie où ce pauvre garçon s'abandonna en joignant son pere. Il l'embrassa, le baïsa, le prit entre ses bras pour le mettre à terre sur le tronc d'un arbre : il le regarda fixement pendant plus d'un quart-d'heure, comme un homme qui confidere avec étonnement un tableau extraordinaire : ensuite il se mit à terre auprès de lui, le baïsa de nouveau, se remit sur ses pieds, & continua à le regarder avec attention, comme s'il étoit enchanté de le voir.

Le lendemain ses tendres extravagances prirent un autre cours. Il se promena avec lui plusieurs heures sur le rivage, en le menant par la main, comme si c'étoit une demoiselle ; & de tems en tems il lui alloit chercher quelque chose dans la chaloupe, tantôt un morceau de sucre, tantôt un verre de liqueur, & tantôt un biscuit, enfin tout ce qu'il croyoit capable de faire plaisir au bon vieillard.

L'après-dînée il s'y prit encore d'une

nouvelle maniere : il mit le bon-homme à terre , & commença à danfer autour de lui avec mille postures , plus burlesques les unes que les autres ; & en même tems il lui parloit, & lui racontoit, pour le divertir, quelques particularités de ses voyages. En un mot , si la même tendresse filiale pouvoit être trouvée parmi les chrétiens , on pourroit dire en quelque sorte qu'il n'y a rien de plus inutile que le cinquieme commandement.

Mais laissant - là cette digression , je viens à la maniere dont je fus reçu par les habitans de l'île. Je n'aurois jamais fini , si je voulois raconter en détail toutes les civilités que me firent les Espagnols. Le premier , que je reconnoissois parfaitement bien , comme je l'ai déjà dit , s'approcha de la chaloupe, portant un drapeau de paix , & accompagné d'un de ses compatriotes. Non-seulement il ne me reconnut pas d'abord , mais il n'avoit pas même la pensée que ce pût être moi , avant que je lui eusse parlé. *Comment , sénor* , lui dis-je d'abord en Portugais , *vous ne me reconnoissez pas ?* Il ne me ré-

pondit pas un mot ; mais donnant son fusil à son compagnon , il ouvrit les bras , & vint m'embrasser , en disant plusieurs choses en Espagnol , dont je n'entendois qu'une partie. Il me serra entre ses bras , & me demanda mille pardons de n'avoir pas reconnu ce visage , qu'il avoit considéré autrefois comme celui d'un Ange envoyé du ciel pour lui sauver la vie. Il disoit encore un grand nombre d'autres belles choses , que la politesse espagnole fournissoit à son cœur véritablement reconnoissant ; & ensuite se tournant vers son compagnon , il lui ordonna de faire venir toute la bande. Il me demanda si j'avois envie de me promener vers mon château , afin qu'il eût le plaisir de m'en remettre en possession , sans avoir la satisfaction pourtant de m'y montrer les augmentations & les embellissemens auxquels je devois naturellement m'attendre.

Je le voulus bien , mais il me fut aussi impossible de trouver ma demeure , que si je n'y avois jamais été. Ils avoient planté un si grand nombre d'arbres , ils les avoient arrangés d'une maniere si bi-

zarre , & les avoient placés si près l'un de l'autre , qu'étant extrêmement crus pendant les dix années de mon absence , ils rendoient mon château absolument inaccessible. On n'en pouvoit approcher que par des chemins si tortueux , que c'étoit un vrai labyrinthe pour tout autre que pour les habitans.

Quand je lui demandai quelle raison l'avoit porté à faire tant de fortifications, il me dit que j'en verrois assez la nécessité, quand il m'auroit donné un détail de tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des Espagnols dans mon île. « Quoiqu'alors ,
» *poursuivit-il* , je fusse dans une grande
» consternation de votre départ , je ne
» laissai pas d'être charmé de votre bon-
» heur , qui vous avoit procuré si à pro-
» pos un bon navire pour vous tirer de ce
» désert. J'ai eu fort souvent , *continua-*
» *t-il* , certains mouvemens dans l'esprit ,
» qui me persuadoient que vous y retour-
» neriez un jour. Mais je dois avouer que
» rien ne m'est jamais arrivé , dans tout le
» cours de ma vie , de plus triste & de
» plus mortifiant , que d'apprendre votre

» de
» p
Il
histo
bare.
doit
il m
vés r
les S
men
prem
de l
» fai
» éte
» ter
» ga
» qu
» qu
» no
» à l
» V
» ré
» seu
» ma
pond
scélér

» départ , quand j'ai conduit ici mes com-
» patriotes. »

Il me dit encore qu'il avoit une longue
histoire à me conter touchant les trois *Bar-
bares* que j'avois laissés dans l'île. Il enten-
doit par-là les trois matelots séditieux , &
il m'assura que les Espagnols s'étoient trou-
vés moins à leur aise avec eux , qu'avec
les Sauvages , parmi lesquels ils avoient
mené une si triste vie , excepté que les
premiers étoient moins à craindre , à cause
de leur petit nombre. « Mais , dit-il en
» *faisant le signe de la croix* , s'ils avoient
» été plus nombreux , il y a déjà bien du
» tems que nous serions tous dans le pur-
» gatoire. J'espere , monsieur , ajouta-t-il ,
» que vous apprendrez , sans chagrin ,
» qu'une nécessité absolue , & le soin de
» notre propre conservation nous a forcés
» à les désarmer , & à nous les assujettir.
» Vous nous pardonneriez cette action assu-
» rément , quand vous saurez que non-
» seulement ils ont voulu être nos maîtres ,
» mais encore nos meurtriers. » Je lui ré-
pondis que j'avois déjà craint tout de la
scélératesse de ces drôles , en quittant l'île ,

& que j'aurois fort fouhaité de les voir auparavant de retour avec ses compagnons , & de les mettre en possession de l'île , en leur foumettant les Anglois , comme ils n'avoient que trop mérité. Que j'étois ravi qu'il y eût songé pour moi , bien loin d'y trouver à redire ; & que je ne savois que trop que c'étoient des coquins opiniâtres , incorrigibles , & capables de toutes sortes de crimes.

Pendant ce discours nous vîmes approcher l'homme , qu'il avoit envoyé pour avertir ses compagnons de mon arrivée. Il étoit suivi de onze Espagnols , qu'à leur habillement il étoit impossible de prendre pour tels. Il commença par nous faire connoître les uns aux autres ; il se tourna d'abord de mon côté , en me disant , « Monsieur , voilà quelques-uns de ces » gentilshommes qui vous sont redevables » de la vie : » & ensuite il leur dit qui j'étois , & quelle obligation ils m'avoient. Là-dessus ils s'approchèrent tous l'un après l'autre , non comme une troupe de simples matelots , qui voudroient faire connoissance avec un homme de mer comme eux , mais
comme

comme des ambassadeurs pour haranguer un monarque ou un conquérant. Toutes leurs manieres étoient obligeantes & polies , avec un noble mélange de gravité majestueuse , qui donnoit un air de bien-séance & de grandeur à leur soumission même. Je puis protester qu'ils favoient beaucoup mieux leur monde que moi , & que j'étois fort embarrassé sur la maniere de recevoir leurs complimens , bien loin de me sentir en état de leur rendre la pareille.

L'histoire de leur arrivée , & de leur conduite dans l'île , est si remarquable , il y a tant d'incidens qui ont de la liaison avec ce que j'ai rapporté dans ma premiere partie , que je ne saurois m'empêcher de la donner ici toute entiere avec toutes les particularités qui me paroissent extraordinairement intéressantes.

Je m'en vais en lier tous les faits , autant que ma mémoire me le permettra , d'une maniere historique , sans troubler davantage la tête du lecteur d'un nombre infini de *dis - je , dit - il , repart - s - je ,*

répondit-il , qui ne font que faire languir la narration.

Pour le faire d'une maniere succincte & intelligible, il faut que je fasse quelques pas en arriere , & que je fasse souvenir le lecteur des circonstances où se trouverent ces gens à mon départ de l'île. On n'aura pas oublié peut-être que j'avois envoyé un Espagnol & le pere de *Vendredi* , que j'avois sauvé tous deux des dents des *Cannibales* , pour aller dans un grand canot chercher dans le continent les autres Espagnols , & pour les transporter dans l'île , afin de les tirer du triste état où ils étoient , & de trouver avec eux le moyen de revenir parmi les chrétiens.

Dans ce tems - là , je n'avois pas plus de raisons pour m'attendre à ma délivrance , que je n'en avois eu vingt années auparavant , loin de voir la moindre apparence de l'arrivée d'un vaisseau Anglois , par le moyen duquel je pusse me tirer de ma triste situation. Par conséquent , quand mes gens revinrent , ils ne purent qu'être extraordinairement surpris en voyant que je m'en étois allé , & que j'avois laissé

dans l'île trois étrangers en possession de tout ce qui m'appartenoit , & qu'ils s'attendoient à partager avec moi.

Pour le voyage qu'avoit fait mon Espagnol avec le pere de *Vendredi* , il me dit qu'il n'y avoit rien de fort particulier , le tems s'étant trouvé fort doux & la mer calme. Ses compagnons , comme il est aisé de le croire , furent charmés de le revoir , aussi étoit-il le principal d'entr'eux , & leur commandant , depuis que le capitaine de vaisseau , avec qui ils avoient fait naufrage , étoit mort. Ils furent d'autant plus surpris de le voir , qu'ils savoient qu'il étoit tombé entre les mains des Sauvages , & qu'ils supposoient qu'il en avoit été dévoré , selon leur affreuse coutume.

L'histoire qu'il leur fit de sa délivrance , & de la maniere dont je l'avois pourvu pour les transporter commodément , leur parut un songe : leur étonnement étoit semblable , à ce qu'ils m'ont dit ensuite , à celui des fils de Jacob , quand Joseph se fit connoître à eux , & leur raconta son élévation à la cour du roi d'Egypte. Mais lorsqu'il leur montra les provisions qu'il

leur apportoit pour le voyage , les armes , la poudre & le plomb , ils furent tirés de leurs transports ; ils formerent une idée juste de leur fort , & firent tous les préparatifs nécessaires pour passer dans mon île.

Leur premier soin fut d'avoir des canots , & étant obligés de passer les bornes de la probité , en trompant leurs amis les Sauvages , ils leur emprunterent deux grandes barques , sous prétexte d'aller se divertir en mer , ou d'aller à la pêche.

C'est dans ces canots qu'ils s'embarquerent le lendemain. Il ne leur fallut pas beaucoup de tems pour emballer leurs richesses , n'ayant ni bagages , ni habits , ni vivres , ni rien , en un mot , que ce qu'ils avoient sur le corps , & quelques racines , dont ils étoient accoutumés de se servir au lieu de pain.

Mes deux envoyés ne furent absens en tout que pendant trois semaines , & dans cet intervalle je trouvai l'occasion de me tirer de l'île , comme je l'ai rapporté au long dans ma première partie , laissant mon domaine en proie à trois scélérats ,

les plus effrontés, les plus déterminés, & les plus difficiles à ménager qu'on auroit pu trouver dans tout le monde. Mes Espagnols ne s'en apperçurent que trop à leurs dépens.

La seule chose équitable que firent ces coquins, fut de donner d'abord ma lettre aux Espagnols, & de leur mettre mes provisions entre les mains, comme je leur avois ordonné. Ils leur remirent encore un grand écrit très-circonstancié, contenant mes directions sur la maniere dont j'avois songé à ma subsistance, & à mes commodités, pendant mon séjour dans l'île. Il contenoit la maniere dont j'avois fait mon pain, élevé mes chevres apprivoisées, semé mon bled, séché mes raisins, fait mes pots; en un mot, toute ma maniere de me conduire dans cette déplorable situation.

Non-seulement ils livrerent cet écrit aux Espagnols, dont deux savoient assez d'anglois pour en profiter, mais ils leur donnerent toutes sortes de secours, & dans le commencement il régna entre mes deux peuples une assez grande union. Ils parta-

gerent d'abord avec eux mon château , & vivoient en freres avec les Espagnols , dont le chef avoit déjà une idée de ma façon de vivre ; ce qui le rendoit capable de ménager toutes les affaires de la colonie , avec le secours du pere de *Vendredi*.

A l'égard des Anglois , ils étoient trop grands seigneurs pour se mêler d'un occupation si basse. Ils ne songeoient qu'à parcourir l'île , à tuer des perroquets , & à tourner des tortues ; & quand ils revenoient le soir au logis , ils trouvoient le souper tout prêt , graces aux soins des Espagnols.

Ceux-ci s'en seroient fort consolés , si les autres avoient seulement voulu les laisser en repos ; mais ils n'étoient pas gens à vivre long - tems en paix : ils n'avoient pas la moindre envie de songer au bien de cette petite république , & ils ne vouloient pas non plus souffrir que les autres les déchargeassent de ce soin : semblables au chien du jardinier , qui ne vouloit pas manger lui-même , ni permettre que les autres mangeassent.

Leurs différends étoient d'abord peu considérables , & ne valent pas la peine d'être rapportés ; mais tout d'un coup la scélératesse de mes coquins éclata de la façon du monde la plus extraordinaire. Ils se mirent à faire une guerre ouverte aux Espagnols , avec toute l'insolence imaginable , d'une manière contraire à la raison , à leur intérêt , à la justice , & même au sens-commun , n'ayant pas seulement le moindre prétexte pour pallier la brutalité de leur conduite. Il est vrai que je n'en ai su d'abord toutes les particularités que des Espagnols , qui étoient , pour ainsi dire , leurs accusateurs , & dont le témoignage pouvoit être suspect ; cependant quand j'eus le loisir de les examiner sur tous les points de l'accusation , ils n'en osèrent nier un seul.

Mais avant que d'aller plus loin , il faut que je supplée ici à une négligence dont j'ai été coupable dans ma première partie , en oubliant d'instruire le lecteur d'une particularité , qui a une grande liaison avec ce qui va suivre. Voici ce que c'est.

Dans le moment que nous allions lever l'ancre pour quitter mon île , il arriva une nouvelle petite querelle dans le vaisseau Anglois , & il étoit fort à craindre que l'équipage n'en vînt à une seconde sédition.

La chose en seroit venue là , peut-être , si le capitaine s'animant de tout son courage , & assisté de moi & de ses autres amis , n'avoit pris par force deux des plus opiniâtres , & s'il ne les avoit fait mettre dans les fers , en les menaçant comme des rebelles qui retomboient une seconde fois dans le même crime , & qui excitoient les autres par leurs discours séditieux , à les tenir en prison , jusqu'à ce qu'il les fit pendre en Angleterre.

Quoique le capitaine n'eût pas cette intention , il effraya par-là plusieurs matelots coupables de la première mutinerie , & ils persuaderent à tout le reste qu'on les amusoit seulement par de bonnes paroles , mais qu'on les mettroit entre les mains de la justice , dans le premier port d'Angleterre où le vaisseau entreroit.

Le contre-maître en eut le vent , &

nous en avertit : sur quoi il fut résolu , que moi qui passois toujours pour un homme de conséquence , j'irois leur parler avec le contre-mâitre , & que je les assurerois que s'ils se conduisoient bien pendant le reste du voyage , il ne seroit jamais parlé du passé. Je m'acquittai de cette commission , & je leur donnai ma parole d'honneur qu'ils n'avoient rien à craindre du ressentiment du capitaine. Ce procédé les apaisa , sur-tout quand ils virent relâchés à mon intercession les deux mutins à qui l'on avoit mis les fers aux pieds.

Cependant cette affaire nous empêcha de faire voile pendant cette nuit , & le vent s'étant abattu , nous sûmes le lendemain que les prisonniers qu'on avoit relâchés , avoient volé chacun un mousquet , & quelques autres armes , comme aussi apparemment de quoi tirer , & que s'étant glissés dans la pinace , ils s'étoient sauvés à terre pour tenir compagnie aux autres mutins leurs dignes compagnons.

Dès que nous eûmes fait cette découverte , je fis mettre la chaloupe en mer

avec le contre-maître & 12 hommes , pour chercher ces coquins ; mais ils ne les trouverent pas non plus que les trois autres ; car ils s'en étoient fuis tous ensemble dans les bois , dès qu'ils avoient vu approcher la chaloupe.

Le contre - maître étoit sur le point de les punir très - sévèrement de toutes leurs mauvaises actions , en détruisant la plantation , & en brûlant tout ce qui pouvoit les faire subsister ; mais n'osant pas le faire sans ordre , il laissa tout dans l'état où il l'avoit trouvé , & se contenta de revenir au vaisseau en ramenant la pinace.

Par cette nouvelle , recrus le nombre des Anglois dans l'île montoit jusqu'à cinq ; mais les trois premiers étoient si supérieurs en méchanceté aux nouveaux venus , qu'après avoir vécu deux jours avec eux ils les chassèrent de la maison , pour aller pourvoir à leur propre subsistance , & pendant quelque tems ils pousferent la dureté jusqu'à leur refuser la moindre nourriture. Tout cela se passa avant l'arrivée des Espagnols.

Quand ceux-ci furent venus dans l'île ,

ils firent tous leurs efforts pour porter ces trois bêtes féroces à se réconcilier avec leurs compatriotes , & à les reprendre dans leur demeure , pour faire une seule famille ensemble ; mais ils ne voulurent pas seulement en entendre parler.

De cette maniere ces deux malheureux furent forcés de faire bande à part , & voyant qu'il n'y avoit que l'industrie & l'application capables de les faire subsister à leur aise , ils dressèrent leur tabernacle dans la partie septentrionale de l'île , mais un peu du côté de l'ouest , crainte des Sauvages , qui d'ordinaire débarquoient dans l'île du côté de l'est.

C'est là qu'ils construisirent deux cabanes , l'une pour leur servir de demeure , & l'autre pour être leur magasin ; & les Espagnols leur ayant donné du bled pour semer , & une partie des pots que je leur avois laissés , ils se mirent à creuser , à planter , & à faire des enclos d'après le modele que je leur avois prescrit , & dans peu de tems ils se trouverent dans une condition assez supportable. Quoiqu'ils n'eussent d'abordensemencé qu'une très-

petite terre , ils eurent assez de bled pour avoir du pain ; & comme un des deux avoit été second cuisinier dans le vaisseau , il étoit fort habile à faire des soupes , des *puddings* , & d'autres mets , autant que leur riz , leur lait & leur viande pouvoient y fournir.

Ils étoient dans cette situation quand les trois coquins achevés , quoique leurs compatriotes , les vinrent insulter , uniquement pour se divertir. Ils leur dirent que c'étoit à eux que l'île appartenoit , & que le gouverneur leur en avoit donné la possession ; que par conséquent personne n'y avoit le moindre droit qu'eux , & qu'ils ne bâtiroient point de maison sur leur terrain , à moins que de leur en payer les rentes , ou que le diable y auroit part.

Les pauvres gens s'imaginèrent d'abord qu'ils vouloient railler. Ils leur demandèrent s'ils vouloient entrer , pour voir à leur aise les beaux palais qu'ils avoient bâtis , & pour s'expliquer sur les rentes qu'ils demandoient. L'un voulant badiner à son tour , leur dit que s'ils étoient les maîtres du terrain , il espéroit que s'ils faisoient

faisoient valoir leurs terres comme il faut, ils voudroient bien leur accorder quelques années de franchise, à l'exemple des autres seigneurs, & il les pria de faire venir un notaire pour dresser le contrat. Un de mes trois marauds, en jurant & en blasphémant comme un excommunié, répondit qu'ils alloient voir si tout ceci n'étoit qu'une raillerie, & s'approchant d'un feu que ces bonnes gens avoient fait pour apprêter le dîner, il prend un tison, le jette dans une des cabanes, & y met le feu. Elle auroit été toute consumée, si un des propriétaires n'avoit couru sus à ce coquin, ne l'avoit éloigné par force de sa pauvre hutte, & n'avoit éteint le feu en marchant dessus : encore eut-il bien de la peine à y réussir.

Ce scélerat étoit dans une telle rage, en voyant le mauvais succès de sa barbarie, qu'il avança sur celui qui en étoit la cause, avec une perche à la main, & il l'auroit assommé, s'il n'avoit évité le coup adroitement. Son compagnon voyant le danger où il étoit, vint d'abord à son secours. Ils saisirent chacun un fusil, & celui

qui avoit été attaqué le premier , jeta son ennemi à terre d'un coup de crosse , avant que les deux autres scélérats fussent à portée ; & voyant les deux autres se préparer à les insulter , ils se joignirent , & leur présentant le bout de leurs fusils , ils les menacerent de leur mettre la bourre dans le ventre s'ils ne se retiroient pas.

Les autres avoient des armes à feu ; mais un des honnêtes gens , plus hardi que son camarade , & désespéré par le danger où il se trouvoit , leur dit que s'ils faisoient la moindre mine de les coucher en joue , ils étoient morts , & leur commanda courageusement de mettre bas les armes. Ils n'en firent rien ; mais voyant les autres si déterminés , ils en vinrent à une capitulation , & consentirent à s'en aller , pourvu qu'on leur laissât emporter leur compagnon blessé. Il l'étoit effectivement , & même dangereusement , mais c'étoit sa propre faute. On peut dire que les deux attaqués , voyant leur avantage , avoient tort de ne les pas désarmer réellement , comme ils en étoient les maîtres , & de ne pas aller ensuite raconter toute leur aventure aux Es-

pagnols. Car dans la suite les trois malheureux ne songerent à rien qu'à avoir leur revanche , & ils dissimulerent si peu, qu'ils ne voyoient jamais les autres sans les en menacer.

Ils les persécuterent nuit & jour , & à différentes reprises ils foulèrent aux pieds leur bled , tuerent à coups de fusil trois boucs & une chevre , que ces pauvres gens élevoient pour leur subsistance ; en un mot, ils les traiterent avec tant de cruauté & de barbarie , que , poussés à bout , ils prirent la résolution désespérée de les combattre à la premiere occasion. Dans ce dessein ils prirent le parti d'aller au château , où les trois coquins demeuroient avec les Espagnols , & leur livrer le combat en honnêtes gens , en présence des étrangers à qui ils en vouloient donner le divertissement.

Pour exécuter cette entreprise , ils se leverent un matin avant le jour , & s'étant approchés du château , ils se mirent à appeller les trois scélérats par leur nom , disant à un Espagnol , qui leur répondit ,

qu'ils avoient à parler en particulier à ces trois diables.

Il étoit arrivé , justement le jour auparavant , que deux Espagnols avoient rencontré , dans le bois , un de ces Anglois *honnêtes gens* , & qu'ils avoient entendu de terribles plaintes sur les affronts & les dommages qu'ils avoient reçus de leurs barbares compatriotes , qui avoient ruiné leur plantation , détruit leur moisson , & tué leur bétail ; ce qui étoit capable de les faire mourir de faim , si les Espagnols ne les secouroient.

Ces derniers étant de retour au logis , & se trouvant à table avec les scélérats , prirent la liberté de les censurer , quoique d'une manière douce & honnête. L'un d'eux leur demanda comment ils pouvoient être si cruels & si inhumains à l'égard de leurs pauvres compatriotes , qui ne les avoient jamais offensés , & qui ne songeoient qu'à trouver par leur industrie de quoi subsister ; quelle raison imaginable ils pouvoient avoir pour leur en ôter les moyens , qui leur avoient coûté des travaux si fatigans.

Un des Anglois répliqua brusquement ,
que ces gens n'avoient rien à faire dans
l'île , qu'ils y étoient venus sans permission ,
que la terre ne leur appartenoit pas , &
qu'il ne souffriroit absolument pas qu'ils y
bâtissent , ou qu'ils y fissent des planta-
tions. *Mais , seigneur Anglois , dit l'Es-
pagnol , d'un ton fort modéré , ils ne
doivent pas mourir de faim. « Qu'ils meu-
» rent de faim , & qu'ils aillent à tous les
» diables , répondit l'Anglois , comme un
» vrai Barbare. Tant y a qu'ils ne bâtiront
» ni ne planteront point ici. » Que voulez-
vous donc qu'ils fassent , seigneur Anglois ?*
répliqua cet honnête homme : ce que je
veux qu'ils fassent , dit l'autre animal fé-
roce , qu'ils soient nos esclaves , & qu'ils
travaillent pour nous. « Mais quelle raison
» avez-vous pour attendre cette soumis-
» sion d'eux ? Vous ne les avez pas ache-
» tés de votre argent , & vous n'avez pas
» le moindre droit de les réduire à l'es-
» clavage. » Le même coquin lui répondit
que l'île leur appartenoit à eux trois , que le
gouverneur la leur avoit laissée , & que per-
sonne n'y avoit la moindre chose à dire

qu'eux ; que pour le faire voir ils alloient brûler les huttes de leurs ennemis , & que quelque chose qui pût arriver , il n'y souffriroit pas leurs cabanes ni leurs plantations.

A ce compte-là , seigneur , dit l'Espagnol , nous devrions être vos esclaves aussi ? Fort bien , *répliqua l'impudent coquin ;* nous comptons bien là-dessus , & vous vous en apercevrez bientôt. A ce beau discours , relevé par une centaine de *Dieu me damne* , placés éloquemment dans les endroits les plus convenables , l'Espagnol se contenta de répondre par un souris moqueur , & ne daigna pas seulement lui dire le moindre mot.

Cette conversation , cependant , avoit échauffé la bile à ces coquins , & se levant avec fureur , l'un d'entr'eux , (il me semble que c'étoit Guillaume Atkins) dit aux autres : « Allons , morbleu ! finissons avec ces chiens - là , démolissons leur château , & ne souffrons pas qu'ils tranchent du maître dans nos domaines. »

Là - dessus ils s'en allerent tous trois ,

chacun armé d'un fusil, d'un pistolet & d'un sabre, en disant à demi-bas mille choses insolentes sur la maniere dont ils espéroient traiter les Espagnols à leur tour, dès qu'ils en trouveroient l'occasion. Mais ceux-ci ne les entendirent qu'imparfaitement; ils parurent juger seulement qu'ils les menaçoient pour avoir pris le parti des Anglois *honnêtes gens*.

On ne fait pas trop bien ce qu'ils firent pendant toute cette nuit; mais il est apparent qu'ils parcoururent tout le pays pendant quelques heures, & qu'enfin fatigués, ils s'étoient mis à dormir dans l'endroit que j'appellois autrefois ma *maison de campagne*, sans s'éveiller d'assez bon matin pour exécuter leurs projets abominables.

On fut après que leur but avoit été de surprendre les deux Anglois dans le sommeil, de mettre le feu à leur cabane, pendant qu'ils y seroient couchés, & de les y brûler, ou de les tuer lorsqu'ils voudroient en sortir pour éviter le feu. La malignité dort rarement d'un profond sommeil, & je m'étonne qu'ils n'eurent pas la force de se tenir éveillés pour exécuter leur barbare dessein,

Cependant les autres ayant en même tems résolu une entreprise contre eux , mais plus digne de braves gens que l'incendie & le meurtre , il arriva fort heureusement pour les uns & pour les autres , que ceux de la cabane étoient déjà en chemin avant que ces coquins sanguinaires vinssent à leur demeure.

Quand ils y arriverent , ils trouverent la hutte vide. Atkins , qui étoit le plus déterminé , cria à ses camarades : « Voici » le nid , mais les oiseaux s'en sont en- » volés ; que le diable les emporte ! » Là-dessus ils s'arrêtèrent pendant quelques instans , pour deviner la raison qui pouvoit avoir obligé leurs ennemis à sortir de si bonne heure , & ils convinrent tous que les Espagnols devoient leur avoir donné connoissance du danger où ils alloient être exposés. Après cette belle conjecture , ils se donnerent la main tous trois , & s'engagerent par des sermens horribles à se venger de ceux qui les avoient trahis. Immédiatement après ils se mirent à travailler sur les huttes des pauvres Anglois , ils les abattirent toutes deux , & n'en lais-

serent pas une piece entiere, de sorte qu'à peine pouvoit-on connoître la place où elles avoient été ; ils en réduisirent , pour ainsi dire , en poussiere tous les meubles , & en répandirent tellement les débris au long & au large , qu'ensuite ces bonnes gens trouverent plusieurs de leurs ustensiles à une demi-lieue de leur habitation.

Après cette expédition , ils arracherent tous les arbres que leurs ennemis avoient plantés , briserent l'enclos où ils tenoient leur bétail & leur bled ; en un mot , ils saccagerent tout aussi parfaitement qu'auroit pu faire une horde de Tartares.

Pendant ce bel exploit les deux Anglois étoient allés pour les chercher , & pour les combattre par-tout où ils les trouveroient ; & quoiqu'ils ne fussent que deux contre trois , il est certain qu'il y auroit eu du sang répandu , car ils étoient tous également déterminés , & incapables de s'épargner le moins du monde.

Mais la Providence fut plus soigneuse de les séparer , qu'ils n'étoient ardens à se joindre ; car , comme ils avoient voulu

se croiser à dessein, lorsque les trois étoient allés du côté des huttes, les deux marchoient du côté du château, & lorsque ces derniers se furent mis de nouveau en chemin pour les chercher, les trois étoient revenus du côté de ma vieille demeure. Nous allons voir dans le moment la différence qu'il y eut dans le procédé des uns & des autres.

Les trois revinrent vers les Espagnols ; la fureur peinte dans tout leur air, & échauffés de leur expédition, qu'ils avoient faite avec tant d'animosité, & se vanterent hautement de leur action, comme si elle avoit été la plus héroïque du monde. Et l'un d'entr'eux, avançant sur un des Espagnols, d'un air arrogant, comme s'il avoit eu à faire à une troupe de polissons, il lui saisit le chapeau, & le lui faisant pirouetter sur la tête, il lui dit insolemment, en lui riant au nez : « Et vous, » seigneur Marane, nous vous donnerons » la même sauce, si vous n'avez pas soin » d'avoir plus de respect pour nous. »

L'Espagnol, quoique doux & fort honnête, étoit un homme aussi courageux

qu'on puisse l'être ; d'ailleurs il étoit adroit & robuste au suprême degré. Après avoir regardé fixement celui qui venoit de l'insulter avec si peu de raison , il alla vers lui d'un pas fort grave , & du premier coup de poing il le jeta à terre comme un bœuf qu'on assomme ; sur quoi un autre Anglois , aussi insolent que le premier , lui tira un coup de pistolet. Il ne le tua pourtant pas , les balles passèrent au travers de ses cheveux , mais l'une lui toucha le bout de l'oreille , & le fit beaucoup saigner.

L'Espagnol voyant couler son sang abondamment , crut être blessé plus dangereusement qu'il n'étoit ; & quoique jusquelà il eût agi avec toute la modération possible , il commença à s'échauffer , & crut qu'il étoit tems de montrer à ces scélérats qu'ils avoient tort de se jouer à d'aussi braves gens qu'eux : il arracha le fusil à celui qu'il avoit jeté à terre , & il alloit faire sauter la cervelle à celui qui l'avoit voulu tuer , quand les autres Espagnols se montrant , le prièrent de ne point tirer , & se jetant sur mes drôles , les désarmèrent , & les mirent hors d'état de leur nuire.

Quand ces marauds se virent sans armes, & les Espagnols aussi animés contre eux que les deux Anglois, ils commencerent à mettre de l'eau dans leur vin, & à les prier avec assez de douceur de leur rendre leurs armes. Mais considérant l'inimitié qu'il y avoit entre eux & les deux habitans des huttes, & persuadés que le meilleur moyen d'empêcher qu'ils n'en vinsent aux mains ensemble, étoit de laisser ceux-ci désarmés, ils leur dirent qu'ils n'avoient point intention de leur faire le moindre mal; & qu'ils continueroient à leur donner toute sorte d'assistance s'ils vouloient vivre paisiblement; mais qu'ils ne trouvoient pas à propos de leur rendre leurs armes, pendant qu'ils étoient animés contre leurs propres compatriotes, & qu'ils avoient même déclaré ouvertement leur dessein de faire tous les Espagnols esclaves.

Ces gens abominables, qui n'étoient non plus en état d'entendre raison, que d'agir raisonnablement, voyant qu'on leur refusoit leurs armes, sortirent de cet endroit la rage dans le cœur, & menaçant qu'ils

qu'ils sauroient bien se venger des Espagnols , quoiqu'on leur eût ôté leurs armes à feu. Mais ceux-ci , méprisant leurs bravades , leur dirent de prendre garde à ne rien entreprendre contre leurs plantations & contre leur bétail ; que s'ils étoient assez hardis pour le faire , ils les tueroient comme des bêtes féroces par-tout où ils les trouveroient ; & que si après une telle hostilité , ils tomboient vifs entre leurs mains, ils les pendroient sans quartier.

Ces menaces ne leur firent rien rabattre de leur fureur , & ils s'en allèrent jetant feu & flamme , & jurant de la maniere du monde la plus horrible.

A peine les avoit-on perdus de vue , que voilà nos deux autres , tout aussi enragés qu'eux , mais à bien plus juste titre ; car , ayant été à leur plantation , & la voyant détruite de fond en comble , ils avoient de fortes raisons de s'emporter contre leurs barbares ennemis. Ils ne trouverent que difficilement le tems de raconter leur malheur aux Espagnols , tant ceux-ci s'empressoient de les informer de leur propre aventure. Il faut avouer que c'étoit une

chose très-extraordinaire de voir ainsi trois insolens insulter dix-neuf braves gens , sans recevoir la moindre punition.

Il est vrai que les Espagnols les méprisoient , sur-tout après les avoir désarmés , & rendu par-là leurs menaces vaines. Mais les Anglois étoient plus animés , & résolurent d'en tirer vengeance , quoi qu'il en pût arriver.

Les Espagnols les apaisèrent pourtant , en leur disant , que puisqu'ils leur avoient ôté leurs armes , ils ne pouvoient pas permettre qu'on les attaquât , & qu'on les tuât à coups de fusil. De plus , l'Espagnol , qui étoit alors comme le gouverneur de l'île , les assura qu'il leur procureroit une satisfaction entière. Car , dit il , il ne faut pas douter qu'ils ne reviennent à nous , quand leur fureur aura eu le tems de se ralentir , puisqu'ils ne sauroient subsister sans notre secours ; & nous vous promettons en ce cas qu'ils vous satisferont , à condition que de votre côté vous vous engagiez à n'exercer aucune violence contre eux , que pour votre propre défense.

Les deux Anglois s'y accorderent, quoiqu'avec beaucoup de peine, ce qui n'est pas surprenant ; mais les Espagnols leur protestèrent qu'ils n'avoient pas d'autre but que d'empêcher l'effusion de sang parmi eux, & de les rendre tous plus heureux. « Car, dirent-ils, nous ne sommes » pas si nombreux qu'il n'y ait de la » place ici pour nous tous, & c'est une » grande pitié que nous ne puissions être » tous amis. » Ces paroles les adoucirent à la fin entièrement : ils s'engagerent à tout ce que les Espagnols voulurent, & restèrent quelques jours avec eux, à cause que leur propre habitation avoit été détruite.

Environ cinq jours après, les trois vagabonds, las de se promener, & à moitié morts de faim, ne s'étant soutenus que de quelques œufs de tourterelle, revinrent vers le château, & voyant le commandant Espagnol, avec deux autres, se promenant sur les bords de la petite baie, ils s'en approchèrent d'un air assez soumis, & lui demandèrent en grace d'être reçus de nouveau dans la famille. Mon honnête

homme d'Espagnol les reçut gracieusement : mais il leur dit qu'ils avoient agi avec leurs propres compatriotes d'une maniere si grossiere , & avec ses gens à lui d'une maniere si brutale , qu'il lui étoit impossible d'accorder leur demande , sans délibérer là-dessus auparavant avec les deux Anglois , & avec les autres Espagnols ; qu'il alloit dans le moment leur en faire la proposition , & qu'il leur donneroit réponse dans une demi-heure. La faim leur fit paroître la condition d'attendre une demi-heure hors du château extrêmement dure , & n'en pouvant plus , ils supplierent le gouverneur de leur faire apporter un peu de pain , ce qu'il fit. Il leur envoya en même tems une grosse piece de chevreau & un perroquet rôti ; ils mangerent tout avec un très-grand appétit.

Après avoir attendu le résultat de la délibération , pendant la demi-heure stipulée , on les fit entrer , & il y eut une longue dispute entre eux & leurs compatriotes qui les accusoient de la ruine totale de leur plantation , & du dessein de les assassiner. Comme ils s'en étoient vantés au-

par
Le
con
ne
qu'
leur
alle
pré
tre
enc
fem
ruin
l'éta
cela
sup
fort
déja
men
Il
tion
vivre
à vi
étoit
finor
les t
mêm

paravant , ils ne purent pas le nier alors. Le chef des Espagnols fit le médiateur ; & comme il avoit porté les deux Anglois à ne point attaquer les trois autres , pendant qu'ils seroient désarmés & hors d'état de leur nuire , il obligea les trois scélérats à aller rebâtir les cabanes ruinées , l'une , précisément comme elle avoit été , & l'autre , plus spacieuse ; à faire de nouveaux enclos , à planter de nouveaux arbres , à semer du bled au lieu de celui qu'ils avoient ruiné ; en un mot , à remettre tout dans l'état où ils l'avoient trouvé , autant que cela se pouvoit ; car il n'étoit pas possible de suppléer exactement au bled qui étoit déjà fort avancé , & aux arbres qui avoient déjà commencé à croître considérablement.

Ils se fournirent à toutes ces conditions ; & comme on leur donnoit des vivres en abondance , ils commencèrent à vivre paisiblement , & toute la colonie étoit fort unie. Il n'y manquoit rien , sinon qu'il étoit impossible de porter les trois vagabonds à travailler pour eux-mêmes.

Néanmoins les Espagnols furent assez obligeans pour leur déclarer , que pourvu qu'ils ne troublassent plus le repos de la société , & qu'ils voulussent prendre à cœur le bien général de la plantation , ils travailleroient pour eux avec plaisir , & qu'ils leur permettroient de se promener à leur fantaisie , & d'être aussi fainéans qu'ils le trouveroient à propos. Tout alla parfaitement bien pendant un mois ou deux , sur quoi les Espagnols furent assez bons pour leur rendre les armes, & pour leur donner la même liberté dont ils avoient joui auparavant.

Huit jours après cet acte de générosité de la part des Espagnols , mes scélérats , incapables de la moindre reconnoissance , recommencerent leurs insolences de plus belle , & ils se mirent dans la tête le dessein du monde le plus affreux. Ils ne l'exécuterent pourtant pas alors , à cause d'un accident qui mit toute la colonie également en danger , & força les uns & les autres à renoncer à tout ressentiment particulier , pour songer à leur propre conservation.

ver
pu
se
por
il s
tue
son
qui
les
que
sent
plus
cou
cées
dress
des
de cl
fallo
mett
Les
leurs
S'é
mais
distin
pêché

Il arriva pendant une nuit , que le gouverneur , ou le chef des Espagnols , ne put fermer les yeux de quelque côté qu'il se tournât. Il se portoit très-bien par rapport au corps , comme il me l'a dit ; mais il se sentoit agité par des pensées tumultueuses , quoique parfaitement éveillé ; son cerveau étoit plein d'images de gens qui se battoient , & qui se tuoient les uns les autres. En un mot , ayant resté quelque tems au lit dans cette inquiétude , & sentant son agitation redoubler de plus en plus , il se leva. Comme ils étoient tous couchés sur des tas de peaux de chevres, placées dans de petites couches qu'ils avoient dressées pour eux-mêmes , & non pas dans des branles comme moi , ils avoient peu de chose à faire pour se lever. Il ne leur falloit que se dresser sur leurs pieds , & mettre un justaucorps & leurs escarpins. Les voilà en état de sortir & de vaquer à leurs affaires.

S'étant levé de cette maniere-là il sortit ; mais l'obscurité l'empêchoit de rien voir distinctement : d'ailleurs , il en étoit empêché par les arbres que j'avois plantés , &

qui étant parvenus à une grande hauteur , lui barroient la vue , de façon qu'il ne pouvoit que regarder en haut , & remarquer que le ciel étoit ferein & plein d'étoiles. Il n'entendoit pas le moindre bruit , & là-dessus il prit le parti de se recoucher. Mais c'étoit encore la même chose ; il ne pouvoit ni dormir, ni se tranquilliser l'esprit ; il sentoît toujours son ame également troublée , sans en appercevoir la moindre raison.

Ayant fait quelque bruit en se levant & en se recouchant , en sortant & en rentrant, un de ses gens s'éveilla , & demanda qui étoit celui qui faisoit du bruit : sur quoi le gouverneur lui dépeignit la situation où il se trouvoit. Ecoutez donc , lui dit l'Espagnol , de tels mouvemens ne sont pas à négliger, je vous en assure. Il y a certainement quelque malheur qui nous pend sur la tête. Où sont les Anglois ? poursuivit-il. Il n'y a rien à craindre de ce côté-là , répondit le gouverneur ; ils sont dans leurs huttes. Il est apparent que depuis leur dernière mutinerie , les Espagnols s'étoient réservés mon château , & qu'ils avoient logé les Anglois dans un quartier à part, d'où ils ne pouvoient pas venir à eux , sans qu'ils y consentissent.

N'importe , répondit l'Espagnol , il y a ici quelque chose qui ne va pas bien ; j'en suis sûr par ma propre expérience. Je suis très-convaincu , ajouta-t-il , que nos esprits ont de la communication avec les esprits dégagés de la matiere qui habitent le monde invisible , & qu'ils en reçoivent des avertissemens avantageux , pourvu qu'ils s'en veuillent servir. Allons, dit-il , sortons d'ici , examinons tout ; & si nous ne trouvons rien qui puisse justifier vos appréhensions , je vous conterai une histoire fort convenable au sujet , & qui vous convaincra de la vérité de mon opinion.

En un mot , ils allerent ensemble sur la colline d'où j'avois autrefois reconnu le pays en pareil cas , en y montant par le moyen d'une échelle , que je tirois après moi , afin de parvenir jusqu'au second étage. Comme ils étoient alors en grand nombre dans l'île , ils ne s'aviserent pas de toutes ces précautions , ils s'y en furent tout droit par le bois ; mais ils furent bien surpris en remarquant de cette hauteur une lumiere venant de quelque feu & en entendant les voix de plusieurs hommes.

Dans toutes les occasions où j'avois vu les Sauvages débarquer dans mon île , j'avois pris tout le soin imaginable pour leur cacher que l'île étoit habitée ; & quand ils venoient à la découvrir , je le leur faisois sentir d'une maniere si rude , que ceux qui s'en échappoient , n'en pouvoient pas donner un récit fort exact ; & les seuls qui m'avoient vu , & qui s'en étoient allés en état de le raconter , étoient les trois Sauvages qui dans notre dernière rencontre s'étoient sauvés dans un des trois canots , & dont la fuite m'avoit fort alarmé.

Il n'étoit pas possible à ma colonie de savoir si les Sauvages étoient abordés à l'île dans un si grand nombre , portés à quelque dessein contre elle par le rapport de ces trois , ou si c'étoient par la raison ordinaire qui les y avoit fait venir autrefois. Mais quoi qu'il en soit , il n'y avoit pour elle que deux partis à prendre , ou de se cacher soigneusement & de prendre toutes les mesures possibles pour laisser ignorer à ces Cannibales que l'île étoit habitée , ou de tomber sur eux avec tant de vigueur , qu'il n'en échappât pas un seul , ce qui

ne f
chen
men
d'esp
pend
O
& le
voyo
ment
pour
çoit.
fut in
nir c
pour v
s'agiss
Le
faisoit
penda
Sauva
pandu
sur le
l'autre
quel ét
savoi
Les en
ce qu'i

ne se pouvoit faire qu'en leur coupant le chemin de leurs barques. Malheureusement mes gens n'eurent pas cette présence d'esprit, ce qui troubla leur tranquillité pendant un tems considérable.

On croira facilement que le gouverneur & les deux hommes, surpris de ce qu'ils voyoient, s'en retournerent dans le moment, pour éveiller leurs camarades & pour les instruire du danger qui les menaçoit. Ils prirent d'abord l'alarme; mais il fut impossible de leur persuader de se tenir clos & couverts. Ils sortirent ensuite pour voir de leurs propres yeux ce dont il s'agissoit.

Le mal n'étoit pas grand pendant qu'il faisoit obscur, & ils eurent tout le loisir pendant quelques heures de considérer les Sauvages, par le moyen de la lumière répandue de trois feux qu'ils avoient faits sur le rivage à quelque distance l'un de l'autre. Ils ne pouvoient pas comprendre quel étoit le dessein de ces gens, & ils ne savoient eux-mêmes à quoi se résoudre. Les ennemis étoient en grand nombre, & ce qu'il y avoit de plus chagrinant, c'est

que , bien loin d'être tous ensemble , ils étoient séparés en plusieurs bandes , assez éloignées l'une de l'autre .

Ce spectacle jeta les Espagnols dans une terrible consternation ; ils voyoient ces drôles roder par-tout , & craignoient fort que par quelque accident ils ne vinssent à découvrir leur habitation , ou qu'ils ne fussent assurés par quelque marque, que le lieu étoit peuplé. Ils craignoient sur-tout pour leur troupeau , qui ne pouvoit pas être détruit sans les mettre en danger de mourir de faim.

Pour prévenir ce désastre, ils détachèrent d'abord deux Espagnols & trois Anglois , avec ordre de chasser tout le troupeau dans la grande vallée où étoit ma grotte , & de le faire entrer dans la grotte même s'il étoit nécessaire.

Ils résolurent , en même tems , que s'il arrivoit que les Sauvages s'assemblassent tous dans une seule troupe , & s'éloignassent de leurs canots , de tomber sur eux quand ils seroient une centaine. Mais c'est à quoi il ne falloit pas s'attendre : il y avoit entre leurs petites bandes la dis-

tance

tanc
il p
tion
A
déli
avoi
résol
de V
dant
se m
desse
lonti
main
deux
qu'il
tis di
en g
avoie
leur p
sonni
venus
pour
que c
tuelle
ment
une f

tance d'une grande demi-lieue, & , comme il parut ensuite , elles étoient de deux nations différentes.

Après s'être arrêtés quelque tems pour délibérer sur le parti le plus sûr qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture , ils résolurent d'envoyer le vieux Sauvage, pere de *Vendredi* , pour aller reconnoître pendant qu'il faisoit encore obscur , & pour se mêler avec eux , afin de savoir leur dessein. Le bon vieillard l'entreprit volontiers , & s'étant mis nu comme la main , il partit dans le moment. Après deux heures d'absence il vint rapporter qu'il avoit trouvé que c'étoient deux partis différens de deux nations qui étoient en guerre l'une contre l'autre : qu'ils avoient donné une grande bataille dans leur pays , & qu'ayant fait quelques prisonniers de côté & d'autre , ils étoient venus par pur hazard dans la même île pour faire leur festin , & pour se divertir : que dès qu'ils s'étoient découverts mutuellement , leur joie avoit été extrêmement troublée , & qu'ils paroissoient dans une si grande rage , qu'il ne falloit pas

douter qu'ils ne se battissent de nouveau à l'approche du jour. Il n'avoit pas vu d'ailleurs la moindre apparence qu'ils soupçonnassent l'île d'être habitée , & qu'ils s'attendissent à y trouver d'autres gens que leurs ennemis. A peine ce bonhomme eut-il fini son rapport , qu'un terrible bruit fit comprendre à nos gens que les deux armées en étoient aux mains , & que le combat devoit être furieux.

Le pere de *Vendredi* employa toute son éloquence à persuader à nos gens de se tenir en repos & de ne se pas montrer. Il leur dit que c'étoit en cela seul que consistoit leur sûreté , que les Sauvages ne manqueroient pas de se tuer les uns les autres , & que ceux qui échapperoient du combat , s'embarqueroient aussi-tôt. Cette prédiction fut accomplie dans toutes ses circonstances.

Mes gens cependant ne voulurent point entendre raison , particulièrement les Anglois , qui sacrifiant leur prudence à leur curiosité , sortirent tous pour aller voir le combat. Ils ne laisserent pas pourtant de se servir de quelque précaution , &

au l
leur
le b
dans
ce q
ce
la fu
les S
L
ble
aux
partis
ferme
à mé
res a
décla
la plu
s'affo
s'enfu
No
uns
dérob
dans
bitati
invol
Ils cr

au lieu d'avancer à découvert par-devant leur habitation , ils prirent un détour par le bois , & se placèrent avantageusement dans un endroit où ils pouvoient voir tout ce qui se passoit sans être découverts , à ce qu'ils croyoient. Mais il semble par la suite , qu'ils avoient été apperçus par les Sauvages.

La bataille cependant étoit aussi terrible qu'opiniâtre , & si je puis ajouter foi aux Anglois , il paroissoit dans un des partis une bravoure extraordinaire , une fermeté invincible , & beaucoup d'adresse à ménager le combat. Il dura deux heures avant qu'on pût voir de quel côté se déclaroit la victoire. Mais alors la troupe la plus proche des Anglois commença à s'affoiblir , à se mettre en désordre , & à s'enfuir peu de tems après.

Nos gens craignoient fort que quelques-uns des fuyards ne se jettassent , pour se dérober à la fureur de leurs ennemis , dans la caverne qui étoit devant leur habitation , & qu'ainsi ils ne découvrirent involontairement que le lieu étoit habité. Ils craignoient bien plus encore que les

victorieux ne les y suivissent , & là-dessus ils résolurent de se tenir avec leurs armes au-dedans du retranchement , & de faire une sortie sur tous ceux qui voudroient entrer dans la caverne , à dessein de les tuer tous & de les empêcher de donner des nouvelles de leur découverte. Leur dessein étoit de ne se servir pour cet effet que de leurs sabres , ou des crosses de leurs fusils , de peur de faire du bruit & de s'en attirer par-là un plus grand nombre.

La chose arriva précisément comme ils s'y étoient attendus : trois d'entre les vaincus s'enfuyant de toutes leurs forces , & traversant la baie , vinrent directement vers cet endroit , ne songeant à autre chose qu'à chercher un asyle dans ce qui leur paroissoit un bois épais. La sentinelle de mes gens vint aussi-tôt les avertir , ajoutant à leur grande satisfaction que les vainqueurs ne les poursuivoient pas , & sembloient ignorer de quel côté ils s'étoient sauvés : sur quoi le gouverneur Espagnol , trop humain pour souffrir qu'on massacrât ces pauvres fugitifs , ordonna à trois de nos gens de passer par-

dessus la colline , de se glisser derriere eux , de les surprendre , & de les faire prisonniers ; ce qui fut fait.

Le reste du peuple vaincu s'enfuit du côté de leurs canots , & mit en mer. Pour les victorieux, ils ne le poursuivirent pas avec beaucoup d'ardeur , & s'étant tous mis ensemble , ils jeterent deux grands cris pour célébrer leur triomphe , selon toutes les apparences. Le même jour à peu près à trois heures de l'après-dînée , ils rentrèrent dans leurs barques , & de cette maniere ma colonie s'en vit délivrée , sans revoir ces sortes d'hôtes de plusieurs années.

Après qu'ils se furent tous retirés , les Espagnols sortirent de leur cachette pour aller examiner le champ de bataille. Ils y trouverent à peu près une trentaine de morts , dont quelques-uns avoient été tués par de grandes flèches qu'on leur voyoit encore dans le corps ; mais la plupart avoient perdu la vie par les coups terribles de certains sabres de bois , dont mes gens trouverent seize ou dix-sept sur la place , avec autant d'arcs & de javelots. Ces sa-

bres étoient d'une grosseur & d'une pesanteur terrible , & il falloit avoir une force extraordinaire pour les manier comme il faut. La plupart de ceux qui avoient été tués par cet instrument , avoient la tête brisée , & , comme l'on dit , en marmelade. D'autres avoient les bras & les jambes cassées , ce qui marque clairement qu'ils se battent avec la dernière animosité. Nous n'en trouvâmes pas un qui ne fût roide mort ; car la coutume parmi eux est de faire tête à l'ennemi , quoique blessés , jusqu'à la dernière goutte de leur sang ; & les victorieux ne manquent jamais d'emporter leurs propres blessés , & ceux d'entre les ennemis que leurs blessures empêchent de se sauver par la fuite.

Cet accident apprivoisa mes Anglois pendant quelque tems : ce spectacle leur avoit donné de l'horreur , & ils trembloient à la seule idée de ces Cannibales , entre les mains desquels ils ne pouvoient tomber , sans être tués comme ennemis , & sans leur servir de nourriture comme un troupeau de bétail. Ils m'avouèrent

ensuite, que la pensée d'être mangé en guise de bœuf ou de mouton, quoique ce malheur ne pût leur arriver qu'après la mort, avoit alors quelque chose pour eux de si effroyable, qu'ils en avoient mal au cœur, & que pendant plusieurs semaines les images affreuses qui leur rouloient dans l'esprit, les avoient presque rendus malades.

Ils furent quelque tems de suite fort traitables, & vaquerent aux affaires communes de la colonie. Ils plantoient, semoient, faisoient la moisson comme s'ils avoient vécu là dès leur enfance; mais cette bonne conduite ne fut point de durée, & ils prirent bientôt de nouvelles mesures abominables, qui les précipiterent eux-mêmes dans de grands malheurs.

Ils avoient fait trois prisonniers, comme je l'ai dit : c'étoient de jeunes gens alertes & robustes, qui les servirent en qualité d'esclaves, & qui leur furent d'une grande utilité. Mais ils ne s'y prirent pas pour gagner leur cœur de la même manière que j'en avois usé avec *Vendredi*. Ils négligèrent de les rendre sensibles à l'humanité

par laquelle ils leur avoient sauvé la vie. Bien loin de leur donner quelque principe de religion , ils ne songerent pas seulement à les civiliser , & à leur inspirer une conduite raisonnable par des instructions sages & accompagnées de douceur. Ils les nourrissoient , mais en récompense ils les employoient au travail le plus rude , & ils ne s'en faisoient servir que par force. De cette maniere ils ne pouvoient pas compter sur eux quand il s'agiroit de hasarder leur vie pour leurs maîtres : au lieu que *Vendredi* étoit homme à se précipiter dans une mort certaine , pour me tirer du danger.

Quoi qu'il en soit , toute la colonie étoit liée alors par une sincere amitié , le péril commun en ayant banni pour un tems toute animosité particuliere. Dans cette situation, ils se mirent unanimement à délibérer sur leurs intérêts , & la premiere chose qui leur parut digne d'attention , c'étoit d'examiner , si , instruits par l'expérience que le côté de l'île qu'ils occupoient étoit le plus fréquenté par les Sauvages , ils ne feroient pas bien de se

reti
au
de
de
A
&
poi
pou
vern
part
en v
cien
péri
qui
que
ner.
ils t
la v
avoi
terre
mûr
prio
cette
& d
afin
en

retirer dans un endroit plus éloigné , tout aussi propre à leur fournir abondamment de quoi vivre , & infiniment plus capable de mettre en sûreté leur bled & leur bétail.

Après beaucoup de raisonnemens pour & contre ce projet , on résolut de ne point changer de demeure , parce qu'il pourroit arriver un jour que le *vieux gouverneur* leur enverroit quelqu'un de sa part , qui ne pourroit que les chercher en vain , s'ils s'éloignoient de mon ancienne demeure , & qui les croiroit tous péris , s'il voyoit mon château détruit ; ce qui les priveroit à jamais de tout le secours que j'aurois la bonté de vouloir leur donner. Mais pour leur bled & leur bétail , ils tomberent d'accord de les reculer dans la vallée où étoit ma grotte , & où il y avoit une grande étendue de fort bonne terre. Cependant, après y avoir pensé plus mûrement , ils changerent de dessein , & prirent la résolution de n'envoyer dans cette vallée qu'une partie de leur bétail , & de n'y semer que la moitié de leur bled ; afin que si par quelque désastre une partie en étoit détruite , le reste pût être hors

d'insulte , & leur fournir le moyen de réparer leur perte.

D'ailleurs ils prirent un parti fort prudent , à mon avis , par rapport à leurs prisonniers. C'étoit de leur cacher soigneusement le bétail qu'ils avoient dans cette vallée , & la nouvelle plantation qu'ils avoient trouvé à propos d'y faire. Sur-tout ils ne les laisserent jamais approcher de la grotte , qu'ils considéroient comme un asyle sûr en cas d'extrême nécessité , & où ils avoient caché les deux barils de poudre que je leur avois laissés en partant.

Comme j'avois mis mon château à couvert par un retranchement , & par un bois assez épais , ils virent aussi-bien que moi que toute leur sûreté consistoit à n'être pas découverts , & conséquemment ils résolurent de rendre leur habitation invincible de plus en plus. Pour cet effet , voyant que j'avois planté des arbres à une assez grande distance de l'entrée de ma demeure , ils suivirent le même plan , & en couvrirent toute l'étendue qu'il y avoit entre mon bocage & le côté de la baie ,

où autrefois j'étois abordé avec mes radeaux. Ils poussèrent leurs plantations jusqu'à l'endroit marécageux que la marée inondoit, sans laisser le moindre lieu commode pour y débarquer, ni la moindre trace qui pût le faire entreprendre.

J'ai déjà dit que cette sorte d'arbres croît en fort peu de tems ; & comme ils les plantoient beaucoup plus grands & plus avancés que je n'avois fait, n'ayant que le dessein de mettre des palissades devant ma fortification, à peine avoient-ils été en terre pendant trois ou quatre ans, qu'étant fort près l'un de l'autre, ils firent une haie impénétrable à la vue même. A l'égard de ceux que j'avois plantés moi-même, & dont le tronc étoit de la grosseur d'une cuisse d'homme, ils en mirent un si grand nombre de jeunes, & les placèrent si ferrés, que pour pénétrer par force dans le château il auroit fallu une armée entiere, pour s'y faire une entrée à coups de hache ; car à peine un petit chien auroit-il pu passer au travers.

Ce ne fut pas tout, ils firent la même chose des deux côtés de mon habitation,

& par derriere , jusqu'à couvrir d'arbres toute la colline , ne se laissant pas à eux-mêmes la moindre sortie , que par le moyen de mon échelle , qu'ils tiroient après eux pour monter au second étage de cette hauteur , précisément comme je m'y étois pris autrefois moi - même. Ainsi , quand l'échelle n'y étoit pas , il falloit des ailes ou du sortilege pour rendre quelqu'un capable de venir à eux.

Il n'y avoit là rien qui ne fût parfaitement bien imaginé , & ils virent ensuite que toutes ces précautions n'avoient pas été inutiles. Je fus convaincu par-là , que comme la prudence humaine est autorisée par la Providence divine , ainsi c'est la direction de la Providence qui la met à travailler : & si nous voulions bien en écouter la voix , je suis sûr que ce seroit le moyen d'éviter un grand nombre de désastres , auxquels notre négligence est accoutumée d'affujettir notre vie. Cela soit dit en passant.

Ils vécurent de cette maniere deux années de suite dans une parfaite tranquillité , sans recevoir la moindre visite de leurs incommodes

co
ils
leu
qui
occ
mis
avo
tain
poin
ven
gran
leur
les n
L
couv
suiva
reco
l'alan
toien
remn
quelq
Per
velle
voici
lent d
un de
To

commodes voisins. Il est vrai qu'un matin ils eurent une alarme bien chaude. Elle leur fut donnée par quelques Espagnols , qui ayant été de fort bonne heure du côté occidental de l'île , où je n'avois jamais mis le pied , de peur d'être découvert , avoient été surpris par la vue d'une vingtaine de canots qui paroissoient sur le point d'aborder le rivage : ils étoient revenus au logis à toutes jambes dans une grande consternation , & ils avoient averti leurs camarades du danger qui paroissoit les menacer.

Là - dessus , ils se tinrent tous clos & couverts pendant tout ce jour , & le jour suivant , ne sortant que la nuit pour aller reconnoître ; mais heureusement pour eux , l'alarme étoit fausse , les Sauvages ne s'étoient pas débarqués , & ils avoient apparemment poussé plus loin , pour exécuter quelque autre entreprise.

Peu de tems après , ils eurent une nouvelle querelle avec les trois Anglois , dont voici la cause. Un d'entr'eux , le plus violent de tous les hommes , enragé contre un des esclaves , de ce qu'il n'avoit pas

bien fait quelque ouvrage qu'il lui avoit donné , & qu'il avoit marqué quelque dépit lorsqu'il avoit voulu le redresser , faisoit une hache , non pas pour le punir , mais pour le tuer.

Il avoit envie de lui fendre la tête , mais sa rage ne lui permettant pas de bien diriger son coup , il tomba sur l'épaule du pauvre homme : sur quoi un des Espagnols , croyant qu'il lui avoit coupé un bras , accourut pour le prier de ne pas massacrer ce malheureux , & pour l'en empêcher par force , s'il étoit nécessaire. Là-dessus , ce furieux se jeta sur l'Espagnol lui-même , en jurant qu'il le tueroit à la place du Sauvage ; mais l'autre évita le coup , & avec une pelle qu'il avoit à la main , car ils étoient tous occupés au labourage , il terrassa ce diable incarné. Un autre Anglois , voyant son compagnon par terre , se rua sur l'Espagnol , & le terrassa à son tour. Deux autres Espagnols vinrent à son secours , & le troisieme Anglois se rangea du côté des deux autres. Ils n'avoient point d'armes à feu , ni les uns ni les autres , mais assez de haches & d'au-

tres outils propres à s'assommer. Il est vrai qu'un des Anglois avoit un sabre caché sous ses habits , avec lequel il bleffa les deux Espagnols , qui étoient venus pour seconder leurs compagnons. Là-dessus , toute la colonie fut en confusion , & les Anglois furent faits prisonniers tous trois. On délibéra d'abord sur ce qu'on en feroit. Ils avoient déjà excité tant de troubles , ils étoient si furieux , si désespérés , & de plus de si grands fainéans , qu'ils étoient pernicieux à cette petite société , sans lui être en aucune façon utiles : d'ailleurs , c'étoient des traîtres & des perfides , à qui le crime ne coûtoit rien du tout.

Le gouverneur leur déclara ouvertement , que s'ils étoient de son pays , il les feroit tous pendre sans quartier , puisque les loix de tous les gouvernemens tendent à la conservation de la société , & qu'il est juste d'en ôter tous ceux qui tâchent de la détruire ; mais qu'étant Anglois il vouloit les traiter avec la plus grande douceur , en considération d'un homme de leur nation à qui ils devoient tous la vie , & qu'il les

abandonneroit au jugement de leurs deux compatriotes.

Là-dessus, un de ces derniers se leva ; & pria qu'on les dispensât de cette commission , puisqu'ils seroient obligés en conscience à les condamner à être pendus. Ensuite il compta comment *Guillaume Atkins* leur avoit fait la proposition de se joindre tous cinq , pour assassiner les Espagnols pendant leur sommeil.

Le gouverneur , entendant une entreprise si horrible , se tourna vers le scélérat qu'on venoit d'accuser : « Comment donc , » seigneur Atkins , lui dit-il , vous nous » avez voulu assassiner tous tant que nous » sommes ? Qu'avez - vous à répondre à » cela ? » Ce malheureux étoit si éloigné de le nier , qu'il en convint effrontément, en jurant qu'il étoit encore dans le même dessein.

« Mais , seigneur Atkins , reprit l'Espagnol , qu'est-ce que nous vous avons » fait pour mériter un pareil traitement , » & que gagneriez-vous en nous massacrant ? Que faut-il que nous fassions pour » vous en empêcher ? Pourquoi faut-il que

» vous nous mettiez dans la nécessité ou
» de vous tuer , ou d'être tués de vous ?
» Vous avez grand tort de nous mettre dans
» cette cruelle situation. »

Le ton calme & doux dont l'Espagnol prononça ces paroles , fit croire à Atkins qu'il se moquoit de lui ; sur quoi il se mit dans une telle fureur , que , s'il avoit eu des armes , & s'il n'avoit pas été retenu par trois hommes , il est à croire qu'il auroit tué le gouverneur au milieu de toute la compagnie.

Cette rage inconcevable les obligea à considérer sérieusement quel parti ils prendroient à l'égard de ces diables incarnés. Les deux Anglois , & l'Espagnol qui avoit empêché la mort de l'esclave , opinèrent qu'il en falloit pendre un , pour servir d'exemple aux autres , & que ce devoit être celui qui dans le moment avoit voulu faire deux meurtres avec sa hache. Il est effectivement apparent qu'il avoit eu ce dessein-là , car il avoit si cruellement blessé le pauvre Sauvage , qu'on croyoit impossible qu'il en réchappât.

Le gouverneur , néanmoins , ne fut

pas de cet avis-là ; il répéta encore que c'étoit à un Anglois qu'ils étoient tous redevables de la vie , & qu'il ne consentiroit pas à la mort d'un seul , quand ils auroient massacré la moitié de ses gens. Il ajouta que s'il étoit assassiné lui-même par un Anglois , il emploieroit ses dernières paroles à les prier de lui faire grace.

Il insista là-dessus avec tant de force , qu'il fut inutile de l'en dissuader ; & comme d'ordinaire l'opinion qui tend le plus vers la clémence , prévaut dans un conseil , quand elle est soutenue avec vigueur , ils entrèrent tous dans le sentiment de cet honnête homme. Il falloit pourtant songer aux moyens d'empêcher l'exécution de la barbare entreprise des criminels , & de délivrer , une fois pour toutes , cette petite société , de ses appréhensions si bien fondées. On délibéra là-dessus avec beaucoup d'attention , & l'on convint à la fin unanimement de ces articles : « Qu'ils se-
» roient désarmés , & qu'on ne leur per-
» mettroit d'avoir ni fusil , ni poudre , ni
» plomb , ni sabre , ni aucune chose capa-

» ble de nuire. Qu'ils feroient chassés pour
» toujours de la société , permis à eux de
» vivre où & comme ils le trouveroient à
» propos. Qu'il seroit défendu , tant aux
» Espagnols qu'aux Anglois , de leur par-
» ler , ou d'avoir le moindre commerce
» avec eux. Qu'ils se tiendroient toujours
» à une certaine distance du château ; &
» que , s'ils commettoient le moindre dé-
» sordre dans la plantation , le bled , ou le
» bétail appartenant à la société , il seroit
» permis de les tuer comme des chiens , par-
» tout où on les trouveroit. »

Le gouverneur , dont l'humanité étoit
au-dessus de tout éloge , ayant réfléchi
sur le contenu de cette sentence , se tourna
du côté des deux Anglois : il les pria de
considérer que ces malheureux ne pou-
voient pas avoir d'abord du grain & du
bétail , que par conséquent il falloit leur
donner quelques provisions pour ne les
pas réduire à mourir de faim. On en con-
vint , & on résolut de leur donner suffi-
samment de bled pour subsister pendant
huit mois , & pour avoir de quoi semer ,
afin qu'ils en eussent après ce tems-là de

leur propre cru. On y ajouta six chevres qui donnoient du lait, quatre boucs, & six chevreaux destinés en partie à leur nourriture, & en partie à servir de commencement à un troupeau. On y ajouta encore tous les outils nécessaires, six haches, un maillet & une scie; mais à condition qu'ils s'engageroient par un serment solennel à ne les employer jamais contre leurs compatriotes ou contre les Espagnols, & qu'ils ne songeroient de leur vie à leur causer le moindre dommage.

C'est ainsi qu'ils furent chassés de la société, pour aller s'établir à part. Ils s'en allerent d'un air très-mécontent, sans vouloir prêter le serment qu'on exigeoit d'eux avec tant de justice. Ils dirent qu'ils alloient chercher un endroit pour s'établir, & pour y faire une plantation; & on leur donna quelque peu de vivres, mais point d'armes ni d'outils.

Quatre ou cinq jours après ils revinrent de nouveau pour chercher des provisions, & ils indiquèrent au gouverneur l'endroit qu'ils avoient marqué pour y demeurer & pour y planter. C'étoit un lieu fort con-

ve
l'i
la
mi
pa
cal
au
qu
nie
d'a
cou
ave
der
leur
elle
d'un
gere
pren
ditio
on p
pois
un r
beso
des r
Ils

venable dans l'endroit le plus éloigné de l'île du côté du nord-est , peu éloigné de la côte où j'étois abordé dans mon premier voyage , après avoir été emporté par les courans en pleine mer.

C'est-là qu'ils se bâtirent deux jolies cabanes sur le modele de mon château , au pied d'une colline déjà environnée de quelques arbres de trois côtés , de maniere qu'en y en plantant un petit nombre d'autres , ils se mettoient entièrement à couvert , à moins qu'on ne les cherchât avec beaucoup de soin. Ils leur demanderent quelques peaux de chevres pour leur servir de lits & de couvertures , & elles leur furent données. Etant alors d'une humeur plus pacifique , ils s'engagerent solennellement à ne rien entreprendre contre la colonie , & à cette condition on leur donna tous les outils dont on pouvoit se passer. On y ajouta des pois , du millet & du riz pour semer , en un mot , tout ce dont ils pouvoient avoir besoin ; excepté seulement des armes & des munitions.

Ils vécurent dans cet état environ six

mois, & ils firent leur moisson, qui étoit peu considérable, parce qu'ayant tant d'autres choses à faire, ils n'avoient eu le loisir que de défricher un fort petit terrain.

Quand ils se mirent à faire des planches & des pots, ils furent terriblement embarrassés, & ils ne firent rien qui vaille. Ce fut une nouvelle peine pour eux, quand la saison pluvieuse vint, n'ayant point de cave pour mettre leur grain à couvert & le tenir sec, ce qui faillit à le gâter absolument. Cet inconvénient les humilia assez pour leur faire demander le secours des Espagnols, qui le leur accorderent très-volontiers. Dans l'espace de quatre jours ils en creuserent une dans un des côtés de la colline, suffisamment grande pour mettre leur grain & leurs autres provisions à l'abri de la pluie; mais c'étoit peu de chose comparée à la mienne, sur-tout dans l'état où elle fut, lorsque les Espagnols l'eurent élargie considérablement, & qu'ils y eurent ajouté plusieurs appartemens.

Environ neuf mois après cette sépara-

tior
don
crin
dan
Fari
voir
fitu
tête
nen
pou
prop
rude
C
s'y
ces
qu'il
proj
ils é
du c
mes
dont
tafre
que
crime
des c
corde

tion , il prit un nouveau rat à ces coquins , dont les suites , jointes à celles de leurs crimes passés , les mirent dans un grand danger , aussi bien que toute la colonie. Fatigués de leur vie laborieuse , sans voir le moindre jour d'une plus heureuse situation pour l'avenir , ils se mirent en tête de faire un voyage dans le Continent , d'où les Sauvages étoient venus pour essayer de faire quelques prisonniers propres à les décharger du travail le plus rude.

Ce projet n'étoit pas si mauvais , s'ils s'y étoient pris avec modération ; mais ces malheureux ne faisoient rien , sans qu'il n'y eût quelque crime , ou dans le projet , ou dans l'exécution. A mon avis ils étoient sous une espece de malédiction du ciel , qui pour les punir de leurs crimes , leur en laissoit faire de nouveaux , dont il les châtoit par de nouvelles catastrophes. Du moins mon sentiment est , que si l'on ne veut pas admettre que des crimes visibles s'attirent dans ce monde des châtimens visibles , il est difficile d'accorder ce qui arrive dans le monde avec

la justice divine. Dans l'occasion dont il s'agit ici , la chose parut évidemment ; leur criminelle mutinerie les engagea dans leurs autres forfaits , & les réduisit dans le triste état où ils se trouverent dans la fuite. Au lieu d'avoir quelques remords du premier crime , ils y en ajouterent d'autres ; comme par exemple , la monstrueuse cruauté de blesser un pauvre esclave , qui peut-être n'avoit pas fait ce qu'on lui avoit ordonné , parce que la chose lui étoit impossible , & de le blesser d'une maniere à l'estropier pour toute sa vie. Je laisse là l'intention de le tuer , dont il est difficile de douter , quand on considere leur affreux projet d'affassiner de sang-froid tous les Espagnols , pendant qu'ils seroient endormis.

Pour reprendre le fil de mon histoire , nos trois compagnons en scélératesse vinrent un matin à mon château , demandant avec beaucoup d'humilité qu'il leur fût permis de parler aux Espagnols. Ceux-ci le voulant bien , les trois Anglois leur dirent qu'ils étoient fatigués de leur maniere de vivre , qu'ils n'étoient pas assez adroits

adroits pour faire les choses qui leur étoient nécessaires , & que n'ayant aucun secours pour en venir à bout , ils mourroient de faim indubitablement. Que si les Espagnols leur vouloient permettre de prendre un des canots qui avoient servi à les transporter , & leur donner des armes & des munitions pour pouvoir se défendre , ils iroient chercher fortune dans le Continent , & qu'ainsi ils les délivreroient de l'embarras de leur fournir des provisions.

Les Espagnols n'auroient pas été fâchés d'en être défaits ; mais ils ne laisserent pas de leur représenter charitablement , qu'ils alloient se perdre de propos délibéré , & qu'ils savoient par leur propre expérience , sans avoir besoin d'un esprit de prophétie , qu'ils devoient s'attendre à mourir de pure misere dans le Continent.

Ils répondirent d'une maniere déterminée , qu'ils périroient tout de même dans l'île , car ils ne pouvoient ni ne vouloient travailler , & que s'ils avoient le malheur d'être massacrés , ils met-

troient par-là fin à toutes leurs miseres : que dans le fond ils n'avoient ni femmes ni enfans qui perdissent quelque chose par leur mort ; en un mot , qu'ils étoient résolus d'y aller , quand même on leur refuseroit des armes.

Les Espagnols leur répliquerent avec beaucoup d'honnêteté , que s'ils vouloient suivre ce dessein absolument , ils ne permettroient pas qu'ils le fissent sans avoir de quoi se défendre , & que , malgré la disette d'armes à feu où ils étoient eux-mêmes , ils leur donneroient deux mousquets , un pistolet , un sabre & trois haches , ce qui étoit tout ce qu'il leur falloit.

Mes trois aventuriers acceptèrent l'offre. On leur donna du pain pour plus d'un mois , autant de chevreau frais qu'ils en pouvoient manger pendant qu'il seroit bon , un grand panier de raisins secs , un pot rempli d'eau fraîche , & un jeune chevreau en vie. Avec ces provisions , ils mirent hardiment en mer dans un canot , quoique le passage fût du moins large de quarante milles anglois.

Il est vrai que la barque étoit assez

grande pour porter une vingtaine de gens, & par conséquent qu'elle étoit plutôt embarrassante dans cette occasion, que trop petite; mais comme ils avoient un vent frais & la marée favorable, ils la manient assez bien. Ils y avoient mis en guise de mât une grande perche, avec une voile de quatre peaux de chevre séchées, & coufues ensemble. De cette maniere-là ils quitterent le rivage de fort bonne grace, & les Espagnols leur souhaiterent un bon voyage, sans s'attendre à les revoir jamais.

Ceux qui étoient restés dans l'île, aussi bien Anglois qu'Espagnols, ne pouvoient s'empêcher de se féliciter de tems en tems, de la maniere paisible dont ils vivoient ensemble, depuis que ces gens intraitables s'en étoient allés; & leur retour étoit là chose du monde où ils s'attendoient le moins, quand, après une absence de vingt-deux jours, un des Anglois, s'occupant dans sa plantation, apperçut tout d'un coup trois étrangers, avançant de leur côté avec des armes à feu.

D'abord l'Anglois se mit à fuir comme le vent, & tout effrayé il fut dire au gou-

verneur Espagnol que c'en étoit fait d'eux, & qu'il y avoit des étrangers qui étoient débarqués dans l'île, sans qu'il pût dire quelles gens c'étoient. L'Espagnol, après avoir réfléchi pendant quelques momens, lui demanda ce qu'il vouloit dire par-là, *qu'il ne savoit pas quelles gens c'étoient*, & que ce devoient être assurément des Sauvages. *Non, non*, répondit l'Anglois, *ce sont des gens habillés, avec des armes à feu.* « Eh bien, dit l'Espagnol, de quoi vous » troublez-vous donc, si ce ne sont pas des » Sauvages ? Ils sont donc nos amis, car » il n'y a point de nation chrétienne au » monde, qui ne soit plutôt portée à nous » faire du bien que du mal. »

Pendant qu'ils étoient dans cette conversation, voilà les Anglois qui, se tenant derrière les arbres nouvellement plantés, se mettent à crier de toutes leurs forces. On reconnut d'abord leurs voix, & la première surprise fit aussi-tôt place à une autre. Je veux dire qu'on commença à s'étonner d'un si prompt retour, dont il étoit impossible de deviner la cause.

Avant que de les faire entrer, on trouva

bon de les questionner sur l'endroit où ils avoient été , & sur ce qu'ils y avoient fait. Ils répondirent en peu de mots , qu'ils avoient fait le passage en deux jours de tems , mais que voyant le peuple alarmé de les voir , & se préparant à les recevoir à coups de fleches & de javelots , ils n'avoient pas osé mettre pied à terre , qu'ils avoient rasé les côtes du côté du nord , l'espace de six ou sept lieues , & qu'ils s'étoient apperçus que ce que nous prenions pour le Continent , étoit une île. Que bientôt après ils avoient découvert une autre île à la main droite du côté du nord , & beaucoup d'autres du côté de l'ouest ; & qu'étant résolus d'aller à terre , à quelque prix que ce fût , ils étoient passés du côté d'une de ces îles occidentales , & y avoient débarqué hardiment. Qu'ils avoient trouvé le peuple fort honnête & fort sociable , & qu'ils en avoient reçu plusieurs racines , & quelques poissons secs, les femmes paroissant disputer aux hommes le plaisir de leur fournir des vivres , qu'elles étoient obligées de porter sur leurs têtes , pendant un assez long chemin.

Ils y restèrent quatre jours , & demandèrent par signes , du mieux qu'ils purent, quelles nations il y avoit là aux environs. On leur fit entendre que c'étoient des peuples cruels , habitués à manger les hommes ; mais que pour cette nation , elle ne mangeoit ni hommes ni femmes , excepté les prisonniers de guerre , dont la chair leur fournissoit un festin de triomphe.

Les Anglois leur demanderent de la même maniere , quand ils avoient eü un pareil festin. Ils firent comprendre qu'il y avoit deux mois , en tendant la main du côté de la lune , & montrant deux de leurs doigts. Ils ajouterent que leur grand roi avoit deux cents prisonniers, qu'il avoit faits dans une bataille , & qu'on les engraissoit pour le festin prochain. Les Anglois parurent là-dessus fort curieux de voir ces prisonniers , mais les Sauvages les entendant mal , s'imaginèrent qu'ils souhai-toient d'en avoir quelques-uns pour les manger , & montrant du doigt le couchant & ensuite l'orient , ils leur firent entendre qu'ils leur en apporteroient le lendemain.

Ils tinrent parole , & leur amenèrent es-

festivement cinq femmes & onze hommes, dont ils leur firent présent, de la même maniere que nous amenons vers quelque port de mer des bœufs & des vaches, pour avitailler un vaisseau.

Quoique mes scélérats eussent donné, dans notre île, les plus grandes marques de barbarie, l'idée seule de manger ces prisonniers, leur fit tourner le cœur, & ils ne savoient comment se conduire dans cette occasion. Ils ne savoient que faire de ces pauvres gens, & pourtant refuser un présent de cette valeur, auroit été faire un cruel affront à cette noblesse sauvage. Ils se déterminèrent à la fin à l'accepter, & donnerent en récompense à ceux qui les en avoient gracieusé, une de leurs haches, une vieille clé, un couteau, & cinq ou six balles de fusil, qui leur plaisoient fort, quoiqu'ils en ignorassent l'usage.

Ensuite, liant les pauvres captifs les mains derriere le dos, les Sauvages eux-mêmes les porterent dans le canot.

Les Anglois furent obligés de quitter le rivage dans le moment même, de peur que s'ils avoient resté à terre, la bien-

féance ne les eût forcés à tuer quelques-uns de ces pauvres gens , à les mettre à la broche , & à prier à dîner ceux qui avoient eu la générosité de les pourvoir de cette belle provision.

De cette maniere , ayant pris congé des gens de l'île , avec toutes les marques de reconnoissance , & avec tous les complimens qu'il est possible de faire par signes , ils remirent en mer , & s'en retournerent vers la premiere île , où ils donnerent la liberté à huit de leurs prisonniers , trouvant le nombre qu'ils en avoient , trop grand pour ne leur être pas à charge.

Pendant le voyage , ils firent de leur mieux pour lier quelque commerce avec leurs Sauvages , mais il ne fut pas possible de leur faire comprendre quelque chose. Ces gens s'étoient si fortement mis dans l'esprit qu'ils alloient bientôt servir de pâture à leurs possesseurs , que cette prévention leur fit croire que tout ce qu'on leur disoit , tout ce qu'on faisoit pour les encourager , tout ce qu'on leur donnoit , tendoit uniquement à ce triste but.

On commença d'abord par les délier ,

ce qui leur fit pousser des cris terribles , sur-tout aux femmes , comme si elles avoient déjà le couteau sur la gorge ; car , à s'en rapporter aux coutumes de leur pays, ils ne pouvoient qu'en conclure qu'on les alloit égorger dans le moment.

Leurs appréhensions n'étoient guere moindres , quand on leur donnoit à manger. Ils s'imaginoient que c'étoit dans le dessein de conserver leur embonpoint, pour les manger avec plus de volupté. Si les Anglois fixoient les yeux particulièrement sur quelqu'un d'eux , il en inféroit aussitôt qu'on le trouvoit le plus gras , & le plus propre à être mis en pieces le premier. Lors même qu'ils furent arrivés à notre île , & qu'on les traitoit avec beaucoup de douceur , ils s'attendoient tous les jours , pendant quelque tems , à servir de dîner ou de souper à leurs maîtres.

Lorsque les trois aventuriers eurent fini le merveilleux journal de leur voyage , le gouverneur leur demanda où étoient leurs nouveaux domestiques ; & ayant appris qu'ils les avoient amenés dans une de leurs cabanes , & qu'ils venoient exprès pour

demander des vivres pour eux , il résolut de s'y transporter avec tous les Espagnols , & les deux Anglois honnêtes gens , en un mot, avec toute la colonie , sans oublier le pere de *Vendredi*.

Ils les trouverent dans la hutte tous liés ; car leurs maîtres avoient jugé nécessaire de se servir de cette précaution , pour que pendant leur absence ils ne prissent le parti de se sauver avec le canot. Ils étoient assis à terre tout nus comme la main. Il y avoit trois hommes âgés d'environ trente à trente-cinq ans , tous bien tournés , & ayant la mine d'être adroits & robustes. Le reste consistoit en cinq femmes , parmi lesquelles il y en avoit deux de trente ou quarante ans , deux de vingt-cinq ou vingt-six , & une grande fille bien faite de seize ou dix-sept ans : elles étoient toutes fort bien proportionnées pour la taille & pour les traits , mais d'une couleur un peu tannée ; il y en avoit pourtant deux , qui , si elles avoient été parfaitement blanches , auroient pu passer pour de belles femmes à Londres même ; elles avoient quelque chose d'extrêmement gracieux dans l'air du visage ,

& toute leur contenance étoit fort modeste, ce qui fut sur-tout remarquable après qu'on les eut habillées, quoique, dans le fond, leurs habits ne fussent guere propres à relever les agrémens du beau sexe.

La vue de toutes ces nudités parut pécher extrêmement contre la bienséance, particulièrement aux Espagnols, qui, outre leur modération, leur intégrité & la douceur de leur naturel, se distinguoient encore par leur modestie : d'ailleurs, ils en avoient toute la pitié possible, les voyant dans la plus triste situation, & dans la plus mortelle inquiétude qu'on puisse s'imaginer, puisqu'ils s'attendoient à chaque moment à être traînés hors de la cabane pour être assommés, & servir d'un met délicat à leurs maîtres.

Pour tâcher de les tranquilliser, ils ordonnerent au vieux Sauvage, pere de *Vendredi*, d'aller voir s'il en connoissoit quelqu'un, & s'il entendoit quelque chose de leur langage. Le bon-homme le fit, les regarda attentivement, mais n'en reconnut pas un seul. Il avoit beau leur parler, personne ne comprit rien à ses

paroles & à ses signes , excepté une des femmes.

C'en étoit assez pour répondre au but des Espagnols , & pour assurer ces pauvres gens que leurs maîtres étoient chrétiens , qu'ils avoient en horreur les festins de chair humaine , & qu'ils pouvoient être sûrs qu'on ne les égorgeroit pas.

Dès qu'ils en furent instruits , ils marquerent une joie extraordinaire par mille postures comiques , toutes différentes ; ce qui faisoit voir qu'ils étoient de diverses nations.

La femme qui faisoit l'office d'interprete , eut ordre de leur demander s'ils vouloient bien être esclaves , & travailler pour les hommes qui les avoient amenés pour leur sauver la vie : sur quoi ils se mirent tous à danser , & à prendre l'une une chose , l'autre une autre , & à les porter par la cabane , pour marquer qu'ils étoient prêts à rendre à leurs maîtres toutes sortes de services.

Le gouverneur craignant que ces femmes ne donnassent occasion à de nouvelles querelles , & peut-être à quelque effusion

sion de sang , demanda aux trois Anglois ce qu'ils avoient résolu de faire de ces personnes , & s'ils avoient intention de les employer comme servantes , ou comme femmes : *l'un & l'autre* , répondit un de de ces drôles hardiment & promptement. « Je ne prétends pas vous en empêcher , » repartit *l'Espagnol* , vous en êtes les » maîtres ; mais je crois qu'il est juste , » pour éviter des désordres , que vous » n'en preniez chacun qu'une seule , & » que vous vous y teniez sans avoir aucun » commerce avec les autres. Je fais bien » que je ne suis pas qualifié pour vous » marier légitimement ; mais il me paroît raisonnable que pendant que vous » serez ici , vous viviez avec la femme » qui vous sera tombée en partage comme » si elle étoit réellement votre épouse , » & que vous la mainteniez comme telle , » en l'empêchant de son côté d'avoir aucun commerce scandaleux avec tout » autre homme. » Cette proposition leur parut à tous si juste & si équitable , qu'ils l'accepterent sans la moindre difficulté.

Les trois Anglois se trouverent même

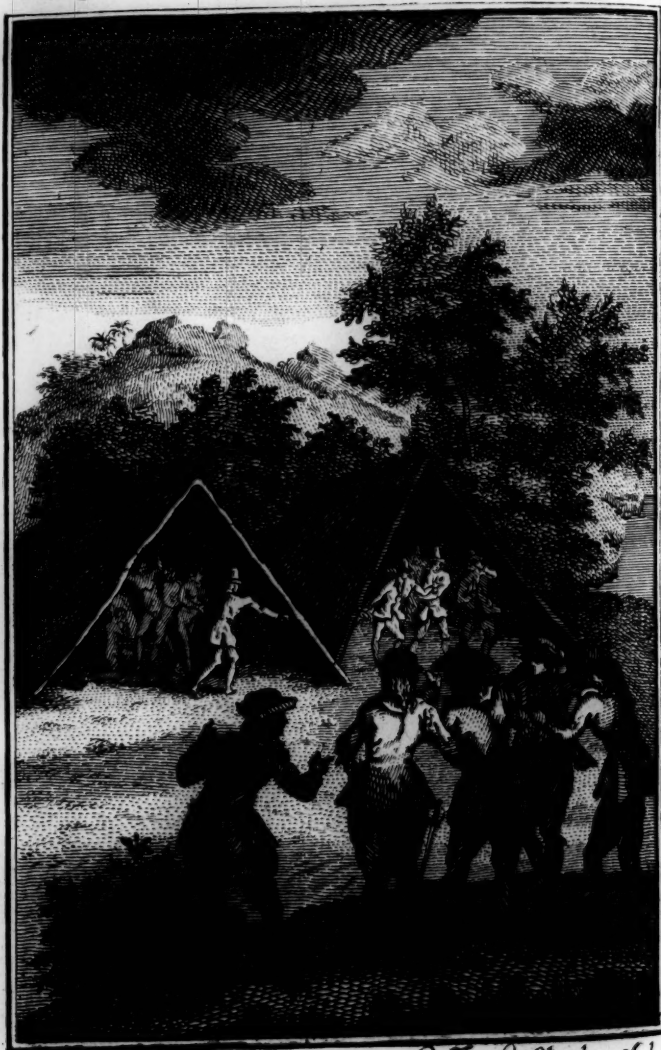
d'une humeur assez douce alors , pour demander aux Espagnols s'ils n'avoient pas envie d'en prendre quelques-unes pour eux. Ils répondirent tous que non. Les uns dirent qu'ils avoient des femmes en Espagne , & les autres qu'ils n'avoient pas envie de se joindre à des femmes qui n'étoient pas chrétiennes ; en un mot, ils déclarerent tous qu'ils avoient la conscience trop délicate pour avoir le moindre commerce avec elles. Ce qui est un exemple d'une vertu si rigide, que je n'en ai pas rencontré un pareil dans tous mes voyages.

Pour couper court , les cinq Anglois convinrent d'en prendre chacun une , & ainsi ils prirent une maniere de vivre toute nouvelle. Les Espagnols & le pere de *Vendredi* continuerent à demeurer dans ma vieille habitation , qu'ils avoient élargie considérablement en dedans. Ils avoient avec eux les trois esclaves qui avoient été pris , lorsque les Sauvages s'étoient donné bataille. C'étoit là , pour ainsi dire , la capitale de la colonie, d'où les autres tiroient des vivres , & toutes

our
ent
nes
on.
nes
ent
qui
ils
on-
dre
un
'en
nes

lois
&
ute
de
ans
lar-
Ils
qui
ges
our
l'ou
utes





B. Picart Del

C. J. B. Chatelain Sculp

Mariage des Anglais en forme de Loterie

sortes de secours , selon que la nécessité l'exigeoit.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus merveilleux dans toute cette histoire , que la facilité avec laquelle se fit le choix des femmes dont j'ai parlé , parmi ces cinq compagnons presque tous également insolens , & difficiles à gouverner. Il est étonnant sur-tout qu'il n'arriva pas que deux s'attachassent à la même personne , puisqu'il y en avoit deux infiniment plus aimables que les autres. Il est vrai qu'ils trouverent un assez bon biais pour éviter les querelles ; car ayant mis les cinq femmes ensemble dans une des huttes , ils s'en furent tous dans l'autre , & tirèrent au sort à qui choisiroit le premier.

Ce qu'il y a encore de plus particulier , c'est que celui à qui il échet de choisir avant tous les autres , étant entré dans la cabane où se trouvoient les pauvres créatures toutes nues , il prit celle qui passoit avec raison pour la moins agréable de toutes , puisqu'elle étoit la plus laide & la plus vieille , ce qui excita de grands éclats de rire parmi les quatre autres , aussi bien

que parmi les Espagnols. Mais le drôle raisonnoit mieux qu'eux tous , & comprit que dans ce choix il ne falloit pas seulement avoir égard à l'agrément , mais encore au secours qu'ils pouvoient tirer de leurs femmes dans l'économie de leurs affaires : & effectivement le succès le justifia , & sa femme fit voir qu'elle étoit la meilleure & la plus utile de toute la troupe.

L'affaire n'étoit pas tout-à-fait aussi divertissante pour les pauvres prisonnières ; car lorsqu'elles se virent ainsi toutes ensemble , & qu'on les venoit chercher une à une , leurs anciennes frayeurs se renouvelèrent avec plus de force , & elles crurent fermement que le moment d'être dévorées étoit venu. Conformément à cette terrible prévention , lorsque le premier matelot entra pour emmener la plus vieille , les autres poussèrent les cris les plus lamentables , & environnerent leur pauvre compagne pour l'embrasser , & pour prendre congé d'elle. Elles le firent avec de si grands transports de douleur , qu'elles auroient touché le cœur le plus dur ; & il

fut impossible aux Anglois de les tirer de l'opinion qu'on les alloit tuer sans délai , jusqu'à ce qu'on eût fait venir le pere de *Vendredi* , qui leur apprit que les cinq hommes en alloient prendre chacun une pour en faire sa femme.

Lorsque cette cérémonie fut faite , & que la frayeur des nouvelles mariées fut un peu apaisée , les Anglois se mirent à travailler , & aidés par les Espagnols , ils bâtirent en peu d'heures cinq nouvelles cabanes pour y loger , les autres étant , pour ainsi dire , toutes remplies de leurs meubles , de leurs outils & de leurs provisions. Les trois vauriens avoient choisi l'endroit le plus éloigné , & les deux autres le plus voisin de mon château ; mais les uns & les autres vers le nord de l'île , de sorte qu'ils continuerent à faire bande à part , & qu'il y avoit dans mon île le commencement de trois villes différentes.

Pour remarquer ici combien il est difficile aux hommes de pénétrer les secrets de la Providence divine , il arriva justement que les deux honnêtes gens eurent en partage les femmes qui avoient le moins

de mérite ; au lieu que les trois scélérats , qui n'étoient bons à rien , incapables de faire du bien aux autres & à eux-mêmes ; en un mot , qui ne valoient quasi pas la peine d'être pendus , tomberent sur des femmes adroites , diligentes , industrieuses & parfaitement bonnes ménageres. Je ne veux pas dire par-là que les autres fussent d'un mauvais naturel ; elles étoient toutes cinq également douces , patientes , tranquilles & soumises , plutôt comme esclaves , que comme femmes. Je veux seulement faire entendre que les deux dont il s'agit ici , étoient moins habiles que les autres , moins laborieuses , & moins propres.

Je dois faire ici encore une remarque à l'honneur d'un esprit appliqué , & à la honte d'un naturel paresseux & négligent. Lorsque j'allai voir les différentes plantations , & la façon dont chaque petite colonie les ménageoit , je trouvai que celle des Anglois , honnêtes gens , surpassoit tellement celle des trois vauriens , qu'il n'y avoit pas la moindre comparaison à faire. Il est vrai que les uns & les autres avoient

cultivé autant de terre qu'il étoit nécessaire pour y semer du bled suffisamment , & que la raison & la nature n'en demandent pas davantage ; mais d'ailleurs rien n'étoit plus aisé que de remarquer une très-grande différence dans la manière dont chaque petite colonie s'y étoit prise , pour rendre les terres fertiles , & pour les enfermer dans des enclos.

Les deux honnêtes gens avoient planté autour de leur cabane une quantité prodigieuse d'arbres , qui la rendoit inaccessible , & qui en cachoit la vue ; & quoique leur plantation eût été deux fois ruinée , la première fois par leurs propres compatriotes , & la seconde par les Sauvages , comme on va le voir , tout étoit rétabli déjà & aussi florissant que jamais. Leurs vignes étoient arrangées , comme s'ils étoient nés dans les pays où elles sont ordinaires , & les raisins en étoient aussi bons qu'aucuns de l'île , quoique leurs vignes fussent beaucoup plus jeunes que celles des autres , pour les raisons que je viens d'alléguer. De plus, ils s'étoient fait une retraite dans le plus épais du bois , où par

un travail assidu ils s'étoient creusés une cave , qui leur servit extrêmement dans la suite pour y cacher leur famille , quand ils furent attaqués par les Barbares. Ils avoient planté tout autour un si grand nombre d'arbres , qu'elle n'étoit inaccessible que par de petits chemins , qu'ils pouvoient seuls trouver.

Pour les trois *vauriens* , quoique leur nouvel établissement les eût fort civilisés en comparaison de leur brutalité passée , & qu'ils ne donnassent plus de si fortes marques de leur humeur mutine & querrelleuse , il leur restoit toujours un des caractères d'un cœur vicieux , je veux dire la paresse. Il est vrai qu'ils avoient semé du bled , & qu'ils avoient fait des enclos ; mais ils avoient parfaitement vérifié ces paroles de Salomon : « Je passai » par-devant la vigne du paresseux , & elle » étoit toute couverte d'épines. » Quand les Espagnols vinrent pour voir la moisson de ces trois Anglois , ils ne la purent découvrir qu'à peine à travers les mauvaises herbes. Il y avoit dans leur haie plusieurs trous , que les bœufs sauvages y avoient

faits pour manger les épis ; & quoiqu'ils les eussent bouchés tellement qu'ellement, cela s'appelloit fermer l'écurie après que le cheval a été volé.

La plantation des deux autres , au contraire , avoit par-tout un air d'application & de succès. On ne découvroit pas une mauvaise herbe entre leurs épis , ni la moindre ouverture dans leur haie. Ils vérifioient cet autre passage de Salomon : *La main diligente enrichit* : tout germoit , tout croissoit chez eux. Ils jouissoient d'une pleine abondance. Ils avoient plus de bétail que les autres , plus de meubles , plus d'ustensiles , & en même tems plus de moyens de se divertir.

Il est vrai que les femmes des trois premiers étoient très-propres , très-adroites , qu'elles ménageoient parfaitement tout ce qui regardoit l'économie intérieure , & qu'ayant appris la maniere angloise de faire la cuisine , d'un des deux autres Anglois qui avoit été second cuisinier du vaisseau , elles donnoient fort proprement à manger à leurs maris , au lieu qu'il avoit été impossible d'y dresser les deux

autres femmes ; mais en revanche , le second cuisinier s'en acquittoit très-bien lui-même , sans négliger aucune de ses autres occupations. La fonction des trois autres n'étoit que d'aller roder par toute l'île , de chercher des œufs de tourterelles , de pêcher & de chasser ; en un mot, ils s'occupoient à tout , hormis à ce qui étoit nécessaire. En récompense , ils vivoient comme des gueux , au lieu que la maniere de vivre des autres étoit agréable & aisée.

J'en viens à présent à une scene tragique , différente de tout ce qui étoit arrivé auparavant à la colonie , & à moi-même ; en voici le récit fidele & circonstancié.

Il arriva un jour de fort bon matin , que cinq ou six canots pleins de Sauvages aborderent , sans doute dans la vue ordinaire de faire quelque festin. Cet accident étoit devenu si familier à la colonie , qu'elle ne s'en mettoit plus en peine , & qu'elle ne songeoit qu'à se tenir cachée , persuadée que si elle n'étoit pas découverte par les Sauvages , ils se rembarqueroient dès qu'ils auroient mangé

leurs provisions , puisqu'ils n'avoient pas la moindre idée des habitans de l'île. Celui qui avoit fait une pareille découverte , se contentoit d'en donner avis à toutes les différentes plantations , afin qu'on se tint clos & couvert , en plaçant seulement une sentinelle pour les avertir du rembarquement des Sauvages.

Ces mesures étoient justes sans doute ; mais un désastre imprévu les rendit inutiles , & faillit être la ruine de toute la colonie , en la découvrant aux Barbares. Dès que les canots des Sauvages eurent remis en mer , les Espagnols sortirent de leurs niches , & quelques-uns d'entre eux eurent la curiosité d'aller examiner le lieu du festin. A leur grand étonnement ils y trouverent trois Sauvages étendus à terre , & ensevelis dans un profond sommeil ; apparemment qu'ils s'étoient tellement remplis de leurs mets horribles , qu'ils s'étoient mis à dormir comme des bêtes , sans vouloir se lever lorsque leurs compagnons avoient été prêts à partir ; ou bien ils s'étoient peut-être égarés dans les bois , & ils n'étoient pas venus

assez à tems pour se rembarquer avec les autres.

Quoi qu'il en soit , les Espagnols en étoient fort embarrassés , & le gouverneur , consulté à cet égard , étoit tout aussi embarrassé que les autres. Ils avoient des esclaves autant qu'il leur en falloit , & ils n'étoient pas d'humeur à tuer ceux-ci de sang-froid. Les pauvres gens ne leur avoient pas fait le moindre tort , & ils n'avoient aucun sujet de guerre légitime contre eux , qui pût les autoriser à les traiter en ennemis.

Je dois rendre ici cette justice à ces Espagnols , que malgré tout ce qu'on raconte des cruautés que cette nation à exercées dans le Mexique & dans le Pérou , je n'ai de ma vie vu dans aucun pays 17 hommes , de quelque nation que ce fût , si modestes , si modérés , si vertueux , si civils , & d'un si bon naturel. Ils n'étoient pas susceptibles de la moindre inhumanité , ni d'aucune passion violente ; & cependant ils avoient tous une valeur extraordinaire , & une noble fierté.

La

La douceur de leur tempérament , & la force qu'ils avoient sur leurs passions , avoient suffisamment paru dans la maniere dont ils s'étoient conduits avec les trois Anglois , & dans ce cas-ci ils donnerent la plus belle preuve imaginable de leur humanité & de leur justice.

Le parti le plus naturel qu'il y avoit à prendre , c'étoit de se retirer , & de donner par-là le tems à ces Indiens de s'éveiller & de sortir de l'île ; mais une circonstance rendoit ce parti inutile. Ces pauvres gens n'avoient point de barque , & s'ils se mettoient à roder par l'île , ils pouvoient découvrir les plantations , & par-là causer la ruine de la colonie.

Là-dessus , voyant que ces malheureux Sauvages continuoient toujours à dormir , ils résolurent de les éveiller , & de les faire prisonniers. Ces pauvres gens furent extrêmement surpris , quand ils se virent saisis & liés , & ils furent agités d'abord par les mêmes craintes qu'on avoit remarquées dans les femmes de nos Anglois ; car il semble que ces peuples s'imaginent que leur coutume de manger les hommes est généra-

lement répandue par toutes les nations. Mais on les délivra bientôt de ces frayeurs, & on les mena dans le moment même à une des plantations.

Par bonheur on ne les conduisit pas à mon château ; ils furent d'abord menés à ma maison de campagne, qui étoit la ferme principale , & ensuite on les transporta à l'habitation des deux Anglois.

Là on les fit travailler : quoiqu'ils n'eussent pas grand'chose à faire pour eux , & n'y prenant pas garde de près, parce qu'ils n'en avoient guere besoin , ou qu'ils les trouvoient incapables de bien apprendre le labourage , ils s'apperçurent un jour qu'un des trois s'étoit échappé ; & quelque recherche qu'on en fit , on n'en entendit plus parler dans la suite.

Tout ce qu'ils purent croire quelque tems après , c'est qu'il avoit trouvé le moyen de revenir chez lui avec les canots de quelques Sauvages , qui par les motifs accoutumés avoient fait deux mois après quelque séjour dans l'île.

Cette pensée les effraya extrêmement : ils en conclurent avec beaucoup de raison ,

que si ce drôle revenoit parmi ses compatriotes , il ne manqueroit pas de les informer des gens qui habitoient l'île , & de leur petit nombre. Par bonheur il n'avoit jamais été instruit du nombre des habitants , & de leurs différentes plantations. Il n'avoit jamais vu ni entendu l'effet de leurs armes à feu , & ils n'avoient eu garde de lui découvrir aucune de leurs retraites , telle que ma grotte dans la vallée , & la cave que les deux Anglois s'étoient creusée eux-mêmes.

La premiere certitude qu'ils eurent de n'avoir que trop bien conjecturé , c'est que deux mois après , six canots remplis chacun de sept , huit ou dix Sauvages , vinrent raser la côte septentrionale de l'île , où ils n'étoient jamais venus auparavant , & qu'ils y débarquerent une heure après le lever du soleil , à un mille de distance de l'habitation des deux Anglois , où avoit demeuré l'esclave en question.

Si toute la colonie s'étoit trouvée de ce côté-là , le mal n'auroit pas été grand , & selon toutes les apparences aucun des ennemis n'auroit échappé : mais il n'étoit pas

possible à deux hommes d'en repousser une cinquantaine , & de les combattre avec succès.

Les deux Anglois les avoient découverts en mer à une lieue de distance , & par conséquent il se passa une grosse heure avant qu'ils fussent à terre ; & comme ils avoient débarqué à un mille de leur habitation , il leur falloit du tems pour venir jusques-là. Nos pauvres Anglois , ayant toute la raison imaginable de se croire trahis par leur esclave fugitif , prirent d'abord le parti de garroter les deux qui leur restoient , & d'ordonner à deux des trois autres , qui avoient été emmenés avec les femmes , & qui avoient donné à leurs maîtres des marques de leur fidélité , de conduire dans la cave susdite les deux nouveaux venus avec les femmes , & tous les meubles dont ils pouvoient se charger. Ils leur commanderent encore de tenir là ces deux Sauvages pieds & poings liés jusqu'à nouvel ordre.

Ensuite voyant tous les Sauvages débarqués venir droit du côté de leurs huttes, ils ouvrirent leur enclos , où leurs che-

vres apprivoisées étoient gardées : ils les chassèrent toutes dans les bois aussi bien que les chevreaux , afin que les ennemis s'imaginassent qu'ils avoient été toujours sauvages. Mais l'esclave qui étoit leur guide , les avoit trop bien instruits pour en être les dupes ; car ils continuèrent leur marche directement vers la demeure des deux Anglois.

Après qu'ils eurent ainsi mis en sûreté leurs femmes & leurs ustensiles , ils envoyèrent le troisieme esclave , qui étoit venu dans l'île avec les femmes , vers les Espagnols , pour les aller avertir au plus vite du danger qui les menaçoit , & pour leur demander un prompt secours. En même tems ils prirent leurs armes & leurs munitions , & se retirèrent dans le même bois où étoit la cave qui servoit d'asyle à leurs femmes. Ils s'arrêtèrent à quelque distance de là , pour voir , s'il étoit possible , le chemin que prendroient les Sauvages.

Au milieu de leur retraite ils virent , d'un petit tertre élevé , toute la petite armée de leurs ennemis approcher de leurs

cabanes , & un moment après ils les virent dévorés des flammes de tous côtés , ce qui leur donna la plus cruelle mortification. C'étoit pour eux une perte irréparable , du moins pour fort long-tems.

Ils s'arrêterent pendant quelque tems sur cette petite colline , jusqu'à ce qu'ils virent les Sauvages se répandre çà & là comme une troupe de bêtes féroces , rodant par-tout pour trouver quelque butin , & sur - tout pour déterrer les habitans , dont il étoit aisé de voir qu'ils avoient connoissance.

Cette découverte fit sentir aux Anglois , qu'ils n'étoient pas en sûreté dans le lieu où ils se trouvoient ; parce qu'il étoit fort naturel que quelques-uns des ennemis enfilassent cette route ; & dans ce cas ils auroient pu y venir en trop grand nombre pour pouvoir leur résister.

Pour cette raison ils trouverent à propos de pousser leur retraite une demi-lieue plus loin , s'imaginant que plus les Sauvages se répandroient au long & au large , & plus leurs pelotons seroient petits.

Ils firent leur première halte à l'entrée d'une partie du bois très-épaisse, où se trouvoit le tronc d'un vieux arbre fort touffu & entièrement creux. Ils s'y mirent l'un & l'autre, résolus d'attendre là l'événement de toute cette triste aventure.

Ils ne s'y étoient pas tenus long-tems, quand ils apperçurent deux Sauvages s'avancer tout droit de ce côté-là, comme s'ils les avoient découverts, & qu'ils les allassent attaquer; & à quelque distance ils en virent trois autres, suivis de cinq autres encore, & tenant tous la même route. Outre ceux-là, ils virent à une plus grande distance sept autres Sauvages, qui prenoient un chemin différent. Car toute la troupe s'étoit répandue dans l'île, comme des chasseurs qui battent le bois pour faire lever le gibier.

Les pauvres Anglois se trouverent alors dans un grand embarras, ne sachant pas s'il valoit mieux s'enfuir, ou garder leur poste; mais après une courte délibération ils considérèrent que si les ennemis continuoient à roder par-tout de cette manière,

avant l'arrivée du secours , ils pourroient bien découvrir la cave , ce qu'ils regardoient comme le dernier des malheurs. Ils résolurent donc de les attendre , & s'ils étoient attaqués par une troupe trop forte, de monter jusqu'au haut de l'arbre , d'où ils pouvoient se défendre tant que leurs munitions dureroient , quand même ils se trouveroient environnés de tous les Sauvages qui étoient débarqués , à moins qu'ils ne s'avifassent de mettre le feu à l'arbre.

Ayant pris ce parti , ils considérèrent encore s'il seroit bon de faire d'abord feu sur les deux premiers , ou s'ils attendroient la venue des trois , pour séparer ainsi les premiers d'avec les cinq qui suivoient les trois du milieu. Ce parti leur parut le meilleur , & ils résolurent de laisser passer les deux premiers , à moins qu'ils ne vinssent les attaquer. Ils furent confirmés dans cette résolution par le procédé de ces deux Sauvages , qui prirent un peu du côté de l'arbre , en avançant vers une autre partie du bois ; mais les trois & les cinq qui les suivoient , continuerent leur che-

min, directement vers eux , comme s'ils avoient été instruits du lieu de leur retraite.

Comme ils se suivoient tous l'un après l'autre , les Anglois , qui trouvoient bon de ne tirer qu'un à un , crurent qu'il n'étoit pas impossible d'abattre les trois premiers d'un seul coup. Là-dessus celui qui devoit tirer le premier , mit trois ou quatre balles dans son mousquet , & le plaçant dans un trou de l'arbre très-propre à assurer le coup , il attendit qu'ils fussent venus à trente verges de distance , pour ne les pas manquer.

Pendant que l'ennemi avançoit , ils virent distinctement parmi les trois premiers leur esclave fugitif , & ils résolurent qu'il n'échapperoit pas , quand ils devroient tirer l'un immédiatement après l'autre. Ainsi l'un se tint prêt pour ne le pas manquer , si par hasard il ne tomboit pas du premier coup.

Mais le premier savoit viser trop juste pour perdre sa poudre , il fit feu & en toucha deux de la bonne maniere. Le premier tomba roide mort , la balle lui ayant passé tout au travers de la tête. Le se-

cond , qui étoit l'esclave fugitif , avoit la poitrine percée d'outre en outre , & tomba à terre , quoiqu'il ne fût pas tout-à-fait mort. Pour le troisieme , il n'avoit qu'une légère blessure à l'épaule , causée apparemment par la même balle qui étoit passée par le corps du second. Cependant effrayé mortellement , il s'étoit jeté à terre , en poussant des cris & des hurlemens épouvantables.

Les cinq qui les suivoient , plus étonnés du bruit qu'instruits du danger , s'arrêtèrent au commencement. Les bois avoient rendu le bruit mille fois plus terrible par les échos qui le rendoient de toutes parts , & les oiseaux se levant de tous côtés , y mêloient toutes sortes de cris , chacun selon sa différente espece. En un mot , c'étoit précisément la même chose , que lorsque la premiere fois de ma vie j'avois tiré un coup de fusil dans l'île.

Cependant voyant que tout étoit rentré dans le silence , & ne sachant point de quoi il s'agissoit , ils s'avancerent sans donner la moindre marque de crainte ; mais quand ils furent venus à l'endroit où

leurs pauvres compagnons avoient été si maltraités , ils se presserent tous autour du Sauvage blessé , & lui parlerent apparemment , en le questionnant touchant la cause de son malheur , sans savoir qu'ils étoient exposés au même danger.

Il leur répondit sans doute , qu'un éclat de feu , suivi d'un affreux coup de tonnerre descendu du ciel , avoit tué ses deux camarades , & l'avoit blessé lui-même. Cette réponse du moins étoit fort naturelle ; car comme il n'avoit vu aucun homme près de lui , & qu'il n'avoit jamais entendu un coup de fusil , bien loin d'en connoître les terribles effets , il lui étoit difficile de faire quelque autre conjecture là-dessus. Ceux qui le questionnoient étoient certainement aussi ignorans que lui ; sans cela ils ne se seroient pas amusés à examiner si tranquillement la destinée de leurs compagnons , sans s'attendre à un fort pareil.

Nos deux Anglois étoient bien fâchés , comme ils me l'ont dit , de se voir obligés de tuer tant de pauvres créatures humaines , qui n'avoient pas la moindre idée

du péril qui les menaçoit de si près : cependant y étant forcés par le soin de leur propre conservation , & les voyant tous , pour ainsi dire , dans leur pouvoir , ils résolurent de leur lâcher une décharge générale , car le premier avoit eu tout le tems nécessaire pour recharger son fusil. Ils convinrent ensemble des différens côtés où ils viseroient pour rendre l'exécution plus terrible , & faisant feu en même tems , ils tuèrent ou blessèrent quatre de la troupe , & le cinquieme , quoiqu'il ne fût touché en aucune maniere , tomba à terre avec le reste comme mort de peur , de sorte que nos gens s'imaginèrent les avoir tous tués.

Cette opinion les fit sortir hardiment de l'arbre sans avoir rechargé , ce qui étoit une démarche fort imprudente ; & ils furent bien étonnés, en approchant de l'endroit , d'en voir quatre en vie , parmi lesquels il y en avoit deux blessés assez légèrement , & un autre sain & sauf. Cette découverte les obligea à donner dessus avec la crosse du fusil. Ils dépêcherent d'abord l'esclave fugitif , qui étoit la cause de tout

ce désastre , & un autre qui étoit blessé au genou. Ensuite le Sauvage , qui n'avoit pas reçu la moindre blessure , se mit à genoux devant eux , tendant ses deux mains vers le ciel , & par un murmure lamentable , & d'autres signes aisés à comprendre , il demanda la vie : pour les paroles qu'il prononçoit , elles leur étoient absolument inintelligibles.

Ils lui répondirent par signes de s'asseoir au pied d'un arbre , & un des Anglois , ayant par hasard sur lui une corde , lui lia les pieds & les mains , & le laissant là dans cette situation , ils se mirent l'un & l'autre aux trousses des deux premiers , avec toute la vivacité possible , craignant qu'ils ne découvrirent la cave qui cachoit leurs femmes & tout le bien qui leur restoit. Ils les eurent en vue une fois , mais à une grande distance. Ce qui leur plaisoit fort pourtant , c'étoit de les voir traverser une vallée du côté de la mer , par un chemin qui étoit tout-à-fait à l'opposite de la cachette pour laquelle ils craignoient si fort. Satisfaits de cette découverte , ils s'en retournèrent vers l'arbre où ils avoient laissé

leur prisonnier , mais ils ne l'y trouverent point. Les cordes dont il avoit été lié , étoient à terre au pied du même arbre , & il y avoit été trouvé & délié par les autres Sauvages.

Ils étoient alors dans un aussi grand embarras qu'auparavant , ne sachant quelle route prendre , ni où étoit l'ennemi , ni en quel nombre. Là-dessus ils prirent le parti de s'en aller vers la cave , pour voir si tout y étoit en bon état , & pour calmer la frayeur de leurs femmes , qui , quoique Sauvages elles-mêmes , craignoient mortellement leurs compatriotes , parce qu'elles en connoissoient parfaitement le naturel.

Y étant arrivés , ils virent que les Indiens avoient été dans le bois , & fort près de l'endroit en question , mais qu'ils ne l'avoient pas déterré. Il ne faut pas s'en étonner : les arbres y étoient si touffus & si serrés , qu'il n'étoit pas possible d'y pénétrer sans un guide qui connût les chemins ; & , comme nous l'avons vu , celui qui conduisoit les Indiens , étoit là-dessus aussi ignorant qu'eux.

Nos Anglois trouverent donc toutes choses comme ils le souhaitoient , mais leurs femmes étoient dans une terrible frayeur. Dans le même tems ils virent arriver à leur secours sept Espagnols ; les dix autres, avec leurs esclaves & le pere de *Vendredi* , avoient fait un petit corps pour defendre la ferme , que j'appelle ma maison de campagne , & où ils avoient leur bled & leur bétail ; mais les Sauvages ne s'étoient pas étendus jusques-là. Ces sept Espagnols étoient accompagnés de l'esclave que les Anglois leur avoient envoyé , & du Sauvage qu'ils avoient laissé lié au pied de l'arbre. Ils virent alors qu'il n'avoit pas été délié par ses compagnons , mais par les Espagnols , qui avoient été dans cet endroit , où ils avoient vu sept cadavres , & ce pauvre malheureux qu'ils avoient trouvé bon d'emmener avec eux. Il fut pourtant nécessaire de le lier de nouveau , & de lui faire tenir compagnie aux deux qui étoient restés , lorsque le troisieme auteur de tout le mal avoit fait son escapade.

Les prisonniers commençoient alors à leur être à charge , & ils craignoient si

fort qu'ils n'échappassent , qu'ils résolurent une fois de les tuer tous , persuadés qu'ils y étoient contraints , par l'amour qu'ils se devoient à eux-mêmes. Le gouverneur Espagnol ne voulut pourtant pas y consentir , & ordonna , en attendant mieux , qu'on les envoyât à ma vieille grotte dans la vallée , avec deux Espagnols pour les garder , & pour leur donner la nourriture nécessaire. On le fit , & ils restèrent là , toute la nuit suivante , liés & garrotés.

Les deux Anglois , voyant les troupes auxiliaires des Espagnols , en furent si fort encouragés , qu'ils ne voulurent pas en rester là , & prenant avec eux cinq Espagnols , & ayant à eux tous cinq mousquets , un pistolet & deux bons bâtons à deux bouts , ils partirent de la main pour aller à la chasse des Sauvages. Ils s'en furent du côté de l'arbre où ils avoient d'abord fait tête aux Sauvages , & ils virent sans peine qu'il en étoit venu d'autres depuis ce tems-là , & qu'ils avoient fait quelques efforts pour emporter leurs compagnons qui y avoient perdu la vie , puis-

qu'en ayant traîné deux assez loin de là , ils avoient été obligés de se désister de leur entreprise. De - là ils avancèrent vers la colline , qui avoit été leur premier poste , & d'où ils avoient eu la mortification de voir leurs maisons en feu. Ils eurent le déplaisir de les voir encore toutes fumantes ; mais ils ne découvrirent aucun de leurs ennemis.

Ils résolurent alors d'aller avec toute la précaution possible vers leurs plantations ruinées ; mais en chemin faisant , étant à portée de voir le rivage de la mer , ils virent distinctement les Sauvages empressés à se jeter dans leurs canots , pour se tirer de cette île qui leur avoit été si fatale.

Ils furent d'abord fâchés de les laisser partir sans les saluer encore d'une bonne décharge ; mais en examinant la chose avec plus de sang froid , ils furent ravis d'en être quittes.

Ces pauvres Anglois étant ruinés alors pour la seconde fois , & privés de tout le fruit de leur travail , les autres s'accorderent tous à les aider à relever leurs habitations , & à leur donner tout le secours pos-

sible. Leurs trois compatriotes mêmes , qui jusques là n'avoient pas marqué la moindre inclination , & qui n'avoient rien su de toute cette affaire , parce qu'ils s'étoient établis du côté de l'est , vinrent offrir leur assistance , & travaillèrent pour eux pendant plusieurs jours avec beaucoup d'amitié. De cette maniere , en fort peu de tems ces pauvres Anglois furent de nouveau en état de subsister par eux-mêmes.

Deux jours après , la colonie eut la satisfaction de voir trois canots des Indiens portés sur le rivage , & près de-là deux hommes noyés , ce qui lui fit croire avec beaucoup de fondement que leurs ennemis avoient eu une tempête en mer , & que quelques-unes de leurs barques avoient été renversées ; ce qui étoit confirmé par un vent violent qu'on avoit senti dans l'île , la nuit même après le départ des ennemis.

Cependant , si quelques - uns étoient pérés par la tempête , il en restoit assez pour informer leurs compatriotes de ce qu'ils avoient fait , & de ce qui leur étoit arrivé , & pour les porter à une seconde entreprise , où ils pourroient employer

assez de forces pour n'en avoir pas le démenti.

Il est vrai qu'ils n'étoient pas en état d'ajouter des particularités fort essentielles au récit que leur guide avoit fait des habitants. Ils n'avoient vu eux-mêmes aucun homme, & leur guide étant mort, il n'étoit pas impossible qu'ils ne commençassent à révoquer en doute la fidélité de son rapport. Du moins rien ne s'étoit offert à eux, capable d'en confirmer la vérité.

Cinq ou six mois se passèrent avant qu'on entendît parler dans l'île de quelque nouvelle entreprise des Sauvages; & mes gens commencèrent à espérer que les Indiens avoient oublié leurs malheureux succès, ou bien qu'ils désespéroient de les réparer, quand tout-à-coup ils furent attaqués par une flotte formidable de tout au moins vingt-huit canots, remplis de Sauvages, armés d'arcs & de flèches, de massues, de sabres de bois & d'autres pareilles armes. Leur nombre étoit si grand, qu'il jeta toute la colonie dans la plus terrible consternation. Comme ils débarquèrent vers le soir dans la partie orientale de l'île,

nos gens eurent toute cette nuit pour consulter sur ce qu'ils avoient à faire. Sachant que leur sûreté avoit consisté entièrement à n'être pas découverts , ils crurent qu'ils y étoient portés alors par des motifs d'autant plus forts , que le nombre de leurs ennemis étoit plus grand.

Conformément à cette opinion , ils résolurent d'abord d'abattre les cabanes des deux Anglois , & de renfermer leur bétail dans la vieille grotte ; car ils supposoient que les Sauvages tireroient tout droit de ce côté - là pour jouer encore le même jeu , quoiqu'ils fussent abordés à plus de deux lieues de l'habitation de ces deux Anglois infortunés.

Ensuite ils emmenerent tout le bétail qui étoit dans ma vieille maison de campagne , & qui appartenoit aux Espagnols ; en un mot , ils ôterent , autant qu'il fut possible , tout ce qui étoit capable de faire croire l'île habitée. Le jour après ils se postèrent de bon matin , avec toutes leurs forces , devant la plantation des deux Anglois , pour y attendre l'ennemi de pied ferme.

La chose arriva précisément comme ils avoient cru. Les Sauvages laissant leurs canots près de la côte orientale de l'île , s'avancèrent sur le rivage directement vers le lieu en question , au nombre d'environ deux cents cinquante , selon que nos gens en pouvoient juger.

Notre armée étoit fort petite en comparaison , & ce qu'il y avoit de pis , il n'y avoit pas de quoi lui fournir suffisamment d'armes.

Voici le compte des hommes :

- 17 Espagnols.
- 5 Anglois.
- 1 Le pere de *Vendredi*.
- 4 Esclaves venus dans l'île avec les femmes sauvages , & qui s'étoient montrés fort fideles.
- 3 Autres esclaves , qui servoient les Espagnols.

29 nombre total.

Pour armer ces combattans , il y avoit ,

- 11 Mousquets.
 - 5 Pistolets.
 - 3 Fusils de chasse.
 - 5 Fusils que j'avois ôtés aux matelots mutins , en les désarmant.
 - 2 Sabres.
 - 3 Vieilles hallebardes.
-

29 nombre total.

Pour tirer de ces armes tout l'usage possible , ils ne donnerent point d'armes à feu aux esclaves , mais ils les armerent chacun d'une hallebarde , ou d'un bâton à deux bouts avec une hache. Chaque combattant Européen en prit aussi une. Il y avoit encore deux femmes , qu'il fut impossible de détourner d'accompagner leurs maris au combat. On leur donna les arcs & les flèches que les Espagnols avoient prises des Sauvages , à la bataille qui s'étoit donnée dans l'île , il y avoit quelque tems , entre deux différentes troupes d'Indiens. On donna encore une hache à chacune de ces Amazones.

Le gouverneur Espagnol , dont j'ai déjà parlé si souvent , étoit généralissime , &

Guillaume Atkins , qui , quoiqu'un terrible homme quand il s'agissoit de commettre quelque crime , étoit pourtant plein de valeur , commandoit sous lui. Les Sauvages avancerent sur les nôtres comme des lions ; & ce qu'il y avoit de fâcheux , c'est que nos gens ne pouvoient pas tirer le moindre secours du lieu où ils étoient postés , excepté que Guillaume Atkins , qui dans cette occasion rendit de grands services , étoit caché , avec six hommes , derriere quelques broussailles , en guise d'une garde avancée , ayant ordre de laisser passer les premiers des ennemis , de faire ensuite feu au beau milieu de la troupe , & de se retirer après avec toute la promptitude possible , en faisant un détour dans le bois , pour se placer derriere les Espagnols , qui avoient une rangée d'arbres devant eux.

Les Sauvages s'avançant par petits pelotons sans aucun ordre , Atkins en laissa passer une cinquantaine , & voyant que le reste faisoit une troupe aussi épaisse que dérangée , il fit faire feu à trois de ses gens , qui avoient chargé tous leurs fusils de six

ou sept balles , à peu près du calibre d'un pistolet. Il n'est pas possible de dire combien ils en tuèrent & blessèrent ; mais leur surprise & leur consternation n'est pas exprimable. Ils étoient dans un étonnement & dans une frayeur terrible d'entendre un bruit si inoui , & de voir leurs gens tués & blessés , sans en pouvoir découvrir la cause , quand Atkins lui-même & les trois autres firent une nouvelle décharge , dans le plus épais de leur bataillon , & en moins d'une minute , les trois premiers , ayant eu le tems de charger de nouveau leurs fusils , leur donnerent une troisieme décharge.

Si alors Atkins & ses gens s'étoient retirés immédiatement comme on le lui avoit ordonné , ou si les autres avoient été à portée de continuer le feu , les Sauvages étoient défaits indubitablement ; car la consternation où ils étoient , venoit principalement de ce qu'ils croyoient que c'étoient les dieux qui les tuoient par le tonnerre & par la foudre. Mais Guillaume s'arrêtant là pour recharger de nouveau , les tira d'erreur. Quelques-uns des enne-

mis

mis les plus éloignés , le découvrirent & le vinrent prendre par derriere ; & quoi qu'Atkins fit encore feu sur ceux-là , deux ou trois fois , & qu'il en eût tué une vingtaine , il fut blessé pourtant lui-même ; un de ses gens Anglois fut tué à coups de flèches , & le même malheur arriva quelque tems après à un Espagnol & à un des esclaves , qui étoient venus dans l'île avec les épouses des Anglois. C'étoit un garçon d'une bravoure étonnante ; il s'étoit battu en désespéré , & il avoit dépêché lui seul cinq ennemis , quoiqu'il n'eût d'autres armes qu'un bâton à deux bouts & une hache.

Nos gens étant ainsi pressés , & ayant souffert une perte si considérable , se retirèrent vers une colline dans le bois , & les Espagnols , après avoir fait trois décharges , firent aussi la retraite.

Le nombre des ennemis étoit terrible , & ils se battoient tellement en désespérés , que , quoiqu'il y en eût une cinquantaine de tués , & autant de blessés tout au moins , ils ne laissoient pas d'enfoncer nos gens , sans se mettre en peine du danger , &

leur envoyoit continuellement des nuées de flèches. On observa même que leurs blessés, qui étoient encore en état de combattre, en devenoient plus furieux, & qu'ils étoient plus à craindre que les autres.

Lorsque nos gens commencerent leur retraite, ils laisserent leurs morts sur le champ de bataille, & les Sauvages maltraiterent ces cadavres de la maniere du monde la plus cruelle, leur cassant les bras, les jambes, & la tête avec leurs massues & leurs sabres de bois, comme de vrais barbares qu'ils étoient.

Voyant que nos gens s'étoient retirés, ils ne songerent pas à les suivre; mais s'étant rangés en cercle selon leur coutume, ils poussèrent deux grands cris en signe de victoire. Leur joie fut pourtant modérée peu après par plusieurs de leurs blessés, qui tomberent à terre, & qui perdirent la vie à force de perdre du sang.

Le gouverneur ayant retiré sa petite armée sur un petit terre élevé, Atkins, tout blessé qu'il étoit, fut d'avis qu'on marchât, & qu'on donnât de nouveau avec

toutes les forces unies. Mais le gouverneur lui répliqua : « Seigneur Atkins , » vous voyez de quelle maniere désespérée leurs blessés combattent ; laissons-les en repos jusqu'à demain , tous ces malheureux seroient tous roides de leurs blessures ; ils feront trop affoiblis par la perte de leur sang pour en venir aux mains de nouveau , & nous aurons meilleur marché du reste.

« C'est fort bien dit à vous , seigneur , » répliqua Atkins avec une gaîté brusque , » mais, parbleu ! il en sera de moi précisément comme des Sauvages : je ne serai bon à rien demain , & c'est pour cela que je voudrois recommencer la danse pendant que je suis encore échauffé. » Vous parlez en brave homme , seigneur Atkins , repartit l'Espagnol , & vous avez agi tout de même ; vous avez fait votre devoir , & nous nous battons pour vous demain , si vous n'êtes pas en état d'être de la partie. Attendons jusqu'à demain , je crois que ce sera le parti le plus sage. »

Néanmoins , comme pendant la nuit il

faisoit un fort beau clair de lune, & qu'ils savoient que les Sauvages étoient dans un grand désordre, courant confusément de côté & d'autre près de l'endroit où étoient leurs morts & leurs blessés, ils résolurent ensuite de tomber sur eux pendant la nuit, persuadés que s'ils pouvoient donner une seule décharge avant que d'être découverts, leurs affaires iroient bien. L'occasion étoit merveilleuse pour le faire; car un des Anglois, près de l'habitation duquel le combat avoit commencé, savoit un moyen sûr pour les surprendre. Il fit faire à nos gens un détour dans le bois, du côté de l'ouest, & puis tournant du côté du sud, il les mena si près du lieu où étoit le plus grand nombre des Sauvages, qu'avant que d'avoir été vus, ou entendus, huit d'entre eux firent une décharge sur les ennemis avec un succès terrible. Une demi-minute après, huit autres les saluerent de la même manière, & répandirent parmi eux une si grande quantité de grosses dragées, qu'il y en eut un grand nombre de tués & de blessés, & pendant tout ce tems-là il ne leur fut

pas possible de découvrir d'où venoit ce carnage , & de quel côté ils devoient fuir.

Les nôtres ayant rechargé leurs armes avec toute la promptitude possible , se partagerent en trois troupes , résolus de tomber sur les ennemis tous à la fois. Dans chaque petite troupe il y avoit huit personnes ; car ils étoient en tout 24 , si l'on compte les deux femmes , qui , pour le dire en passant , combattirent avec toute la fureur imaginable.

Ils partagerent les armes à feu également à toutes les trois troupes , comme aussi les hallebardes , & les bâtons à deux bouts. Ils vouloient laisser les femmes derriere , mais elles dirent qu'elles étoient résolues de mourir avec leurs maris. S'étant mis ainsi en bataille , ils sortirent du bois en poussant un cri de toutes leurs forces. Les Sauvages firent tous ferme , mais ils étoient dans la dernière consternation , en entendant nos gens pousser leurs cris de trois différens côtés. Ils étoient assez courageux pour nous combattre , s'ils nous avoient vus ; & effec-

tivement dès que nous approchâmes , ils tirèrent plusieurs flèches , dont l'une blessa le pauvre pere de *Vendredi* , mais pas dangereusement. Mais nos gens ne leur donnerent guere de tems : se ruant sur eux , après avoir fait feu de trois côtés différens , ils se mêlerent ensemble , & à coups de crosses , de sabres , de haches & de bâtons à deux bouts , ils remuerent si bien les mains , que les ennemis se mirent à hurler affreusement , & à s'enfuir l'un d'un côté & l'autre de l'autre , ne songeant plus qu'à se dérober à des ennemis si terribles.

Nos gens étoient fatigués de les assommer ; & il ne faut pas en être surpris , puisque dans les deux actions ils en avoient tué ou blessé mortellement 180 tout au moins. Les autres , saisis d'une frayeur inexprimable , courroient par les collines & les vallées avec toute la rapidité que la peur pouvoit ajouter à leur vitesse naturelle.

Comme nous ne nous mettions guere en peine de les poursuivre , ils gagnèrent tous le rivage sur lequel ils avoient dé-

barqué. Mais ce n'étoit pas là encore la fin de leur malheur ; car il faisoit cette nuit un terrible vent , qui venant du côté de la mer , les empêchoit de quitter le rivage. La tempête continua pendant toute la nuit , & quand la marée monta , leurs canots furent poussés si avant sur le rivage , qu'il auroit fallu une peine infinie pour les remettre à flot , & quelques-uns , en heurtant contre le sable , ou les uns contre les autres , avoient été mis en pieces.

Nos gens , quoique charmés de leur victoire , eurent peu de repos tout le reste de la nuit ; mais s'étant rafraîchis du mieux qu'il leur fut possible , ils prirent le parti de marcher vers cette partie de l'île où les Sauvages s'étoient retirés. Ce dessein les força de passer au travers du champ de bataille , où ils virent plusieurs de leurs malheureux ennemis encore en vie , mais hors d'espérance d'en revenir. Spectacle désagréable pour des cœurs bien placés ; car une ame véritablement grande , quoique forcée par les loix naturelles à détruire ses ennemis , est fort éloignée de se réjouir de leurs malheurs.

Il ne leur fut pas nécessaire de s'inquiéter à l'égard de ces pauvres Sauvages , car leurs esclaves eurent soin d'en finir les misères à grands coups de haches.

Ils parvinrent enfin à un endroit où ils virent les tristes restes de l'armée des Sauvages , qui consistoit encore dans une centaine d'hommes. Ils étoient assis à terre , le menton appuyé sur les genoux , & la tête soutenue par les deux mains.

Dès que nos gens furent éloignés d'eux de la distance de deux portées de mousquet , le gouverneur ordonna qu'on tirât deux mousquets sans balles , pour leur donner l'alarme , & pour voir leur contenance. Il avoit envie de découvrir par-là s'ils étoient d'humeur à se battre encore , ou s'ils étoient entièrement découragés par leur défaite. C'étoit selon ce qu'il découvreroit , qu'il vouloit prendre ses mesures.

Ce stratagème réussit ; car dès que les Sauvages eurent entendu le premier coup , & qu'ils virent le feu du second , ils se leverent sur leurs pieds avec toute la frayeur imaginable , & ils s'enfuirent vers les bois ,

en faisant une sorte de hurlement que nos gens n'avoient pas encore entendu jusques-là , & dont ils ne purent pas deviner le sens. D'abord nos gens auroient mieux aimé que le tems eût été tranquille , & que leurs ennemis eussent pu se rembarquer ; mais ils ne considéroient pas alors que leur retraite auroit pu être la cause d'une nouvelle expédition , & qu'ils seroient peut-être revenus avec des forces auxquelles il n'auroit pas été possible de résister ; ou bien qu'ils auroient pu revenir si souvent , que la colonie , uniquement occupée à les repousser , auroit été obligée de mourir de faim.

Guillaume Atkins , qui malgré sa blessure n'avoit pas voulu quitter la partie , donna le meilleur conseil de tous : il étoit d'avis de se servir de la frayeur des ennemis pour les couper d'avec leurs barques , & pour les empêcher de regarder jamais leur patrie.

Ils consulterent long-tems là-dessus ; quelques-uns s'opposoient à cette opinion , craignant que l'exécution de ce projet ne poussât les Barbares désespérés à se cacher

dans les bois , ce qui forceroit les nôtres à leur donner la chasse comme à des bêtes féroces , les empêcheroit de travailler pour ne s'occuper qu'à garder leur bétail & leurs plantations , & les feroit vivre dans des inquiétudes continuelles.

Atkins répondit qu'il valoit mieux avoir à faire à cent hommes qu'à cent nations ; & qu'il falloit absolument détruire , & les canots & les ennemis , s'ils vouloient n'être pas détruits eux-mêmes ; en un mot , il leur montra si bien l'utilité de son sentiment , qu'ils y entrèrent tous. Ils mirent aussi-tôt la main à l'œuvre , & ayant ramassé du bois sec , ils essayèrent de mettre quelques-uns des canots en feu , mais ils étoient trop mouillés. Néanmoins le feu en gâta tellement les parties supérieures , qu'il n'étoit plus possible de s'en servir.

Quand les Indiens remarquerent le dessein de nos gens , quelques-uns d'entre eux sortirent du bois , & s'approchant d'eux , ils se mirent à genoux , en criant *Oa , oa , Waramoka* , & en prononçant quelques autres paroles , dont les nôtres ne purent rien entendre : mais comme ils

étoient dans une posture suppliante , les cris qu'ils pouffoient , étoient destinés , sans doute , à prier nos gens d'épargner leurs canots , & de leur permettre de s'en retourner,

Mais les nôtres étoient alors absolument persuadés que l'unique moyen de conserver la colonie , étoit d'empêcher qu'aucun des Sauvages ne retournât chez lui , persuadés que s'il en échappoit un seul , pour aller raconter la triste aventure de ses camarades , c'étoit fait d'eux. Ainsi , faisant signe aux Barbares qu'il n'y avoit point de quartier pour eux , ils poussèrent leur pointe , en détruisant toutes les barques que les tempêtes avoient épargnées. A la vue de ce spectacle, les Sauvages qui étoient dans le bois , firent des hurlemens épouvantables , que les nôtres entendirent distinctement , & ensuite ils se mirent à courir dans l'île, comme des gens qui auroient perdu l'esprit. Ce qui troubla beaucoup nos gens , indéterminés sur ce qu'ils devoient faire pour se délivrer de ces misérables.

Les Espagnols même , malgré toute

leur prudence , ne confidéroient pas ; qu'en portant ces Sauvages au désespoir , ils devoient placer des gardes auprès de leurs plantations. Il est vrai qu'ils avoient mis leurs troupeaux en sûreté , & qu'il étoit impossible aux Indiens de trouver la capitale de l'île , je veux dire mon vieux château , non plus que ma grotte dans la vallée ; mais malheureusement ils déterrent *la grande ferme* , la mirent toute en pieces , ruinerent l'enclos & la plantation qui étoit autour , foulèrent le bled aux pieds , arracherent les vignes , & gâterent les raisins qui étoient déjà mûrs ; en un mot , ils firent des dommages inestimables , quoiqu'ils n'en profitassent pas eux-mêmes.

Nos gens étoient , à la vérité , en état de les combattre par-tout où ils les trouveroient , mais ils étoient fort embarrassés sur la maniere de leur donner la chasse. Quand ils les rencontroient un à un , ils les poursuivoient en vain ; ils trouvoient aisément leur sûreté dans la vitesse extraordinaire de leurs pieds ; & d'un autre côté , nos gens n'osoient pas aller un à un pour les

les surprendre , de-peur d'être environnés & accablés par le nombre.

Ce qu'il y avoit de meilleur , c'est qu'ils n'avoient point d'armes ; leurs arcs leur étoient inutiles , faute de flèches & de matériaux pour en faire de nouvelles , & ils n'avoient aucune arme tranchante parmi toute la troupe.

L'extrémité à laquelle ils étoient réduits , étoit certainement déplorable ; mais la situation où ils avoient mis la colonie , n'étoit guere meilleure. Car , quoique nos retraites fussent conservées , nos provisions étoient ruinées pour la plupart , notre moisson étoit détruite , & la seule ressource qui restoit étoit le bétail , qui étoit dans la vallée près de la grotte , un petit champ de bled étoit de ce côté-là , & les plantations de Guillaume Atkins & de son camarade , car l'autre avoit perdu la vie dans la premiere action , par une flèche qui lui avoit percé la tête sous la tempe. Il est remarquable que c'étoit le même scélérat inhumain qui avoit donné cet affreux coup de flèche au pauvre esclave , & qui avoit

projeté ensuite de faire main-basse sur tous les Espagnols.

A mon avis , ces gens furent alors dans un cas plus triste que je n'avois jamais été depuis le moment que j'avois trouvé le moyen de semer du millet & du riz , & que je commençois à réussir à apprivoiser des chevres. Ils avoient une centaine de loups dans l'île , qui dévoroient tout ce qu'ils pouvoient atteindre , & qu'il étoit impossible qu'ils atteignissent eux-mêmes.

La première chose dont ils purent convenir dans cet embarras , c'étoit de pousser les ennemis vers le sud-ouest , dans l'endroit le plus reculé de l'île , afin que si d'autres Sauvages abordoient dans ces entrefaites , ils ne pussent pas découvrir ceux-ci. Ils résolurent encore de les harasser continuellement , d'en tuer autant qu'ils pourroient , pour en diminuer le nombre , & s'ils pouvoient réussir à la fin de les apprivoiser , de leur enseigner à semer , & de les faire vivre de leur propre travail.

Conformément à ces résolutions , ils les poursuivirent avec tant de chaleur , & les

effrayerent tellement par leurs armes à feu, que le seul bruit en faisoit tomber les Indiens à terre. Leur frayeur étoit si grande, qu'ils s'éloignoient de plus en plus ; leur nombre diminuoit de jour en jour ; & enfin ils furent réduits à se cacher dans les bois & dans les cavernes , où plusieurs périrent misérablement de faim , comme il parut dans la suite par leurs cadavres qu'on trouva.

La misere de ces pauvres gens remplit les nôtres d'une généreuse compassion , surtout le gouverneur Espagnol , qui étoit l'homme du monde qui avoit le cœur le mieux placé , & le plus digne d'un homme de naissance. Il proposa aux autres de tâcher de prendre un des Sauvages , pour lui faire entendre l'intention de la colonie , & pour l'envoyer parmi les siens , afin de les faire venir à une capitulation , qui assurât les Sauvages de la vie , & la colonie du repos qu'ils avoient perdu depuis la dernière invasion.

Ils furent assez long-tems avant de pouvoir parvenir à leur but ; mais enfin la disette les ayant affoiblis , on en saisit un. Il

étoit au commencement tellement accablé de son malheur , qu'il ne voulut manger ni boire ; mais voyant qu'on le traitoit avec douceur , & qu'on avoit l'humanité de lui donner ce qu'il falloit pour sa subsistance , sans lui faire le moindre chagrin, il revint de ses frayeurs , & se tranquillisa peu à-peu.

Ils lui amenerent le pere de *Vendredi* , qui entra souvent en conversation avec lui, & qui l'assuroit de l'intention qu'on avoit non - seulement de lui sauver la vie & à tous ses compagnons , mais encore de leur donner une partie de l'île , à condition qu'ils se tiendroient dans leurs propres limites , sans en sortir jamais pour causer le moindre dommage à la colonie. Il lui promit aussi qu'on leur donneroit du grain pour ensemençer des terres , & qu'on leur fourniroit du pain , en attendant qu'ils fussent en état d'en faire pour eux - mêmes. De plus , il lui ordonna d'aller parler à ses compatriotes , & de leur déclarer que s'ils ne vouloient pas accepter des conditions si avantageuses , ils seroient tous détruits.

Les malheureux Sauvages , extrême-

ment humiliés par leurs miseres , & réduits au nombre d'environ trente-sept , reçurent la proposition sans balancer , & demanderent qu'on leur donnât quelques alimens. Là-dessus , douze Espagnols & deux Anglois bien armés marcherent vers l'endroit où les Indiens se trouvoient alors , avec trois esclaves & le pere de *Vendredi*. Ces derniers leur portoient une bonne quantité de pain , quelques gâteaux de riz séché au soleil , & trois chevreaux en vie. On leur ordonna de se placer au pied d'une colline pour manger ensemble ; ce qu'ils firent avec toutes les marques possibles de reconnoissance , & dans la suite ils se montrerent les observateurs les plus religieux de leur parole , qu'il est possible de trouver parmi les hommes. Ils ne fortoient jamais de leur territoire , que quand ils étoient obligés de venir demander des vivres , & des conseils pour diriger leur plantation.

C'est encore dans ce même endroit qu'ils vivoient quand je suis rentré dans l'île , & que je leur ai rendu une visite.

On leur avoit enseigné à semer du bled ,

à faire du pain , à traire des chevres , &c. & rien ne leur manquoit que des femmes, pour faire bientôt un peuple dans les formes. On leur avoit assigné une partie de l'île bordée de rochers par - derriere , & de la mer par-devant. Elle étoit située du côté du sud-est , & ils avoient autant de terres fertiles qu'il leur en falloit ; elles étoient étendues d'un mille & demi en largeur , & d'environ quatre en longueur.

Nos gens leur enseignèrent à faire des pelles de bois , comme j'en faisois autrefois pour moi-même , & firent présent à toute la troupe de douze haches & de trois couteaux : avec ces outils , ils facilitoient leur travail , & vivoient avec toute la tranquillité & toute l'innocence qu'on pouvoit desirer.

Après la fin de cette guerre , la colonie jouit d'un tranquillité parfaite par rapport aux Sauvages , jusqu'à ce que je revinsse la voir deux années après. Les canots des Sauvages ne laissoient pas d'y aborder de tems en tems , pour faire leurs repas inhumains ; mais comme ils étoient de différentes nations , & qu'ils n'avoient appa-

remment jamais entendu parler de ce qui étoit arrivé aux autres, ils ne firent aucune recherche dans l'île pour trouver les autres Sauvages ; & quand ils l'auroient faite , ç'auroit été un grand hasard s'ils les avoient trouvés.

C'est ainfi que j'ai donné un récit fidele & complet de tout ce qui étoit arrivé de confidérable à ma colonie pendant mon absence. Elle avoit extrêmement civilisé les Indiens , & leur rendoit de fréquentes visites ; mais elle leur défendoit , sous peine de la vie , de la venir voir à son tour , de peur d'en être trahie.

Ce qu'il y a de remarquable encore , c'est que nos gens avoient enseigné aux Sauvages à faire des paniers & d'autres ouvrages d'osier ; mais bientôt ils surpassèrent leurs maîtres. Ils savoient faire en ce genre les choses du monde les plus curieuses , des tamis , des cages , des tables , des garde-mangers , des chaises , des lits , &c. étant extrêmement ingénieux , dès qu'on leur avoit une fois donné l'idée de quelque chose.

Mon arrivée fut d'un grand secours à

ces pauvres gens , puisque je les pourvus abondamment de couteaux , de ciseaux , de pelles , de bèches , de pioches , en un mot , de tous les outils dont ils pouvoient avoir besoin. Ils s'en servirent bientôt avec beaucoup d'adresse , & ils eurent assez d'industrie pour se faire des maisons entières d'un tissu d'osier , ce qui , malgré son air comique , étoit d'une grande utilité contre la chaleur & contre toutes sortes de vermines.

Cette invention plut tant à mes gens , qu'ils firent venir les Sauvages pour faire la même chose pour eux , & quand je fus voir la colonie des deux Anglois , leurs huttes frapperent mes yeux de loin , comme de grandes ruches. Pour *Guillaume Atkins* , qui commençoit à devenir sobre , industrieux , appliqué , il s'étoit fait une telle tente d'ouvrage de vannier , qu'elle passoit l'imagination. Elle avoit 120 pas de circuit , les murailles en étoient aussi ferrées que le meilleur panier ; elles consistoient en 31 compartimens fort épais , & de la hauteur de 7 pieds. Il y avoit au milieu une autre hutte , qui n'avoit pas

au-delà de 22 pas de contour. Elle étoit beaucoup plus forte & plus épaisse que la tente extérieure ; la figure en étoit octogone , & chacun des huit coins étoit soutenu d'un bon poteau. Sur le haut de tous ces poteaux , il avoit posé de grandes pieces du même ouvrage , jointes ensemble par des chevilles de bois : ces pieces servoient de base à huit solives , qui faisoient le dôme de tout le bâtiment , & qui étoient parfaitement bien unies , quoiqu'au lieu de clous il n'eût que quelques chevilles de fer , qu'il avoit trouvé moyen de faire de la vieille fêraille que j'avois laissée dans l'île.

Certainement ce drôle faisoit voir une grande invention en plusieurs choses , auxquelles il n'avoit jamais eu occasion de s'appliquer. Il se fit non seulement une forge avec deux soufflets de bois , & de fort bon charbon , mais encore une enclume de médiocre grandeur , dont il avoit trouvé la matiere dans un levier de fer ; ce qui lui donna le moyen de forger des crochets , des gâches de ferrure , des chevilles de fer , des verroux & des gonds.

Je reviens à son bâtiment : après avoir dressé le dôme de sa tente intérieure , il remplit les vides entre les solives , d'ouvrage de vannier aussi-bien tissé qu'il fut possible. Il le couvrit d'un second tissu de paille de riz ; & sur le tout il mit encore des feuilles d'un certain arbre, fort larges , ce qui rendoit tout le toit aussi impénétrable à la pluie , que s'il avoit été couvert de tuiles ou d'ardoise : il fit tout cela lui-même , hormis l'ouvrage de vannier , que les Sauvages avoient tissé pour lui.

La tente extérieure formoit comme une espèce de galerie couverte , & de ses 32 angles , des solives s'étendoient vers les poteaux , qui soutenoient le dôme , & qui étoient éloignés du circuit de l'espace de 20 pieds ; de manière qu'il y avoit , entre les murailles extérieures & intérieures , une promenade large de 20 pieds à peu près.

Il partagea tout l'intérieur en six appartemens , par le moyen de ce même ouvrage de vannier , mais plus proprement tissé & plus fin que le reste. Dans chacune de ces six chambres de plein pied , il y avoit une porte par laquelle on entroit dans

la tente du milieu , & une autre qui donnoit dans la galerie extérieure , qui étoit aussi partagée en six parties égales , non-seulement propres à servir de retraite , mais encore de décharge. Ces six espaces n'emportoient pas toute la circonférence , & les autres appartemens qu'il y avoit dans la tente extérieure , étoient arrangés de la maniere que voici. Dès qu'on étoit entré par la porte de dehors , on avoit tout droit devant soi un petit passage qui menoit à la porte de la maison intérieure ; à chaque côté du passage il y avoit une muraille d'ouvrage de vannier , avec une porte , par où l'on entroit dans une espece de magasin , large de 20 pieds , & long de 40 , & de-là dans un autre un peu moins long. De sorte que dans la tente extérieure il y avoit dix belles chambres , dans six desquelles on ne pouvoit entrer que par les appartemens de la tente intérieure , dont elles étoient , pour ainsi dire , les cabinets. Les autres quatre , comme je viens de le dire , étoient de grands magasins , deux d'un côté , & deux de l'autre , du passage qui menoit de la porte de dehors à celle de la maison intérieure.

Je crois qu'on n'a jamais entendu parler d'un pareil ouvrage de vannier , ni hutte faite avec tant de propreté & d'arrangement. Cette grande ruche servoit de demeure à trois familles ; savoir , à celles d'Atkins , de son compagnon , & de la femme du troisieme Anglois , qui avoit perdu la vie dans la dernière guerre , & qui avoit laissé sa veuve avec trois enfans sur les bras.

Les autres en usèrent parfaitement bien avec cette famille , & lui fournirent avec une charité libérale tout ce dont elle avoit besoin , du grain , du lait , des raisins secs , &c. S'ils tuoient un chevreau , ou s'ils trouvoient une tortue , elle en avoit toujours sa part ; de maniere que tous ensemble ils vivoient assez bien , quoique , comme je l'ai déjà dit , il s'en fallût beaucoup qu'ils n'eussent la même application que les autres Anglois , qui faisoient une colonie à part.

Il y avoit une particularité dans la conduite de tous les Anglois , que je ne dois pas passer sous silence. La religion étoit une chose absolument inconnue parmi eux.

Il est vrai qu'ils se faisoient souvenir , assez souvent , qu'il y avoit un Dieu , en jurant à la maniere des gens de mer ; mais cette espece d'hommage qu'ils rendoient à la Divinité , étoit fort éloignée d'être un acte de dévotion ; & leurs femmes , pour être mariées à des chrétiens , n'en étoient pas plus éclairées. Ils étoient eux-mêmes fort ignorans dans la religion , & par conséquent fort incapables d'en donner quelque idée à leurs femmes. Toutes les lumieres qu'elles avoient acquises par le mariage , c'est que leurs maris leur avoient enseigné à parler anglois passablement , comme aussi à leurs enfans , qui étoient environ au nombre de vingt , & qui apprenoient à s'énoncer en anglois , dès qu'ils étoient en état de former des sons articulés , quoiqu'ils s'en acquittassent d'abord d'une maniere assez burlesque , aussi bien que leurs meres.

Parmi tous ces enfans il n'y en avoit pas un qui passât l'âge de six ans quand j'arrivois. A peine y en avoit-il sept que les Anglois avoient mené ces dames Sauvages dans l'île. Elles étoient toutes fécondes ,

l'une plus , l'autre moins ; celle qui étoit tombée en partage au second cuisinier du vaisseau , étoit grosse alors pour la sixieme fois ; il n'y en avoit pas une qui ne fût douce , modérée , laborieuse , modeste , & prompte à secourir ses compagnes ; elles étoient sur-tout extrêmement soumises à leurs maîtres , que je ne puis appeller leurs maris que très-improprement. Il ne leur manquoit rien que d'être instruites dans le christianisme , & mariées légitimement ; elles y parvinrent bientôt par mes soins , ou du moins en conséquence de mon arrivée dans l'île.

Ayant donné ainsi l'histoire générale de la colonie , & particulièrement des cinq rebelles Anglois , il me reste d'entrer en quelque détail touchant les Espagnols , qui constituoient le corps le plus puissant de mes sujets , & dont l'histoire est remarquable par des particularités dignes d'attention.

Ils m'informerent , dans plusieurs de nos conversations , de la situation où ils s'étoient trouvés parmi les Sauvages. Ils me dirent naturellement qu'ils n'avoient pas

songé seulement à chercher dans l'industrie quelque secours contre la misere , & que quand même ils auroient été en état de se mettre à l'aise , ils avoient été si fort accablés par le fardeau de leurs infortunes , si abîmés dans le désespoir , qu'ils s'étoient abandonnés nonchalamment à la résolution de se laisser mourir de faim.

Un homme fort grave & fort sensé d'entreux me dit qu'il sentoît bien qu'ils avoient eu tort , puisqu'un homme sage , au lieu de se laisser entraîner à sa misere , doit tirer du secours de tous les moyens que lui offre la raison pour adoucir le malheur présent , & pour se préparer une délivrance entiere pour l'avenir. « La douleur , continua-t-il , est la passion du monde la plus insensée , & la plus inutile ; elle ne roule que sur des choses passées , qu'on ne peut pas rappeler , & qui d'ordinaire sont sans remede ; elle ne se tourne presque jamais du côté de l'avenir ; & bien loin de nous faire réfléchir sur les moyens de finir nos malheurs , elle y met le comble , au lieu de les rendre supportables. » Là-dessus il

m'alléguâ un proverbe Espagnol , qu'il m'est impossible de citer mot à mot , mais dont j'ai fait le proverbe que voici :

Etre trouble dans le trouble ,
C'est rendre le trouble double.

Il porta ensuite ses réflexions sur toutes les commodités que je m'étois autrefois procurées dans ma solitude , & sur les soins infatigables par lesquels d'un état plus triste que le leur n'avoit jamais été , j'en avois su faire un plus heureux que n'étoit le leur dans le tems même qu'ils se trouvoient tous ensemble dans l'île.

Il me dit encore qu'il avoit remarqué avec étonnement , que les Anglois avoient plus de présence d'esprit dans l'infortune , que tout autre peuple qu'il eût jamais rencontré ; & que sa nation & la Portugaise étoient les gens du monde les plus malheureux , quand il s'agissoit de lutter contre l'adversité ; puisqu'après avoir fait inutilement les efforts ordinaires pour se tirer du malheur , leur premier pas étoit toujours le désespoir , sous lequel ils restoient

affaiblés , sans avoir la force d'esprit de former le moindre dessein propre à mettre fin à leur infortune.

Je lui répondis qu'il y avoit une grande différence entre leur cas & le mien , puisqu'ils avoient été jetés à terre sans rien au monde pour subsister. Qu'en effet mon malheur avoit été accompagné de ce désavantage , que j'étois seul ; mais qu'en récompense les secours que la Providence m'avoit mis entre les mains , en poussant les débris du vaisseau si près du rivage , auroient été capables de ranimer le courage de l'homme du monde le plus foible. « Sei-
gneur , repartit l'Espagnol , si nous avions
été dans votre situation , nous n'aurions
jamais tiré du vaisseau la moitié des choses utiles que vous sûtes en tirer ; nous
n'aurions jamais eu l'esprit de faire un
radeau pour les porter à terre , ou le
faire aborder à l'île , sans voile & sans
rame. Nous ne nous en serions pas
avisés tous ensemble , bien loin qu'un
seul d'entre nous eût été capable de l'entreprendre & de l'exécuter. » Je le conjurai là-dessus de mettre des bornes à ses

complimens , & de continuer le récit de leur débarquement dans l'endroit où ils avoient si mal passé leur tems. Il me dit que malheureusement ils étoient abordés dans une île , où il y avoit du peuple sans provisions , & que s'ils avoient été assez sensés pour remettre en mer , & aller vers une île peu éloignée de là , ils auroient trouvé des provisions sans habitans. Que les Espagnols de l'île de la Trinité y ayant été fréquemment , n'avoient rien négligé pour la remplir de boucs & de cochons ; que d'ailleurs les tourterelles & les oiseaux de mer y étoient dans une si grande abondance , que s'ils n'y avoient pas trouvé du pain , du moins ils n'auroient jamais pu manquer de viande. Dans l'endroit où ils avoient abordé au contraire , ils n'avoient eu que quelques herbes & quelques racines sans goût & sans suc , dont la charité des Sauvages les avoit pourvus encore fort sobrement ; parce que ces bonnes gens n'étoient pas en état de les nourrir mieux , à moins qu'ils n'eussent voulu avoir part à leurs festins de chair humaine.

Les Espagnols me firent encore le récit

de tous les moyens qu'ils avoient employés pour civiliser les Sauvages leurs bienfaiteurs , & pour leur donner des sentimens & des coutumes plus raisonnables que ceux dont ils avoient hérité de leurs ancêtres ; mais tous leurs soins avoient été inutiles. Les Sauvages avoient trouvé fort étrange que des gens , qui étoient venus là pour trouver de quoi vivre , voulussent se donner les airs d'instruire ceux qui leur donnoient de quoi subsister : selon eux , il ne falloit se mêler de donner ses idées aux gens , que quand on pouvoit se passer d'eux.

Ils avoient été exposés souvent à de terribles extrémités , étant quelquefois absolument sans vivres. L'île , où leur malheur les avoit portés , étoit habitée par des Sauvages indolens , & par conséquent plus pauvres & plus misérables que d'autres peuples de cette même partie du monde. En récompense, ceux-ci étoient moins barbares & moins cruels que ceux qui étoient plus à leur aise.

Mes Espagnols trouvoient pourtant dans la triste situation où ils avoient été , une

démonstration évidente de la sagesse & de la bonté de cette Providence qui dirige les événemens. Car si animés par la misère & par la disette qui les accabloient, ils avoient cherché un pays plus abondant, cette précaution même les auroit détournés de la route de se délivrer par mon moyen.

Les Sauvages, à ce qu'ils me racontèrent encore, avoient voulu, pour prix de leur hospitalité, les conduire avec eux à la guerre. Il est vrai qu'ils avoient des armes à feu, & s'ils n'avoient pas eu le malheur de perdre leurs munitions, non-seulement ils auroient été en état de rendre des services considérables à leurs hôtes, mais encore de se faire respecter par les amis & par les ennemis. Mais, n'ayant ni poudre ni plomb, obligés cependant de suivre leurs bienfaiteurs dans les combats, ils y étoient plus exposés que les Sauvages eux-mêmes. Ils n'avoient ni arcs, ni flèches, & ils ne savoient pas faire usage de ces sortes d'armes, que leurs amis auroient pu leur fournir.

Ainsi ils étoient forcés à rester dans l'inaction, en butte aux dards des enne-

mis
rass
éto
hal
mo
me
guir
que
soit
par
ne
que
ils a
se
clien
tain
voie
mall
jetés
ce q
un p
pagn
rach
com
com
avoi

mis, jusqu'à ce que les deux armées se serrassent de près. Alors effectivement ils étoient d'un grand service. Avec trois halebardes qu'ils avoient, & avec leurs mousquets, dans le canon desquels ils mettoient des morceaux de bois pointus en guise de baïonnettes, ils rompoient quelquefois des bataillons entiers. Il ne laissoit pas d'arriver souvent, qu'environnés par une grande multitude d'ennemis, ils ne se sauvoyent d'une grêle de flèches, que par une espèce de miracle. Mais enfin ils avoient su se garantir de ce danger, en se couvrant tout le corps de larges boucliers de bois, couverts de peaux de certains animaux sauvages, dont ils ne favoient pas le nom. Un jour pourtant le malheur voulut que cinq d'entr'eux furent jetés à terre par les massues des Sauvages, ce qui donna occasion à l'ennemi d'en faire un prisonnier; c'étoit précisément l'Espagnol, que j'avois eu la satisfaction d'arracher à la cruauté de ses vainqueurs. Ses compagnons l'avoient cru mort dans le commencement; mais apprenant qu'il avoit été pris, ils auroient hasardé volon-

tiers leur vie , tous tant qu'ils étoient , pour le délivrer.

Dans le tems que ces Espagnols avoient été terrassés , les autres les avoient renfermés au milieu d'eux , sans les abandonner d'un pas , jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à eux-mêmes. Alors , faisant tous ensemble un petit bataillon , ils s'étoient fait jour au travers de plus de mille Sauvages , renversant tout ce qui s'opposoit à eux , & procurant à leurs amis une victoire entière , mais peu satisfaisante pour eux - mêmes , par la perte de leur compagnon.

On peut juger par - là quelle avoit été leur joie , en revoyant leur ami , qu'ils avoient cru dévoré par la plus mauvaise espece d'animaux féroces , *les Sauvages*. Cette joie étoit parvenue au plus haut degré , par la nouvelle qu'il y avoit près de là un chrétien assez humain pour former le dessein de finir leur malheur , & capable de l'exécuter.

Ils me firent encore la description la plus pathétique de la surprise que leur avoit donné le secours que je leur avois envoyé , le pain sur-tout qu'ils n'avoient

pas v
béné
men
ils y
tous
que
tanc
mêm
M
trouv
fenti
donn
dans
pilot
heure
la per
Ils m
ganc
peu a
d'une
qui é
leur
différ
mani
oppo
que l

pas vu depuis tant d'années. Ils l'avoient béni mille & mille fois, comme un aliment descendu du ciel, & en le goûtant, ils y avoient trouvé le plus restaurant de tous les cordiaux. Plusieurs autres choses que je leur avois envoyées pour leur subsistance, leur avoient causé à peu près le même ravissement.

Mes Espagnols, en me faisant ce récit, trouvoient des termes pour exprimer leurs sentimens, mais ils n'en avoient point pour donner une idée de la joie qu'avoit excité, dans leur ame, la vue d'une barque & de pilotes, tous prêts à les tirer de cette malheureuse île, & à leur faire voir le lieu & la personne d'où ce secours leur étoit venu. Ils me dirent seulement que les extravagances où les avoit portés une délivrance si peu attendue, n'avoient été guere éloignées d'une véritable frénésie; que leur passion, qui étouffoit presque toutes les facultés de leur ame, s'étoit frayée plusieurs routes différentes, pour éclater dans l'un d'une manière, dans l'autre d'une manière toute opposée; que les uns s'étoient évanouis, que les autres avoient pleuré, & que quel-

ques-uns étoient devenus absolument fous pour un tems.

Ce portrait me toucha beaucoup , & me rappella les transports de *Vendredi* , en rencontrant son pere , ceux des François qui s'étoient sauvés à mon bord de leur navire embrâsé , ceux de cet équipage que mon secours avoit empêchés de mourir de faim , & sur-tout la maniere dont j'avois été saisi moi-même , en quittant le désert où j'avois vécu pendant vingt-huit ans. C'est ainsi que d'ordinaire nous nous intéressons dans les sentimens d'autrui , à proportion que nous y reconnoissons les nôtres propres.

Ayant donné aussi une idée de l'état où je trouvai ma colonie , il est tems que j'entre dans le détail de ce que je fis pour elle , & de la situation où je la laissai en sortant de l'île. Ces gens pensoient aussi bien que moi , qu'ils ne seroient plus importunés par les visites des Sauvages , & que s'ils revenoient , ils étoient en état de les repousser , quand ils seroient deux fois plus nombreux qu'auparavant ; ainsi il n'y avoit rien à craindre de ce côté-là. Un point plus

plus important que je traitai avec l'Espagnol , que j'appelle gouverneur , c'étoit leur demeure dans l'île. Mon intention n'étoit pas d'en emmener un seul avec moi : aussi n'étoit-il pas juste de faire cette grace à quelques-uns , & de laisser-là les autres , qui auroient été au désespoir d'y rester , si je diminueois leur nombre.

Je leur dis donc à tous que j'étois venu pour les établir dans l'île , & non pour les en faire sortir ; que dans cette vue j'avois fait des dépenses considérables , pour les pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire pour leur subsistance & pour leur sûreté. Que de plus je leur menois des personnes non-seulement propres à augmenter avantageusement leur nombre , mais encore à leur rendre de grands services , étant artisans , & capables de faire pour la colonie mille choses nécessaires , qui lui avoient manqué jusqu'ici.

Avant que de leur livrer tout ce que j'avois apporté pour eux , je leur demandai à chacun , l'un après l'autre , s'ils avoient absolument banni de leur cœur leurs anciennes animosités , & s'ils vouloient bien

se toucher dans la main , pour se promettre une amitié étroite , & un attachement sincere pour l'intérêt commun de toute la société.

Guillaume Atkins répondit gravement & cordialement , qu'ils avoient eu assez de malheur pour devenir modérés , & assez de discordes pour devenir amis. Que de son côté il promettoit de vivre & de mourir avec les autres ; que bien loin de nourrir quelque haine contre les Espagnols , il avouoit qu'il avoit bien mérité tout ce qu'ils avoient fait à son égard , & que s'il avoit été à leur place , & eux à la sienne , ils n'en auroient pas été quittes à si bon marché. Que , s'ils le vouloient , il étoit prêt à leur demander pardon de ses folies & de ses brutalités. Qu'il souhaitoit leur amitié de tout son cœur , & qu'il ne négligeroit aucune occasion de les en convaincre. Qu'au reste , il étoit content de ne pas revoir encore sa patrie de vingt ans.

Pour les Espagnols , ils dirent qu'en effet ils avoient , dans le commencement , désarmé & exilé Atkins & ses compagnons

à ca
s'en
fan
tant
con
don
pre
oub
aussi
ce
Qu'
ils é
le c
Qu'
lui
avoi
ce, p
se fi
bras
fure
térè
Su
plein
tous
blen
que

à cause de leur mauvaise conduite , & qu'ils s'en rapportoient à moi s'ils l'avoient fait sans raison ; mais qu'Atkins avoit marqué tant de bravoure dans la grande bataille contre les Sauvages , & qu'ensuite il avoit donné tant de marques de l'intérêt qu'il prenoit à toute la société , qu'ils avoient oublié tout le passé , & qu'ils le croyoient aussi digne d'être fourni d'armes & de tout ce qui étoit nécessaire que tout autre. Qu'ils avoient déjà fait voir à quel point ils étoient satisfaits de lui , en lui confiant le commandement sous leur gouverneur. Qu'ils avoient une parfaite confiance en lui & en tous ses compatriotes , & qu'ils avoient parfaitement mérité cette confiance , par tout ce qui peut porter les hommes à se fier les uns aux autres. Enfin qu'ils embrassoient avec plaisir l'occasion de m'assurer qu'ils n'auroient jamais d'autre intérêt que celui de toute la colonie.

Sur ces déclarations , qui paroissoient pleines de franchise & d'amitié , je les priai tous à dîner pour le lendemain ; & véritablement je leur donnai un repas magnifique. Pour cet effet , je fis venir à terre le

cuisinier du vaisseau & son compagnon , & je leur donnai pour aide le second cuisinier qui étoit dans l'île. On apporta du vaisseau six pieces de bœuf & quatre de porc , une grande jatte de porcelaine pour y faire du *punch* , avec les ingrédiens nécessaires , dix bouteilles de vin rouge de Bordeaux , & dix bouteilles de biere d'Angleterre. Tout cela fut d'autant plus agréable à mes convives , qu'ils n'avoient tâté rien de pareil depuis bien des années.

Les Espagnols ajouterent à nos mets cinq chevreaux entiers , que les cuisiniers firent rôtir , & dont on en envoya trois bien couverts dans le vaisseau , afin que l'équipage se régâlât de viande fraîche , dans le tems que mes insulaires feroient bonne chere des provisions salées du vaisseau.

Après avoir goûté avec eux tous les plaisirs innocens de la table , je fis porter à terre toute la cargaison que j'avois destinée à mes gens ; & pour empêcher qu'il n'y eût des disputes sur le partage , j'ordonnai que chacun prît une portion égale de tout ce qui devoit servir à les-

vêtir pour lors. Je commençai par leur distribuer autant de toile qu'il leur en falloit pour quatre chemises , & j'augmentai ensuite le nombre jusqu'à six , à l'instante priere des Espagnols. Rien au monde n'étoit capable de leur faire plus de plaisir ; il y avoit si long-tems qu'ils n'en avoient porté , que l'idée même leur en étoit presque sortie de la mémoire.

Je destinai les étoffes minces d'Angleterre , dont j'ai parlé ci-dessus , à leur en faire à chacun un habit en forme de fourreau , croyant cet habillement libre & peu ferré , le plus propre pour la chaleur du climat. J'ordonnai en même tems qu'on leur en fit de nouveaux dès que ceux - ci seroient usés. Je donnai à peu près les mêmes ordres pour ce qui regardoit les escarpins , les souliers , les bas & les chapeaux.

Je ne puis exprimer la joie & la satisfaction qui éclatoient dans l'air de tous ces pauvres gens , en voyant le soin que j'avois pris de leur fournir tant de choses utiles & commodes. Ils me dirent que j'étois leur véritable pere , & que , tan-

dis que dans un endroit si éloigné de leur patrie ils auroient un correspondant comme moi , ils oublieroient qu'ils étoient dans un désert. Là-dessus ils déclarerent tous qu'ils s'engageoient à ne jamais abandonner l'île sans mon consentement.

Je leur présentai ensuite les gens que j'avois amenés avec moi , sur-tout le tailleur , le ferrurier , les deux charpentiers , & mon artisan universel , qui leur étoit d'une plus grande utilité qu'aucune chose au monde. Le tailleur , pour leur marquer le zele qu'il avoit pour eux , se mit d'abord à travailler , & avec ma permission il commença par leur faire à chacun une chemise. En même tems il enseigna aux femmes la maniere de manier l'aiguille, de coudre & de piquer , & les employa même sous lui à faire les chemises de leurs maris & de tous les autres.

Pour les charpentiers , il n'est pas nécessaire de dire de quelle utilité ils furent à ma colonie. Ils mirent d'abord en piece tous mes meubles grossiers , & en leur place firent en moins de rien des tables fort propres , des chaises , des châlits , des buffets , &c.

Pour leur faire voir comment la nature a produit les artisans , je menai mes charpentiers voir la maison d'Atkins. Ils m'avouerent tous deux qu'ils n'avoient jamais vu un pareil exemple de l'industrie humaine : l'un des deux même , après avoir rêvé pendant quelques momens , se tournant de mon côté : *En vérité , dit-il , cet homme n'a pas besoin de nous , il ne lui manque que des outils.*

Ce mot me fit souvenir de produire ceux que j'avois apportés ; je distribuai à chaque homme une bêche , une pelle & un rateau , pour suppléer par-là à la charue & à la herse. Je donnai encore à chaque petite colonie à part , une pioche , un levier , une grande hache & une scie , en leur permettant d'en prendre de nouveaux du magasin général , dès qu'ils seroient usés ou rompus.

Pour des clous , chevilles de fer , gonds , marteaux , couteaux , ciseaux , &c. je leur ordonnai d'en prendre à discrétion ; étant persuadé qu'ils ne consulteroient là-dessus que leurs besoins , & qu'ils ne seroient jamais assez extravagans pour les gâter , ou pour les rompre.

Le magasin d'armes & de munitions que je leur apportois , étoit si abondant , qu'ils ne pouvoient qu'en être charmés. Ils étoient alors en état de marcher comme je faisois autrefois , chaque épaule chargée d'un fusil , & de résister à un millier de Sauvages , pour peu qu'ils fussent aidés par l'avantage du terrain , dont ils étoient toujours les maîtres.

J'avois mené avec moi à terre le jeune homme dont la mere étoit morte de faim , & la servante. C'étoit une jeune fille douce , bien élevée & pieuse , & dont la conduite charmoit tout le monde. Elle avoit vécu sans beaucoup d'agrément dans le vaisseau , où il n'y avoit d'autre femme qu'elle , mais elle s'étoit soumise à son sort avec beaucoup de résignation. Quand elle vit l'ordre qui régnoit dans mon île , & l'air florissant qui y éclatoit par tout , considérant qu'elle n'avoit aucune affaire dans les Indes Orientales , elle me pria de la laisser dans l'île , & de l'agréger comme un membre de ma famille. Le jeune homme me fit la même priere , & j'y consentis avec plaisir. Je leur donnai un petit

tern
tout
tes

faç
& c
mag
sag
gloi
ger
tag
que
col

I
& M
dan
lequ
la c
telle
vre
cach
au n
parf
Mil
l'île
ver

terrain, où on leur fit trois tentes, entourées d'ouvrages de vannier, construites comme la maison d'Atkins.

Ces tentes étoient liées ensemble, de façon que chacun avoit son appartement, & que celle du milieu pouvoit servir de magasin & de salle à manger, pour l'usage de l'un & de l'autre. Les deux Anglois trouverent fort à propos de changer de demeure, & d'approcher davantage de ces nouveaux venus. C'est ainsi que l'île resta toujours partagée en trois colonies.

Les Espagnols, avec le pere de *Vendredi* & les premiers esclaves, étoient toujours dans mon vieux château sous la colline, lequel devoit passer à fort juste titre pour la capitale de mon empire. Ils l'avoient tellement étendu, qu'ils y pouvoient vivre fort au large, quoiqu'entièrement cachés; & je suis sûr qu'il n'y eut jamais au monde une petite ville dans un bois si parfaitement à l'abri de toute insulte. Mille hommes auroient parcouru toute l'île, pendant un mois entier, sans la trouver, à moins que d'être avertis qu'elle y

étoit réellement. Les arbres qui l'entouroient étoient si serrés , & leurs branches tellement entrelacées les unes dans les autres, qu'il auroit fallu les abattre pour voir le château : d'ailleurs , il étoit presque impossible de découvrir les deux petits chemins par lesquels les habitans eux-mêmes entroient & sortoient. L'un étoit tout au haut de la petite baie , à plus de deux cents verges derrière l'habitation. L'autre, encore plus caché, menoit par-dessus la colline , par le moyen d'une échelle , comme je l'ai déjà dit plus d'une fois. Ils avoient planté encore au-dessus de la colline un bois fort épais d'un acre d'étendue , où il n'y avoit pas la moindre ouverture , excepté une fort petite entre deux arbres , par laquelle on entroit de ce côté-là.

La seconde colonie étoit celle de Guillaume Atkins , de son compagnon , & de la famille de leur camarade défunt , du jeune homme & de la servante. Dans celle-là demeuroient encore les deux charpentiers , & le ferrurier , qui étoit d'autant plus utile à tous les habitans , qu'il étoit

enco
séque
arme
tifan
autre
un g
enco
qu'o
Ava
fatis
qui é
siem
honn
A
glige
que
Fran
nien
Il
roma
que
feme
Non
un p
lité
de lu

encore bon armurier , & capable par conséquent de tenir toujours en bon état les armées à feu. Ils avoient avec eux mon artisan universel , qui valoit lui seul vingt autres ouvriers. Ce n'étoit pas seulement un garçon fort industrieux , mais il étoit encore fort gai & fort divertissant , en sorte qu'on trouvoit chez lui l'agréable & l'utile. Avant de sortir de mon royaume , j'eus la satisfaction de le marier avec la servante , qui étoit une fille de mérite. Enfin , la troisieme colonie étoit celle des deux Anglois honnêtes gens.

A propos de mariage , je ne dois pas négliger de rapporter ici les conversations que j'eus dans l'île avec mon religieux François , sur les mariages peu cérémonieux des Anglois.

Il est certain que c'étoit un catholique-romain , & il est à craindre que je ne choque les protestans , en parlant avantageusement de son caractère & de sa piété. Non-seulement c'étoit un papiste , mais un prêtre , & un prêtre François. Ces qualités pourtant ne doivent pas m'empêcher de lui rendre justice : c'étoit un homme

sobre , grave , & véritablement chrétien , du côté de la morale. Sa charité étoit exemplaire , & toute sa conduite propre à servir de modele aux gens de bien. Personne ne doit trouver à redire , je pense , aux éloges que je lui donne , malgré sa profession & ses principes , sur lesquels il se trompoit , à mon avis , & peut-être encore au sentiment de plusieurs de mes lecteurs.

La premiere conversation que j'eus avec lui , après qu'il eut consenti à me suivre dans les Indes , me plut extraordinairement. La religion en étoit le sujet , & il m'en parla avec toute la modération & toute la politesse imaginable.

« Monsieur , *me dit-il en faisant le signe de la croix* , vous ne m'avez pas seulement sauvé la vie , par la bénédiction du ciel , mais vous m'avez permis encore de faire ce voyage avec vous. Vous avez été assez obligeant pour me considérer comme votre ami , & pour me permettre de vous parler avec franchise. Vous voyez à mon habit de quelle religion je suis , & je puis deviner la vôtre par votre patrie. Mon
devoir

devoir est, sans doute, de faire en toute occasion tous les efforts possibles pour porter les hommes dans le sein de l'église catholique, & de leur donner la connoissance de la religion que je crois la seule véritable. Mais me considérant ici comme un de vos domestiques, vos bienfaits, les regles de la civilité, & la justice même, me forcent à ne rien faire sans votre permission. Ainsi, Monsieur, je ne prendrai jamais la liberté d'entrer en dispute sur quelque point de religion, touchant lequel nous n'avons pas les mêmes sentimens, à moins que vous ne le trouviez à propos. »

Je lui répondis que je trouvois dans sa conduite autant de prudence que de modération ; qu'il étoit vrai que j'étois de ceux qu'on traite d'hérétiques dans son église, mais qu'il n'étoit pas le premier catholique-romain avec qui j'avois lié conversation sans m'emporter à ces transports de zele, qui ne peuvent que rendre ces sortes d'entretiens grossiers & inutiles ; qu'il pouvoit être persuadé que ses sentimens n'altéreroient jamais rien dans l'estime que

ses bonnes qualités m'avoient fait concevoir pour lui ; & que s'il arrivoit que nos conversations sur ces matieres produisissent quelque mécontentement , j'aurois soin que ce ne fût pas ma faute.

Il me repartit , que selon lui il étoit aisé de bannir la dispute de toutes nos conversations ; que ce n'étoit pas son affaire de vouloir convertir ceux avec qui il parloit , & qu'il me prioit de le considérer dans nos entretiens plutôt comme honnête homme , que comme un religieux. Que si je voulois lui permettre quelquefois de causer avec moi sur des matieres de religion , il le feroit très-volontiers , & qu'alors il étoit persuadé que je souffrirois avec plaisir qu'il défendît ses opinions le mieux qu'il lui seroit possible ; mais que sans mon consentement il ne tourneroit jamais la conversation de ce côté-là.

Il me dit encore qu'il étoit résolu de ne rien négliger , & en qualité de prêtre , & en qualité de simple chrétien , de tout ce qu'il croyoit qui pourroit contribuer à l'utilité de l'équipage , & à l'intérêt général du vaisseau ; & que s'il ne pouvoit pas

prier
lui ,
prier
C
dina
non
mais
j'ose
érud
Il
vie
dont
les r
pend
ploy
à m
laque
chan
cun
leque
Se
la M
Saint
voya
d'en
donn

prier peut-être avec nous , ni nous avec lui , il auroit du moins la consolation de prier pour nous dans toutes les occasions.

C'étoit là le tour de nos entretiens ordinaires , & je trouvois dans ce religieux , non - seulement un homme bien élevé , mais encore un cœur bien placé , & , si j'ose le dire , du bon sens , & une grande érudition.

Il me fit un récit très-divertissant de sa vie , & des événemens extraordinaires dont elle avoit été comme tissue. Parmi les nombreuses aventures qu'il avoit eues pendant le peu d'années qu'il avoit employées à voyager , la plus remarquable , à mon avis , étoit sa dernière course , dans laquelle il avoit été forcé cinq fois de changer de vaisseau , sans que jamais aucun des cinq fût parvenu à l'endroit pour lequel il avoit été destiné.

Son premier dessein avoit été d'aller à la Martinique , & il s'étoit embarqué à Saint-Malo, dans un vaisseau prêt à faire ce voyage. Mais forcé , par le mauvais tems , d'entrer dans le Tage , le navire avoit donné contre un banc , & l'on avoit été

obligé d'en ôter toute la cargaison. Dans cet embarras , il avoit trouvé un vaisseau prêt à faire voile pour les îles Maderes. Il s'y étoit embarqué ; mais le maître n'étant pas fort excellent marinier , & s'étant trompé dans son estime , il avoit laissé dériver son navire jusqu'à Fial , où , par un heureux hasard , il avoit trouvé une bonne occasion de se défaire de sa marchandise , qui consistoit en grain. Ce bonheur l'avoit fait résoudre à ne point aller aux Maderes , mais à charger du sel dans l'île de Mai , & à s'en aller de-là vers Terre-Neuve.

Dans cette conjoncture , mon religieux n'avoit pu que suivre la destinée du vaisseau , & le voyage avoit été heureux jusqu'aux bancs où l'on prend le poisson. Rencontrant là un vaisseau François , destiné pour Québec dans la riviere de Canada , & de-là pour la Martinique , pour y apporter des vivres , il avoit cru trouver l'occasion d'exécuter son premier dessein. Mais après être arrivé à Québec , le maître du vaisseau étoit mort , & le vaisseau n'étoit pas allé plus loin. Se voyant

trav
dest
sum
l'avi
pou
avoi
ges
ties
qui l
Po
gress
poin
viens
le m
étoit
que
matin
color
droit
avec
quelc
patien
rant
dépla
desse
lonie

traversé ainsi , il s'étoit mis dans le vaisseau destiné pour la France , qui avoit été consumé par le feu en pleine mer , & nous l'avions reçu à bord d'un vaisseau destiné pour les Indes Orientales. C'est ainsi qu'il avoit échoué tout de suite en cinq voyages , qui étoient , pour ainsi dire , les parties d'une seule course , sans parler de ce qui lui arriva encore dans la suite.

Pour ne pas faire de trop longues digressions sur les aventures d'autrui qui n'ont point de relation avec les miennes , je reviens à ce qui se passa dans mon île , par le moyen de mon religieux. Comme il étoit logé avec nous pendant tout le tems que je fus dans l'île , il me vint voir un matin que j'avois résolu d'aller visiter la colonie des Anglois , qui étoit dans l'endroit le plus éloigné de l'île. Il me dit avec beaucoup de gravité , que depuis quelques jours il avoit attendu avec impatience l'occasion de m'entretenir , espérant que ce qu'il avoit à me dire ne me déplairoit pas , parce qu'il tendoit à mon dessein général , la prospérité de ma colonie , & pourroit y attirer les bénédictions

du ciel , dont jusqu'ici elle ne jouissoit pas autant qu'il l'auroit souhaité.

Surpris de la fin de son discours , je lui répondis d'une maniere assez précipitée :
« Comment pouvez-vous avancer , mon-
» sieur , que nous ne jouissons pas des bé-
» nédictions du ciel , nous à qui il a ac-
» cordé des secours si merveilleux , & une
» délivrance si peu attendue , comme vous
» l'avez pu voir par le récit que je vous en
» ai fait ? »

« S'il vous avoit plu , *me répliqua-t-il*
aussi promptement que modestement , d'at-
tendre la fin de mon discours , vous n'au-
riez point eu lieu de vous fâcher contre
moi , & de me croire assez dépourvu de
sens pour douter de l'assistance miraculeuse
dont Dieu vous a favorisé. J'espere , par
rapport à vous , que vous êtes en état de
jouir des faveurs du ciel , parce qu'effec-
tivement votre dessein est extrêmement
bon ; mais quand il seroit encore meil-
leur , il peut y en avoir parmi vos gens
dont les actions n'ont pas la même pureté.
Vous savez que dans l'histoire des enfans
d'Israël , un seul Achan éloigna la béné-

dition de Dieu de tout le peuple , l'irrita tellement , que 36 Israélites , quoiqu'ils n'eussent point de part au crime , furent néanmoins l'objet de la colere & de la vengeance divine. »

Son discours me toucha fort , & je lui dis que son raisonnement étoit si juste , & que son dessein me paroissoit si sincere & si plein de piété , que , mortifié de l'avoir interrompu , je ne pouvois que le prier de vouloir bien continuer. Persuadé que ce qu'il avoit à me dire demandoit quelque tems , je l'avertis de mon intention d'aller voir les plantations des Anglois , & je lui proposai de m'y accompagner , & de m'expliquer ses vues chemin faisant. Il me répondit qu'il y consentoit avec d'autant plus de plaisir , que ce qu'il avoit à me dire regardoit ces mêmes Anglois. Là-dessus nous nous mîmes en chemin , & je le conjurai de me parler avec toute la franchise possible.

« Avant que d'en venir à mon sujet , *me dit-il* , vous me permettrez bien , monsieur , de poser ici quelques principes comme la base de tout mon discours.

Quoique nous différions dans quelques sentimens particuliers , tout ce que j'ai à vous dire seroit sans fruit , si nous ne nous accordions point dans les principes généraux. Je fais bien que malheureusement nous n'admettons pas tous les mêmes dogmes , dans le cas dont il s'agit ; mais il est certain que nous ne pouvons que tomber d'accord de certaines vérités primitives. Nous croyons l'un & l'autre qu'il y a un Dieu , & que ce Dieu nous ayant donné des regles pour y conformer notre culte & notre conduite , nous ne devons pas nous hasarder de propos délibéré à l'offenser , en négligeant ce qu'il nous commande , ou en faisant ce qu'il nous défend. D'ailleurs , quels que soient les points particuliers de nos religions , nous admettons tous comme une vérité incontestable , que d'ordinaire la bénédiction du ciel ne fuit point la transgression volontaire & audacieuse de ses loix. Tout bon chrétien , par conséquent , est obligé de faire tous ses efforts pour tirer de leur léthargie criminelle tous ceux qui vivent sans se mettre en peine de connoître Dieu &

ses
mais
nion
char
leurs
ce ,
aussi
miti
si vo
affair
Il
viner
de lu
merc
prend
de le
détail
autre
maud
« E
drai d
me do
sembl
entre
ciel ,
pour l

ses loix. Vos Anglois sont protestans ; mais quoique je sois catholique , leurs opinions , différentes des miennes , ne me déchargent pas du soin que je dois avoir de leurs ames , & je suis obligé , en conscience , de ne rien épargner pour les faire vivre aussi éloignés qu'il est possible , d'une inimitié ouverte avec leur Créateur , sur-tout si vous me permettez de me mêler d'une affaire qui vous regarde directement. »

Il me fut impossible jusques-là de deviner son but ; je ne laissai pas pourtant de lui accorder ses principes , de le remercier de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à ce qui nous regardoit , & de le prier d'entrer dans un plus grand détail , pour que je pusse , comme un autre Josué , éloigner de nous la chose maudite.

« Eh bien ! monsieur , *dit-il* , je prendrai donc la liberté que vous voulez bien me donner. Il y a ici trois choses , ce me semble , qui doivent mettre une barrière entre vos efforts & les bénédictions du ciel , & que je voudrois voir éloignées pour l'amour de vous & de vos sujets. Je

fuis sûr , monsieur , que vous serez de mon sentiment , dès que je les aurai nommées , sur-tout quand je vous aurai convaincu qu'il est aisé de venir à bout de tous ces obstacles à votre grande satisfaction. Premièrement , monsieur , *continua-t-il* , vous avez ici 4 Anglois , qui se sont cherchés des femmes parmi les Sauvages , & qui en ont eu plusieurs enfans , sans s'être mariés selon les loix de Dieu & des hommes. Par conséquent , ils doivent être considérés comme vivant jusqu'ici dans l'impureté. Vous me répondrez , monsieur , que dans cette occasion il n'y avoit aucun ecclésiastique pour présider à la cérémonie requise pour un mariage légitime , & qu'il n'y avoit pas même de l'encre , du papier & des plumes pour dresser un contrat de mariage , & pour signer ; je suis instruit même de ce que le gouverneur Espagnol vous a raconté , des conditions sous lesquelles il a permis que cette liaison se soit faite. Mais la précaution qu'il a prise de les faire choisir , & de les obliger à s'en tenir chacun à une seule & même femme , n'établit point un mariage

légitime
femme
homme
éviter

» L
suivie
le co
la fen
tion
& l'a
recon
poux
à s'al
que le
voir la
tout
facult
oblig
les me

» P
les em
casion
leurs
fere ,
on dir
que ch

légitime ; puisque le consentement des femmes n'y est point entré , & que les hommes se sont accordés seulement pour éviter les inimitiés & les querelles. »

» D'ailleurs l'essence du mariage , *pour-suivit-il* , ne consiste pas seulement dans le consentement mutuel de l'homme & de la femme , mais encore dans une obligation formelle & légale , qui force l'une & l'autre des parties contractantes à se reconnoître toujours dans la qualité d'époux & d'épouse. Elle engage l'homme à s'abstenir de toute autre femme , tandis que le premier contrat subsiste , & de pourvoir la sienne aussi bien que ses enfans , de tout ce qui est nécessaire , autant que ses facultés peuvent le permettre. Ce contrat oblige la femme à remplir , de son côté , les mêmes ou de semblables conditions. »

» Pour les hommes en question , rien ne les empêche de se servir de la première occasion pour abandonner leurs femmes & leurs enfans , pour les laisser dans la misère , & pour en épouser d'autres. Peut-on dire , monsieur , *continua-t-il avec quelque chaleur* , que la gloire de Dieu ne souf-

fre pas d'une liberté si peu légitime ? Croyez-vous que tant que cette licence subsiste , la bénédiction du ciel accompagnera vos efforts , quelque bons qu'ils puissent être en eux-mêmes , & dans votre intention ? N'est-il pas toujours certain que ces gens , qui sont vos sujets , & entièrement soumis à votre volonté , vivent par votre permission dans une fornication ouverte ? »

J'avoue que je fus frappé de la chose , dès que les argumens de mon religieux m'eurent ouvert les yeux sur son énormité ; je compris d'abord qu'il auroit été aisé de la prévenir , malgré l'absence de tout ecclésiastique. Il ne s'agissoit que de faire de vive voix un contrat devant des témoins , de le confirmer par quelque signe dont on auroit pu convenir unanimement , & d'engager & les hommes & les femmes à ne s'abandonner jamais , & à veiller conjointement sur leurs enfans communs ; & aux yeux de Dieu ç'auroit été , sans doute , un mariage légitime ; par conséquent , il y avoit eu une négligence impardonnable

pard
dient
Je
prêtr
passé
gens
sembl
mérit
chose
« J
chise
vous a
saurie
fait ic
vous fl
être d
former
légitim
il vous
festueu
parce q
l'êtes s
a de cr
J'avo
pide po
religieu
Tom

pardonnable à ne pas songer à un expédient si facile.

Je crus fermer la bouche à mon jeune prêtre , en lui disant que tout cela s'étoit passé pendant mon absence , & que ces gens avoient déjà vécu si long-tems ensemble , que si leur liaison mutuelle ne méritoit que le nom de fornication , la chose étoit sans remède.

« Je vous demande pardon de ma franchise , *me répliqua-t-il* ; je vois bien que vous avez raison de soutenir que vous ne sauriez être coupable de tout ce qui s'est fait ici pendant votre absence ; mais ne vous flattez pas , je vous prie , de ne point être dans une obligation absolue de réformer tout ce qu'il y a d'indécent & d'il-légitime. Que le passé soit imputé à qui il vous plaira ; tout ce qu'il y aura de dé-fectueux pour l'avenir sera à votre charge , parce que vous êtes le maître , & que vous l'êtes seul de mettre fin à tout ce qu'il y a de criminel dans cette affaire. »

J'avoue à ma honte que je fus assez stu-pide pour ne pas comprendre encore mon religieux , & pour m'imaginer que son des-

sein étoit de m'obliger à les séparer ; & je lui répondis que si je prenois de pareilles mesures , ce seroit le vrai moyen de bouleverser toute la colonie.

« Non , non , monsieur , *me repartit-il, étonné de ma méprise* , mon dessein n'est pas que vous sépariez ces couples , mais que vous les fassiez épouser légitimement ; & puisqu'il seroit difficile de leur faire goûter ma maniere de les marier , quoique valable selon les loix de votre patrie , je vous crois qualifié devant Dieu & devant les hommes , pour vous en acquitter vous-même par un contrat écrit , signé , par les hommes & par les femmes , devant tous les témoins qui peuvent se trouver dans l'île. Je ne doute pas qu'un pareil mariage ne passât pour légitime chez tous les peuples de l'Europe. »

J'étois surpris de trouver dans son discours tant de véritable piété , un zèle si sincère , & une impartialité si généreuse pour les intérêts de son église , enfin une si grande ardeur pour le salut de ces personnes , qu'il ne connoissoit pas seulement , bien loin d'avoir la moindre relation avec

elles
char
tant
dit t
mêm
dité
tout
merc
la pr
je ne
moin
mêm
valabl
marié
dans
affaire
Je l
secon
mieux
nées s
Il n
candeu
pas ma
Cett
la nég
qui , a

elles. Je puis dire que je n'ai jamais vu une charité plus grande & plus délicate. Prêtant, sur-tout, attention à ce qu'il avoit dit touchant l'expédient de les marier moi-même, dont je connoissois toute la validité, je lui dis que je tombois d'accord de tout ce qu'il venoit de dire, que je le remerciois de sa charité, & que j'en ferois la proposition à mes Anglois. Mais que je ne voyois pas qu'ils dussent trouver le moindre scrupule à se faire marier par lui-même, sachant que la chose seroit aussi valable en Angleterre, que s'ils étoient mariés par un prêtre Anglican. On verra dans la suite comment se passa toute cette affaire.

Je le pressai ensuite de m'expliquer son second grief, en le remerciant de mon mieux sur les lumieres qu'il m'avoit données sur le premier article.

Il me dit qu'il le feroit avec la même candeur, persuadé que je ne le trouverois pas mauvais.

Cette seconde censure avoit pour objet la négligence inexcusable des Anglois, qui, ayant vécu avec leurs femmes l'es-

pace de sept années , leur ayant enseigné à parler & à lire l'anglois , & leur voyant de la pénétration & du jugement , n'avoient pas songé à leur toucher un mot de la religion chrétienne , de l'existence d'un seul Dieu , & de la manière de le servir , bien loin de les en instruire à fond , & de les désabuser de la grossière absurdité de leur idolatrie.

Il traita cette négligence de crime atroce , dont non-seulement ils auroient à rendre compte devant le tribunal de Dieu , mais que peut être , par une juste punition , ils ne trouveroient plus occasion de réparer , Dieu leur pouvant arracher ces femmes , dont , pour ainsi dire , il leur avoit commis le salut.

« Je suis persuadé , *continua-t-il avec beaucoup de ferveur* , que s'ils avoient été obligés de vivre parmi les Sauvages , d'entre lesquels ils ont tiré leurs femmes , ces idolâtres auroient pris plus de peine pour les engager dans le culte du diable , qu'ils n'en ont pris pour donner à leurs prisonniers la connoissance de Dieu. Quoique nous ne soyions pas de la même religion ,

mon
quali
de vo
princ
les v
teur
venit
tous.
de la
font
& du
Ne
que l
me
mes
pas é
noître
vertu
l'égli
chain
carac
ainsi
vous
négli
je n'a
conn

monfieur , *poursuivit - il* , cependant en qualité de chrétiens nous devons être ravis de voir les esclaves du démon instruits des principes généraux du christianisme , de les voir admettre un Dieu , un Rédempteur , une résurrection , & une vie à venir , dogmes auxquels nous soucrivons tous. Ils seroient du moins alors plus près de la véritable église , qu'à présent , qu'ils font une profession ouverte de l'idolatrie & du culte du diable. »

Ne pouvant plus résister à la tendresse , que la vertu éclairée de cet honnête homme m'inspiroit pour lui , je le serrai entre mes bras avec passion. « Combien n'ai-je pas été éloigné , *lui dis-je* , de bien connoître ce qu'il y a de plus essentiel dans les vertus chrétiennes , qui consiste à aimer l'église de J. Christ , & le salut du prochain ! En vérité , j'ai ignoré jusqu'ici le caractère d'un vrai chrétien. Ne parlez pas ainsi , mon cher monfieur , *me répondit-il* , vous n'êtes point coupable de toutes ces négligences : il est vrai , *répliquai-je* , mais je n'ai pas pris ces sortes de choses à cœur comme vous. Il est tems encore de remé-

dier à tous ces inconvéniens , *repartit-il* ; ne soyez pas si prompt à vous condamner vous-même. Mais que ferai-je ? *lui dis-je* , vous savez que mon départ ne sauroit être différé. Eh bien , *me répondit-il* , voulez-vous me permettre de parler à ces pauvres gens ? De tout mon cœur , *lui dis-je* , & je ne négligerai rien pour appuyer de mon autorité tout ce que vous leur direz. Par rapport à cela , *répliqua-t-il* , nous devons les abandonner à la grace de Jesus-Christ. Notre devoir se borne à les instruire , à les exhorter , à les encourager : si vous voulez bien me laisser faire , & si le ciel daigne bénir mes foibles efforts , je ne désespere pas de porter ces ames ignorantes dans le sein du christianisme , & de leur faire embrasser les articles fondamentaux dont nous convenons tous ; j'espère même y réussir , pendant que vous serez encore dans l'île. »

Je le priai de passer au troisieme article , sur lequel il s'étoit offert de m'éclaircir. « Cet article est de la même nature , *me dit-il* ; il s'agit de vos pauvres Sauvages , qui sont devenus vos sujets , pour ainsi

dire
max
chré
être
relig
moy
fions
« C
envo
les In
même
reux
& des
noiffa
dans l
avez i
reille
l'idola
Sauvag
fance
dempt
reil m
faire un
qu'un
sa vie ?
Ces p

dire, par le droit de la guerre. C'est une maxime qui devoit être reçue de tous les chrétiens, de quelque secte qu'ils puissent être, que la connoissance de notre sainte religion doit être étendue par tous les moyens possibles, & dans toutes les occasions imaginables. »

« C'est sur ce principe que notre église envoie des missionnaires dans la Perse, les Indes, la Chine, & que nos prélats même s'engagent à des voyages dangereux, & à demeurer parmi des barbares & des meurtriers, pour leur donner la connoissance de Dieu, & pour les porter dans le sein de l'église chrétienne. Vous avez ici toute prête l'occasion d'une pareille charité ; vous pouvez détourner de l'idolatrie trente-six ou trente-sept pauvres Sauvages, & les conduire à la connoissance de Dieu, leur Créateur & leur Rédempteur. Pourriez-vous négliger un pareil moyen d'exercer votre piété, & de faire une bonne œuvre, qui vaut la peine qu'un chrétien y emploie tout le tems de sa vie ? »

Ces paroles me rendoient muet d'éton-

nement , & j'étois charmé de voir devant mes yeux un véritable modele de zele chrétien , quels que pussent être les sentimens particuliers de cet homme de bien. J'avoue que jamais pareille pensée ne m'étoit venue dans l'esprit , & sans lui j'aurois été peut-être incapable toute ma vie d'en avoir de semblables. Je regardois ces Sauvages comme de vils esclaves , dont nous aurions pu nous servir en cette qualité , si nous avions eu de quoi les employer , & dont faute de cela nous ne devions songer qu'à nous défaire , en les transportant ailleurs , quand ils n'auroient jamais revu leur patrie.

La confusion de mes pensées durant long-tems , sans que je fusse en état de répondre un mot à son discours , il remarqua mon désordre , & me regardant d'un air sérieux : « Je serois au désespoir, *me dit-il* , d'avoir lâché la moindre expression qui pût vous offenser. Effectivement , *lui répondis-je* , je suis en colere , mais c'est contre moi-même. Je suis confus de n'avoir jamais formé quelque idée là-dessus , & de ne pas savoir à quoi pourra

servi
prés
«
circo
je su
équip
ce ser
plus
visior
gages
des
accor
ici , &
payer
m'est
mon f
Il m'e
prend
de sou
veau
vaissea
ter ici
même
miracu
Il m
coup ,

servir la notion que vous m'en donnez à présent. »

« Vous savez , *continuai-je* , dans quelles circonstances je me trouve. Le vaisseau où je suis , est destiné pour les Indes. Il est équipé par des marchands particuliers , & ce seroit une injustice criante de l'arrêter plus long-tems ici , sachant que les provisions que consomme l'équipage , & les gages qu'il tire , jettent les marchands dans des dépenses inutiles. Il est vrai que j'ai accordé de pouvoir demeurer douze jours ici , & si j'y demeure plus long-tems , de payer trois livres sterling par jour. Il ne m'est point permis même d'allonger ainsi mon séjour dans l'île , que de huit jours. Il m'est impossible par conséquent d'entreprendre un dessein si louable , à moins que de souffrir qu'on ne me laisse de nouveau dans l'île , & de m'exposer , si le vaisseau réussit mal dans le voyage , à rester ici toute ma vie , à peu près dans le même état dont la Providence m'a tiré si miraculeusement. »

Il m'avoua qu'il m'en coûteroit beaucoup , si je voulois exécuter cette entre-

prise; mais il s'en rapportoit à ma conscience, si le salut d'un si grand nombre d'ames ne valoit pas la peine que j'y hasardasse tout ce que j'avois au monde. N'ayant pas le cœur aussi touché de cette vérité que lui : « Je conviens, monsieur, *lui dis-je*, que c'est quelque chose de très-glorieux, d'être un instrument dans la main de Dieu, pour convertir trente-sept payens à la connoissance de J. C. Mais vous êtes un ecclésiastique, votre vocation particulière vous porte naturellement de ce côté-là, & je m'étonne qu'au lieu de m'y exhorter, vous ne songiez pas vous-même à l'entreprendre. »

Il s'arrêta tout court à ce discours, se plaça devant moi, & me faisant une profonde révérence : « Je rends grâces à Dieu & à vous, monsieur, *me dit-il*, de me donner, pour une œuvre si excellente, une vocation si manifeste. Si vous croyez être dispensé d'y mettre la main, par la situation où vous vous trouvez, & si vous voulez bien vous en fier à moi, je m'y mettrai avec la plus grande satisfaction, & je me croirai dédommagé de tous les

malh
voya
rieux
Pe
couv
ses y
joues
alloit
à un
Je m
de tr
mes
ment
de ze
s'élev
zele
& m
Ap
dema
de bor
s'enfe
sa vie
sein c
gens ;
sans a
dans c

malheurs de mon triste voyage , en me voyant employé dans un dessein si glorieux. »

Pendant qu'il disoit ces choses , je découvris dans son air une espèce d'extase ; ses yeux brilloient d'un feu nouveau , ses joues étoient rouges , & cette couleur alloit & venoit , comme on le voit arriver à un homme agité par différentes passions. Je me tus pendant quelque tems , faute de trouver des termes propres à exprimer mes sentimens ; j'étois extraordinairement surpris de voir dans un homme tant de zèle & tant de candeur , & un zèle qui s'élevoit si fort au-dessus de la sphere du zèle ordinaire des gens de sa profession , & même de tous les autres chrétiens.

Après avoir rêvé quelque tems , je lui demandai sérieusement s'il parloit tout de bon , & s'il étoit réellement résolu de s'enfermer dans ce désert , pour le reste de sa vie peut-être , uniquement dans le dessein d'entreprendre la conversion de ces gens ; & s'il étoit capable de s'y hasarder , sans aucune espérance certaine de réussir dans cette entreprise.

« Qu'appellez-vous se hasarder , *me répliqua-t-il vivement* ? dites-moi , je vous prie , dans quelle vue croyez-vous que j'aie pris la résolution de vous suivre dans les Indes ? » Je n'en fais rien , *lui dis-je* , à moins que ce ne soit pour aller prêcher l'évangile aux Indiens. Vous devinez juste , *me répondit-il* , & si je puis convertir ces trente-sept hommes à la foi de Christ , pensez-vous que je n'aurai pas bien employé mon tems , quand je devrois être enterré ici ? Le salut de tant d'ames ne vaut pas seulement toute ma vie , mais encore celle de vingt autres de ma profession. Oui , oui , monsieur , je bénirais toujours Jésus-Christ & la Sainte Vierge , si je pouvois être le moindre instrument du salut de tant d'ames , quand je ne devrois jamais revoir ma patrie. Mais puisque vous voulez me faire l'honneur de m'employer dans ce saint ouvrage , ce qui me portera à prier pour vous tous les jours de ma vie , j'espère que vous ne me refuserez pas une seule grace que je vous demanderai : c'est de me laisser *Vendredi* pour me seconder , & me servir d'interprete ; car vous savez que sans

un
d'er
gen
J
pou
ce f
fons
tous
plein
toute
folu
ble p
qui
me j
prote
savo
tâché
bien
pût lu
l'espr
tique
les in
moye
& de
Un
me tr
7

un pareil secours , il m'est impossible d'entrer en conversation avec ces pauvres gens. »

Je fus fort troublé à cette demande , ne pouvant pas me résoudre à me séparer de ce fidele domestique , pour plusieurs raisons. Il avoit été mon compagnon dans tous mes voyages ; non seulement il étoit plein de franchise , mais il m'aimoit avec toute la tendresse possible , & j'avois résolu de faire quelque chose de considérable pour sa fortune , s'il me survivoit , ce qui étoit fort apparent. D'ailleurs , comme je lui avois fait embrasser la religion protestante , il auroit couru risque de ne savoir plus à quoi s'en tenir , si l'on avoit tâché de lui donner d'autres idées. J'étois bien persuadé que quelque chose qu'on pût lui dire , il ne se mettroit jamais dans l'esprit que son bon maître étoit un hérétique , & devoit être damné. De nouvelles instructions auroient pu être le vrai moyen de le faire renoncer à ses principes , & de le rejeter dans l'idolatrie.

Une pensée qui me vint tout d'un coup , me tranquillisa : je déclarai à mon reli-

gieux que je ne pouvois pas dire avec sincérité, que j'étois prêt à me défaire de *Vendredi*, par quelque motif que ce pût être, quoique naturellement je ne dusse pas me faire un affaire de sacrifier un domestique à cette charité, à laquelle il sacrifioit sa vie même; que ce qui m'en détournoit le plus, étoit la persuasion que *Vendredi* ne consentiroit jamais à me quitter, & que je ne pouvois pas l'y forcer sans une injustice criante, puisqu'il y auroit une dureté affreuse à éloigner de moi un homme qui avoit bien voulu s'engager solennellement à ne m'abandonner jamais.

Cette réponse l'embarrassa fort; il lui étoit impossible de communiquer ses pensées à ces pauvres Sauvages, pour qui son langage étoit aussi barbare que le leur l'étoit pour lui. Afin de remédier à cet inconvénient, je lui dis que le pere de *Vendredi* avoit appris l'espagnol, qu'il entendoit aussi lui-même, & que par conséquent ce vieillard pouvoit lui servir d'interprete.

Il fut fort satisfait de cette ouverture,

& ri
tourn
donn
fit ré
Qu
des
après
ce qu
agréa
recon
ler de
je leu
y avoi
leur c
leur d
ces in
riés,
deux
trois a
tinuai
en cor
femme
procré
riés lé
Ils r
bien a

& rien n'étoit désormais capable de le détourner de ce dessein ; mais la Providence donna un autre tour à cette affaire , & la fit réussir par un autre moyen.

Quand nous fûmes venus à l'habitation des Anglois , je les fis tous assembler , & après leur avoir mis devant les yeux tout ce que j'avois fait pour leur rendre la vie agréable, dont ils témoignèrent une grande reconnoissance , je commençai à leur parler de la vie scandaleuse qu'ils menoient ; je leur dis qu'un ecclésiastique de mes amis y avoit déjà fait réflexion , & qu'il traitoit leur conduite de criminelle & d'impie. Je leur demandai ensuite , si , en contractant ces infâmes liaisons , ils étoient déjà mariés , ou non. Ils me répondirent que deux d'entr'eux étoient veufs , & que les trois autres étoient encore garçons. Je continuai à leur demander , s'ils avoient pu , en conscience , avoir commerce avec ces femmes , les appeller leurs épouses , & procréer des enfans d'elles , sans être mariés légitimement.

Ils me répondirent , comme je m'y étois bien attendu , qu'il n'y avoit eu personne

pour les marier ; mais qu'ils s'étoient engagés devant le gouverneur à les prendre en qualité d'épouses légitimes , & que , selon eux , dans les circonstances où ils se trouvoient alors , ce mariage étoit aussi légitime que s'il avoit été contracté devant un prêtre , & avec toutes les formalités requises.

Je leur répliquai que sans doute ils étoient mariés réellement par rapport à Dieu , & qu'ils étoient obligés en conscience de regarder leurs prisonnières comme leurs légitimes épouses ; mais que n'étant pas mariés selon les loix humaines, ils pouvoient , s'ils vouloient , se moquer d'un pareil mariage , & abandonner leurs femmes & leurs enfans , ce qui mettroit leurs malheureuses familles dans un état déplorable , destituées de biens & d'amis. Que pour cette raison je ne pouvois rien faire pour eux , à moins que d'être convaincu de la bonté de leurs intentions ; que je serois obligé de tourner toute ma charité du côté de leurs enfans. Je leur dis encore, que s'ils ne massuroient pas qu'ils étoient prêts à épouser ces femmes , je ne pouvois

pas les laisser ensemble dans une liaison criminelle & scandaleuse , qui devoit indubitablement éloigner d'eux la bénédiction divine.

Atkins , prenant alors la parole pour tous les autres , me répondit qu'ils avoient autant d'amour pour leurs femmes que si elles étoient nées dans leur patrie , & que rien ne les porteroit jamais à les abandonner ; que pour lui en particulier , si on lui offroit de le ramener en Angleterre , & de lui donner le commandement du plus beau vaisseau de guerre de toute l'armée navale , il le refuseroit , à moins qu'on ne lui permît de prendre sa famille avec lui ; & que s'il y avoit un ecclésiastique dans le vaisseau , il se marieroit dans le moment , de tout son cœur.

C'étoit - là justement où je l'attendois ; le prêtre n'étoit pas avec moi alors , mais il n'étoit pas loin. Je répondis à Atkins , qu'effectivement j'avois un homme d'église avec moi , que je les voulois faire marier le lendemain , & qu'il n'avoit qu'à délibérer là dessus avec ses camarades. « Pour moi , repartit-il , je n'ai que faire de dé-

» libération , je suis prêt , si le ministre
» est prêt de son côté , & je suis sûr que
» tous mes compagnons sont de mon senti-
» ment. » Je lui dis que mon ami le mi-
nistre étoit François , & qu'il ne savoit
pas un mot d'anglois , mais que je m'of-
frais à lui servir d'interprete. Il ne son-
gea pas seulement à me demander s'il étoit
papistes ou protestant , ce que j'avois extrê-
mement craint. Là-dessus nous nous sépa-
râmes , je fus rejoindre mon prêtre , &
Atkins alla délibérer sur cette affaire avec
ses camarades.

Je communiquai au religieux la réponse
que mes gens m'avoient faite , & je le
priaï de ne leur en parler que quand l'af-
faire seroit en état d'être conclue.

Avant que je pusse encore m'éloigner
de leur plantation , ils vinrent me trouver
tous en corps , & me dirent qu'ils avoient
considéré ma proposition mûrement ; qu'ils
étoient ravis que j'eusse un homme d'église
avec moi , & qu'ils étoient prêts , dès que
je le trouverois bon , à me donner la satis-
faction de se marier formellement ; car ils
étoient fort éloignés d'avoir la moindre en-

vie de quitter leurs femmes , & ils n'avoient eu que des intentions droites , en les choisissant. Là-dessus je leur ordonnai de me venir trouver tous le lendemain , & d'instruire leurs femmes , en attendant , de la nature d'un mariage légitime , qui devoit les assurer de leurs maris , & leur ôter la crainte d'en être abandonnées , quelque chose qui pût arriver.

Il ne fut pas difficile de faire comprendre & goûter cette affaire aux femmes. Ils ne manquèrent pas de venir le lendemain à mon appartement , & je trouvai alors à propos de produire mon homme d'église. Il n'avoit ni l'habit d'un ministre Anglican , ni celui d'un prêtre François. Il étoit habillé d'une soutane noire , liée d'une espee d'écharpe , ce qui lui donnoit assez l'air d'un ministre habillé à la légère.

D'ailleurs ils n'en douterent point dès qu'ils virent sa gravité , & le scrupule qu'il se faisoit de marier ces femmes avant qu'elles fussent baptisées , & qu'elles eussent embrassé la religion chrétienne. Cette délicatesse de conscience leur donna un respect extraordinaire pour lui.

Pour moi je commençai à craindre qu'il ne poussât ses scrupules assez loin pour ne les pas marier du tout ; j'avois beau l'en vouloir détourner , il me résista avec fermeté , quoiqu'avec modestie ; & enfin il refusa absolument d'aller plus loin , avant que d'avoir pressé là-dessus les hommes & les femmes. J'avois peine d'abord à y consentir ; mais enfin j'en tombai d'accord , parce que je voyois la sincérité de son intention.

Il leur dit en effet que je l'avois instruit de leur situation & de leur dessein ; qu'il desiroit fort de l'accomplir , & de les marier , comme ils le souhaitoient ; mais qu'avant de le faire, il devoit absolument avoir une conversation sérieuse avec eux. « Selon les loix formelles de la société , *leur dit-il* , vous avez vécu jusqu'ici dans un commerce illicite , & il n'y a qu'un mariage légitime , ou une séparation , qui puisse mettre fin à votre conduite criminelle. Mais il y a encore une autre difficulté , qui regarde les loix du christianisme : il ne m'est pas permis de marier des chrétiens à des Sauvages , à des idolâtres , à des payennes ,

qui
pas
fem
le c
peut
bapt
«
d'aff
que
& d
fort
là-de
impo
vous
vos
d'em
les in
abso
vang
ges ;
ger l
Il
gran
mot
j'y a
pour

qui n'ont point reçu le baptême ; je ne vois pas que vous ayez le tems de persuader vos femmes à se faire baptiser , & à embrasser le christianisme , dont elles n'ont jamais peut-être entendu parler ; ce qui rend leur baptême impossible. »

« Je crois , *continua-t-il* , que vous êtes d'assez mauvais chrétiens vous-mêmes , & que vous avez peu de connoissance de Dieu & de ses voies : par conséquent , je crains fort que vous n'ayez pas dit grand' chose là-dessus à vos pauvres femmes. Il m'est impossible , cependant , de vous marier , si vous ne me promettez que vous ferez tous vos efforts pour persuader vos femmes d'embrasser notre sainte religion , & de les instruire selon votre pouvoir ; car il est absolument contraire aux principes de l'évangile , de lier des chrétiens à des sauvages ; & je serois au désespoir de me charger la conscience d'une pareille affaire. »

Ils écoutèrent tout ce discours avec grande attention , & je le leur traduisis mot à mot autant qu'il me fut possible. Si j'y ajoutois quelque chose de ma façon , pour leur faire sentir la justesse des raison-

nemens du prêtre , j'avois grand soin de distinguer fidèlement ses paroles d'avec les miennes. Ils me répondirent que cet honnête homme avoit raison de les accuser d'être assez mauvais chrétiens eux-mêmes , & qu'il étoit vrai qu'ils n'avoient jamais parlé de religion à leurs femmes. « Bon Dieu ! dit *Guillaume Atkins* , comment enseignerions-nous la religion à nos femmes ? nous n'y entendons rien nous-mêmes. D'ailleurs , si nous allions leur parler de Dieu , de J. C. , du ciel & de l'enfer , nous les ferions rire seulement ; & elles nous demanderoient si nous croyons tout cela nous-mêmes ? Si nous leur répondions que nous le croyons effectivement , & que nous sommes persuadés que le ciel est pour les gens de bien , & que l'enfer doit être le partage des méchans , elles nous demanderoient quel seroit notre sort , de nous , qui croyons toutes ces choses , & qui sommes de si grands vauriens. Eh ! monsieur , en voilà plus qu'il n'en faut pour les dégoûter de notre religion , aussitôt qu'elles en entendront parler. Il faut avoir de la religion , si l'on veut en inf-

truire
je c
de di
pêch
quelc
vous
une r
y a u
qui p
les bo
nous
Quelc
ture e
ces vé
pleine
« V
de que
Elle r
mot d
Pas
brusque
par-là
me dir
qu'il e
ses réc
puisqu

truire les autres. Atkins, *lui répondis-je*, je crains bien que tout ce que vous venez de dire ne soit trop vrai, mais cela n'empêche pas que vous ne puissiez donner quelques idées de religion à votre femme; vous pouvez lui dire qu'il y a un Dieu, & une religion meilleure que la sienne; qu'il y a un Etre souverain qui a fait tout, & qui peut détruire tout; qu'il récompense les bons, qu'il punit les méchans, & qu'il nous jugera tous selon notre conduite. Quelque ignorant que vous soyez, la nature elle-même doit vous avoir enseigné ces vérités, & je suis sûr que vous en êtes pleinement convaincu. »

« Vous avez raison, *dit Atkins*; mais de quel front dirai-je tout cela à ma femme? Elle me dira d'abord qu'il n'y a pas un mot de vérité en tout cela. »

Pas un mot de vérité, *lui répliquai-je brusquement*, « que prétendez-vous dire par-là? Oui, monsieur, *repartit-il*, elle me dira que tout cela ne sauroit être, & qu'il est impossible que Dieu soit juste dans ses récompenses & dans ses punitions, puisque je ne suis pas puni & livré au dia-

ble depuis long-tems , moi qui ai donné tant de marques de méchanceté à ma femme même , & à toutes les personnes avec qui j'ai eu quelque commerce. Elle ne comprendra jamais comment Dieu peut me laisser vivre encore , après avoir toujours agi d'une manière directement opposée à ce que je lui dois représenter comme la vertu & comme la règle de mes actions. »

« Certainement , Atkins , *lui dis-je* , je crains bien que vous n'ayez raison ; » & en me tournant alors du côté de mon ecclésiastique , fort impatient de savoir le résultat de notre entretien , je lui communiquai les réponses de Guillaume.

« Ecoutez donc , monsieur , *me dit-il* ; dites à Atkins que je fais un moyen sûr de le rendre un excellent prédicateur pour sa femme , c'est de se convertir lui-même ; car il faut être véritablement repentant , pour prêcher avec fruit la repentance. S'il peut regarder ses péchés passés avec une véritable contrition , il sera mieux qualifié pour convertir sa femme , que qui que ce puisse être. Alors il sera propre à lui persuader

suad
port
Etre
patie
pabl
cour
du p
vive
les pl
dans
réserv
que c
future
reçoiv
chans
mond
occasi
le dog
jugem
pente
la conv
J'ex
qui l'é
en par
vant s
jusqu'à
To

suader, que Dieu est un juste juge par rapport au bien & au mal ; mais que c'est un Etre miséricordieux, dont la bonté & la patience infinie diffère la punition du coupable, pour lui donner le tems d'avoir recours à sa grace ; qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se repente & qu'il vive ; qu'il souffre même que les scélérats les plus abominables prospèrent long-tems dans leurs mauvais desseins, & qu'il en réserve le châtiment jusqu'à la vie à venir ; que c'est une preuve évidente d'une vie future, que souvent les gens vertueux ne reçoivent leur récompense, ni les méchans leur punition, que dans l'autre monde. Cette réflexion lui donnera une occasion naturelle d'enseigner à sa femme le dogme de la résurrection & du dernier jugement. Encore un coup, qu'il se repente lui-même, & je lui suis garant de la conversion de sa femme. »

J'expliquai tout ce discours à Atkins, qui l'écouta d'un air fort sérieux, & qui en parut extrêmement touché, ne pouvant souffrir qu'avec peine que j'allasse jusqu'à la fin. « Je fais tout cela, mon-

sieur , *me dit-il* , & je fais plus encore ; mais je n'ai pas l'effronterie de parler là-dessus à ma femme , sachant que Dieu , ma conscience , & ma femme même , témoigneronnt que j'ai vécu jusqu'ici , comme si je n'avois jamais entendu parler de Dieu , d'une vie future , ou de quelque autre matiere semblable. Pour ce que vous dites touchant ma conversion , hélas ! ... » Là-dessus il poussa de profonds soupirs , & je voyois ses yeux se remplir de larmes.

« Ah ! monsieur , *reprit-il* , c'est une affaire faite , il n'en faut plus parler. Une affaire faite , Atkins , *lui dis-je* ! qu'entendez-vous par - là ? Je sais bien ce que j'entends par-là , *me répondit-il* ; je veux dire qu'il n'en est plus tems , & cela n'est que trop vrai. »

Je traduisis au prêtre , mot à mot , ce qu'Atkins venoit de dire , & ce religieux zélé , qui , malgré les opinions particulieres de son église , avoit tant de soin du salut d'autrui , qu'il seroit absurde de croire qu'il fût indifférent sur le sien propre , ne put s'empêcher de verser quelques larmes. Mais s'étant remis , il me pria de

de
le
s'i
cer
der
sion
me
qui
nell
joie
ne n
pou
de si
L
tes
pens
reve
se tro
tion ,
tems
pand
tes-lu
sauvé
J. Ch
de la
n'est j

demander à Atkins , s'il étoit bien aisé que le tems de sa conversion fût passé ; ou bien s'il en étoit touché , & s'il souhaitoit sincèrement de se tromper là-dessus. « Quelle demande ! dit Atkins avec beaucoup de passion. Comment est-il possible qu'un homme soit content de se trouver dans un état , qui ne peut finir que par des peines éternelles ? Je suis si éloigné d'en avoir de la joie , que je crains bien que le désespoir ne me porte un jour à me couper la gorge , pour mettre fin à une crainte qui me donne de si mortelles inquiétudes. »

Le religieux , à qui je rapportai les tristes paroles du pauvre Atkins , demeura pensif pendant quelques momens ; mais revenant bientôt de sa méditation : « S'il se trouve véritablement dans cette situation , me dit-il , assurez-le qu'il a encore le tems de se convertir , & que J. Christ répandra la repentance dans son ame. Dites-lui en même tems que personne n'est sauvé que par le mérite & par la mort de J. Christ , qui lui donnent accès au trône de la grace , & que par conséquent il n'est jamais trop tard pour ceux qui y re-

courent sincèrement. Pense-t-il qu'un pécheur soit jamais capable de se mettre, par ses crimes, hors de la portée de la miséricorde divine ? Dites - lui encore, je vous prie, que quand il seroit vrai que la grace de Dieu lasse, pour ainsi dire, de s'offrir si souvent en vain, se retire quelquefois entièrement d'un pécheur obstiné, il n'est pourtant jamais trop tard de l'implorer, & que les ministres de l'évangile ont un ordre général de prêcher la grace au nom de Jésus-Christ, à tous ceux qui se repentent sincèrement. »

Atkins m'ayant écouté avec attention & fort sérieusement, ne répondit rien; mais il me dit qu'il alloit parler à sa femme, & il se retira dans le moment même. J'adressai cependant les mêmes discours aux autres, & je remarquai qu'ils étoient tous ignorans, jusqu'à la stupidité, dans les matieres de la religion, tout comme moi lorsque je quittai mon pere pour aller courir le monde. Cependant ils m'écoutèrent tous d'un air très - attentif, & ils me promirent fortement de parler à leurs femmes, & de ne rien négliger pour leur faire embrasser le christianisme.

Quand je rapportai leur reponse au prêtre , il me regarda en souriant , & en secouant la tête : « Nous qui sommes les serviteurs de Christ , *dit-il* , nous ne pouvons qu'instruire & exhorter ; & quand les gens reçoivent nos instructions , & promettent de les suivre , nous avons fait tout ce que nous sommes capables de faire , & nous sommes obligés de nous contenter de leurs promesses. Mais croyez-moi , monsieur , *continua-t-il* , quels que puissent être les crimes passés de cet Atkins , je pense que c'est le seul de la troupe qui se repent sincèrement. Je ne désespere pas des autres , mais je crois cet homme-là véritablement touché des égaremens de sa vie passée. Je suis sûr que quand il parlera de religion à sa femme , il commencera par se convertir lui-même ; car on n'apprend jamais mieux , que quand on s'efforce d'enseigner les autres ; & j'ai connu un homme d'une très-mauvaise conduite , & qui n'avoit qu'une notion très-superficielle de la religion , qui devint parfaitement bon chrétien , en s'attachant à la conversion d'un Juif. Si ce pauvre Atkins

commence une fois à parler à sa femme de Jésus-Christ , je parierois ma vie qu'il sera sensiblement touché de ses propres discours , & qu'il se repentira réellement ; ce qui pourroit avoir de parfaitement bonnes suites. »

Cependant , sur la promesse que les autres Anglois lui firent de travailler à la conversion de leurs femmes , il les maria , en attendant qu'Atkins vînt avec la sienne. Il étoit fort curieux de savoir où ce dernier s'en étoit allé , & se tournant vers moi : « Je vous conjure , *me dit-il* , sortons de votre labyrinthe , pour nous promener : je suis persuadé que nous trouverons quelque part ce pauvre Atkins en conversation avec sa femme , & occupé à lui enseigner quelques dogmes de la religion. » Je le voulus bien , & je le menai par un chemin qui n'étoit connu qu'à moi , & où les arbres étoient si épais , qu'il étoit difficile de voir de dehors ce qui se passoit où nous étions. Quand nous fûmes venus au coin du bois , nous vîmes Atkins & sa femme assis à l'ombre du bosquet , & engagés dans la conversation la plus sérieuse. J'en aver-

tis
mes
pou
tude
N
succ
ciel
& sa
» pr
» se
» D
Im
lever
deux
qu'il
trop
être
nute
recon
fort a
son to
avoit
couler
même
à m'e
chagri

tis mon religieux , & nous les considérâmes pëndant quelque tems avec attention , pour juger de leurs discours par leurs attitudes.

Nous vîmes qu'il lui montrait du doigt, successivement le soleil , tous les côtés du ciel , la terre , la mer , les bois , lui-même & sa femme : « Vous le voyez , *me dit le* » *prêtre* , il lui fait un sermon : il lui dit , » selon toutes les apparences , que notre » Dieu a fait le ciel, la terre, la mer, &c. »

Immédiatement après , nous le vîmes se lever , se jeter à genoux , & tendre ses deux mains vers le ciel ; nous supposâmes qu'il parloit tout haut , mais nous étions trop loin pour en rien entendre. Après être resté dans cette posture une demi-minute , il se remit auprès de sa femme , & recommença à l'entretenir. Nous la vîmes fort attentive , sans savoir si elle parloit à son tour , ou non. Pendant que son mari avoit été à genoux , j'avois vu des larmes couler sur les joues du prêtre , & moi-même j'avois eu toutes les peines du monde à m'empêcher de pleurer. Ce qui nous chagrina beaucoup , c'étoit l'impossibilité

d'entendre quelques expressions de sa priere.

Néanmoins nous ne voulûmes pas approcher davantage , de peur de l'interrompre , & nous nous contentâmes de certains gestes , qui nous faisoient assez comprendre le sens de la conversation. S'étant assis de nouveau auprès d'elle , comme je l'ai déjà dit , il continua à lui parler très-pathétiquement , & il l'embrassoit de tems en tems avec passion. D'autres fois nous le voyions tirer son mouchoir , essuyer les yeux de sa femme , & l'embrasser de nouveau avec un transport extraordinaire. Nous le vîmes ensuite se lever tout d'un coup , lui donner la main pour se lever aussi , & l'ayant menée à quelques pas de-là , se mettre à genoux avec elle , & y demeurer pendant quelques minutes.

A ce spectacle , mon ami ne fut plus le maître de son zele. Il s'écria à haute voix : *O St. Paul , St. Paul , les voilà qu'ils prient Dieu ensemble !* J'eus peur qu'Atkins ne l'entendît , & je le conjurai de se modérer pendant quelques momens , afin que nous pussions voir la fin d'une scene si tou-

char
prop
tem
en e
une
paye
ligio
les m
signe
prier
à Di
cès
ques
ques
étoie
çois
fort
bloit
Je
quill
enser
passo
encor
vés ,
parol
ques

chante. Jamais je n'en avois vu de plus propre à émouvoir le cœur, & en même tems de plus agréable. Mon prêtre se retint en effet, mais il marqua par tout son air une extase de joie, de voir cette pauvre payenne prête à entrer dans notre sainte religion. Tantôt il pleuroit, tantôt il levoit les mains vers le ciel, tantôt il faisoit le signe de la croix, tantôt il faisoit des prieres éjaculatoires, pour rendre graces à Dieu d'une preuve si manifeste du succès merveilleux de nos desseins; quelquefois il parloit tout doucement, & quelquefois haut, & ses actions de graces étoient tantôt en latin & tantôt en françois, & souvent les pleurs étouffoient si fort sa voix, que ce qu'il disoit ne ressembloit pas à des sons articulés.

Je le conjurai de nouveau de se tranquilliser, afin que nous pussions examiner ensemble, avec attention, tout ce qui se passoit à nos yeux. La scene n'étoit pas encore finie, & après qu'ils se furent relevés, nous vîmes encore Atkins adresser la parole à sa femme, avec toutes les marques d'une très-grande ferveur.

Nous conjecturâmes par ses gestes , qu'elle étoit fort touchée de ses discours : elle levoit les mains , les croisoit sur sa poitrine , & se mettoit dans plusieurs autres attitudes convenables à un cœur touché , & à un esprit attentif. Tout cela continua pendant un demi-quart d'heure , & ensuite ils s'en allerent , de sorte qu'il fallut mettre - là des bornes à notre curiosité.

Je me servis de cet intervalle pour parler à mon religieux , & pour lui dire que j'étois charmé de ce que nous venions de voir ; que bien que je ne fusse pas fort crédule sur ces conversions subites , je croyois pourtant qu'il n'y avoit ici que de la sincérité , quelle que pût être l'ignorance & de l'homme & de la femme , & que j'attendois une heureuse fin d'un si heureux commencement. « Que fait-on , *dis-je* , si » ces deux , par la voie de l'instruction & » de l'exemple , n'influeraient pas sur la » conversion de quelques autres ? »

« De quelques autres ! *me répondit-il précipitamment*. Oui ; de tout autant qu'il y en a. Fiez-vous-en à moi ; si ces deux Sau-

vage
que
ils n
conv
ligio
deve
pas
l'en
sent
chré
gran
« M
vous
une
dire
tran
dans
quel
puis
hors
sans
de
tant
que
mê
I

vages , (car le mari ne l'a été guere moins que la femme) se rendent à Jésus-Christ , ils ne cesseront jamais de s'attacher à la conversion des autres ; car la véritable religion est communicative ; & celui qui est devenu réellement chrétien , ne laissera pas un seul payen dans l'erreur , s'il espere l'en pouvoir tirer. » Je lui avouai que son sentiment étoit fondé sur un principe très-chrétien , & que c'étoit une preuve d'un grand zele , & d'un cœur fort généreux. « Mais , mon cher ami , *lui dis-je* , voulez-vous bien me permettre de vous faire ici une seule difficulté ? Je ne trouve rien à dire à la ferveur que vous marquez , pour transporter ces gens du sein du paganisme , dans celui de la religion chrétienne. Mais quelle consolation en pouvez-vous tirer ? puisque , selon vous , ils seront toujours hors des limites de l'église catholique , sans laquelle vous croyez qu'il n'y a point de salut. Convertis à la religion protestante , ils passeront chez vous pour hérétiques aussi damnables que les payens eux-mêmes. »

Il me répondit ainsi avec beaucoup de

candeur & de charité chrétienne : « Monsieur , je suis catholique , prêtre de l'ordre de St. Benoît , & j'admets tous les dogmes de l'église romaine ; mais je vous dis , sans la moindre envie de vous complimenter , & sans considérer la situation où je me trouve ici , que je ne vous regarde pas comme un homme absolument exclus de la grace de Dieu. Je ne dirai jamais , quoique je sache qu'on le croit généralement parmi nous , que vous ne sauriez être sauvé ; je n'ai garde de borner assez la miséricorde de Jésus-Christ , pour m'imaginer que vous ne sauriez être porté dans le sein de l'église par des voies qui nous sont inconnues , & je suis sûr que vous avez la même charité pour nous : je prie continuellement que vous puissiez rentrer dans l'église , par des chemins dont je laisse le choix à l'Etre infiniment sage. En attendant vous avouerez , je crois , qu'en qualité de catholique je puis faire une différence considérable entre un protestant & un payen , entre quelqu'un qui invoque le nom de Jésus , quoique d'une manière que je ne juge pas conforme à la véritable

vérité
bare
ni R
limin
du m
tend
me r
s'éto
adret
je ne
suade
proce
un jo
rité ;
chrét
rois j
Ma j
quelc
quoid
souha
festio
cheve
ferois
Sauva
me ,
sans ;
2

véritable foi , & d'un Sauvage , d'un Barbare , qui ne connoît ni Dieu , ni Christ , ni Rédempteur. Si vous n'êtes pas dans les limites de l'église , vous en êtes plus près du moins que ceux qui n'en ont jamais entendu parler. C'est par cette raison que je me réjouis , en voyant cet homme , qui s'étoit livré à toutes sortes de crimes , adresser ses prières au Sauveur , quoique je ne le croie pas parfaitement éclairé , persuadé que Dieu , dont toute bonne œuvre procède , achevera celle-ci , en le menant un jour à la connoissance entière de la vérité ; & s'il réussit à inspirer la religion chrétienne à sa pauvre femme , je ne saurois jamais croire qu'il périra lui-même. Ma joie est donc fondée , quand je vois quelqu'un approcher de la véritable église , quoiqu'il n'y entre pas aussi-tôt que je le souhaiterois. Il faut se fier , sur la perfection de cet ouvrage , à Dieu , qui l'achevera lorsqu'il le trouvera à propos. Je serois charmé , je vous proteste , si tous les Sauvages ressembloient à cette bonne femme , dussent-ils être d'abord tous protestans ; & je croirois fermement que Dieu ,

ayant commencé à illuminer leur esprit , leur accordera de plus en plus les lumieres d'en-haut , & les fera entrer à la fin dans le sein de son église. »

J'étois surpris de la sincérité de ce pieux papiste , à mesure que j'étois convaincu par la force de son raisonnement , & je me mis d'abord dans l'esprit , que si une pareille modération étoit générale parmi les hommes , nous pourrions être tous *chrétiens catholiques* , quelle que pût être la différence de nos sentimens particuliers , & que cet esprit de charité nous conduiroit bientôt tous aux mêmes principes. Comme il croyoit qu'une pareille tolérance nous rendroit tous catholiques , je lui dis que je m'imaginois que si tous les membres de son église étoient capables d'une pareille charité , ils seroient bientôt tous protestans : nous brisâmes là-dessus , car nous n'entrions jamais dans la controverse.

Je voulus pourtant l'embarrasser un peu sur la tolérance , & le prenant par la main : « Mon cher ami , *lui dis-je* , j'approuve fort ce que vous venez de dire ; mais certainement si vous prêchiez une pareille doc-

trin
vite
tion
«
mai
rité
un e
moi
C
plus
cune
mes
mes
je der
pos q
les av
pas là
tion
diroit
nous l
perfor
quel f
RO
Atkin
vous e
pere ?

trine en Espagne ou en Italie , vous n'éviteriez jamais les griffes de l'inquisition. »

« Cela pourroit bien être , *me dit-il* ; mais je ne crois pas qu'une pareille sévérité rende ces peuples meilleurs chrétiens : un excès de charité ne passera jamais chez moi pour hérésie. »

Comme Atkins & sa femme n'étoient plus dans cet endroit , nous n'avions aucune raison de nous y arrêter. Nous revînmes donc sur nos pas , & nous les trouvâmes qui nous attendoient. Quand je les vis , je demandai au prêtre , s'il trouvoit à propos que nous leur découvrissions que nous les avions vus dans le bosquet ? Ce n'étoit pas là son avis ; il vouloit lier conversation avec Atkins , pour voir ce qu'il nous diroit de son propre mouvement. Là-dessus nous le fîmes entrer , sans permettre que personne y fût que nous trois , & voici quel fut notre entretien.

ROBINSON CRUSÔÉ. Je vous prie , Atkins , dites-moi , quelle éducation avez-vous eue ? de quelle profession étoit votre pere ?

GUILLAUME ATKINS. Un plus honnête homme que je ne serai de ma vie ; c'étoit un ecclésiastique , monsieur.

R. CR. Quelle éducation vous a-t-il donnée ?

G. ATK. Il n'a rien négligé pour me porter à la vertu ; mais j'ai méprisé ses préceptes & ses réprimandes , comme une véridable bête féroce que j'étois.

R. CR. Salomon dit effectivement que celui qui méprise la correction , est semblable aux bêtes.

G. ATK. Hélas ! monsieur , je n'ai été que trop semblable aux bêtes les plus cruelles ; puisque j'ai assassiné mon propre pere. Ah ! mon Dieu , monsieur , ne parlons plus de cela ! j'ai tué mon propre pere.

Le prêtre , à qui j'interprétois tout mot à mot , recula à ces dernières paroles , & devenant pâle comme la mort , s'écria tout haut : *O ciel , un parricide !*

R. CR. J'espère, Atkins , qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce que vous venez de dire. Auriez-vous tué votre pere réellement ?

G. ATK. Il est bien vrai que je ne lui ai pas plongé un poignard dans le sein , mais j'ai abrégé ses jours , en lui ôtant toute consolation , & en empoisonnant tous ses plaisirs. Je l'ai tué, monsieur, par la plus noire ingratitude , par laquelle j'ai répondu à la tendresse la plus forte que jamais pere ait eue pour son fils.

R. CR. Tranquillisez-vous , Atkins , je ne vous ai pas fait cette question pour vous arracher l'aveu que vous venez de faire ; je prie Dieu de vous en donner un sincere repentir , comme aussi de tous vos autres péchés. Je vous l'ai faite seulement , parce que je remarque que , quoique vous ne soyez pas extrêmement éclairé, vous ne laissez pas d'avoir une idée de la religion & de la morale , & que vous en savez plus que vous n'en avez pratiqué.

G. ATK. Ce n'est pas vous qui m'avez arraché cet aveu , monsieur , c'est ma conscience. Quand nous commençons à jeter la vue sur nos péchés passés , il n'y en a point qui nous touchent plus sensiblement , que ceux que nous avons commis contre

des parens pleins d'indulgence pour nous. Il n'y en a point qui fassent des impressions si profondes , & qui nous accablent davantage.

R. CR. Il y a dans votre discours quelque chose de si pathétique , Atkins , que je ne saurois l'entendre sans me troubler.

G. ATK. Et pourquoi vous troubleriez-vous , monsieur ? des sentimens comme les miens vous doivent être absolument étrangers.

R. CR. Non , non , Atkins , tout ce rivage , chaque arbre , chaque colline , dans toute cette île , est témoin des inquiétudes affreuses que m'a causé le souvenir de l'ingratitude que j'ai eue dans ma première jeunesse , pour les soins d'un pere aussi tendre que paroît avoir été le vôtre. J'ai tué mon pere aussi - bien que vous , mon pauvre Atkins ; mais je crains fort que votre repentir ne surpasse de beaucoup le mien.

J'en aurois dit davantage , si j'avois été maître de ma douleur : le repentir d'Atkins me paroïssoit si fort l'emporter sur le

m
ten
ho
ne
tou
m'a
J
tou
bien
d'av
roit
cate
s'il p
inut
tous
M
d'At
» d'
» mo
» si f
G.
vez n
Je vi
avec
christ
un sen
l'espri

mien , que je n'étois plus en état de soutenir cette conversation. Je voyois que cet homme , que j'avois appelé pour lui donner des leçons , m'en donnoit à moi de fort touchantes , auxquelles je ne devois pas m'attendre naturellement.

Le jeune prêtre , à qui je communiquai tout ce discours , en fut fort ému : « Eh bien , *me dit-il* , ne vous ai-je pas averti d'avance , que dès que cet homme-là seroit converti , il deviendrait notre prédicateur ? Je vous assure , monsieur , que s'il persévère dans sa repentance , je serai inutile ici , & qu'il fera des chrétiens de tous les habitans de l'île. »

Me tournant alors de nouveau du côté d'Atkins : « Mais , Guillaume , *lui dis-je* , » d'où vient que précisément , dans ce » moment-ci , vos péchés vous touchent » si fort ? »

G. ATK. Hélas ! monsieur , vous m'avez mis à un ouvrage qui m'a percé le cœur. Je viens de parler de Dieu & de la religion avec ma femme , afin de lui faire goûter le christianisme , & elle m'a fait elle-même un sermon , qui ne me sortira jamais de l'esprit , tant que je vivrai.

R. CR. Ce n'est pas votre femme qui vous a prêché , mon cher Atkins ; mais votre conscience vous a rétorqué à vous-même les argumens dont vous vous êtes servi.

G. ATK. Il est vrai , monsieur , ma conscience me les a rétorqués avec une force à laquelle il m'a été impossible de résister.

R. CR. Informez-nous , Guillaume , de tout ce qui vient de se passer entre vous & votre femme ; j'en fais déjà quelque chose.

G. ATK. Ah ! monsieur , il ne m'est pas possible de vous en donner un compte exact : quoique j'en sois pénétré , je ne faurois pourtant trouver des termes pour m'expliquer comme il faut : mais qu'importe dans le fond ; il suffit que j'en sois touché , & que j'aie pris une ferme résolution de réformer ma vie.

R. CR. Mais encore , Atkins , dites-nous-en quelque chose ; par où avez-vous entamé la conversation ? Le cas est certainement tout-à-fait extraordinaire ; si votre femme vous a porté à une résolution si loua-

ble , elle vous a fait effectivement un excellent sermon.

G. ATK. J'ai débuté par la nature de nos loix sur le mariage , qui tendent à lier l'homme & la femme par des nœuds indissolubles. Je lui ai fait entendre que , sans de pareilles loix , l'ordre ne pouvoit pas être maintenu dans la société ; que les hommes abandonneroient leurs familles , & qu'ils se mêleroient confusément avec d'autres femmes ; ce qui embrouilleroit toutes les successions , & rendroit tous les héritages incertains.

R. CR. Comment , Guillaume , vous parlez comme un docteur en droit. Mais avez - vous pu lui faire comprendre ce que c'est qu'héritages & familles ? Les Sauvages n'en ont pas seulement d'idée , à ce qu'on dit , & se marient sans aucun égard pour l'alliance. On m'a assuré même , que parmi eux les freres se marient avec leurs sœurs , les peres avec leurs filles , & les fils avec leurs meres.

G. ATK. Je crois , monsieur , que vous êtes mal informé ; ma femme m'a dit surtout que sa nation abhorre de pareilles ma-

riages , & que dans les degrés de parenté dont vous venez de faire mention , ils ne se marient jamais , quoiqu'ils ne soient pas si scrupuleux que nous , peut-être par rapport aux degrés plus éloignés.

R. CR. Eh bien , que vous répondit-elle ?

G. ATK. Elle me dit qu'elle trouvoit ces loix fort bonnes , & qu'elles étoient meilleures que celles de son pays.

R. CR. Mais lui avez-vous expliqué ce que c'étoit proprement que le mariage ?

G. ATK. Oui , & c'est par-là qu'a commencé notre dialogue ; je lui demandai si elle vouloit être mariée avec moi à notre maniere ? Quelle maniere , me dit-elle ? Je veux dire , répliquai-je , la maniere que Dieu a établie pour le mariage. Cette réplique donna lieu à la conversation la plus particuliere que jamais mari ait eue avec sa femme.

Fin du troisieme Volume.



t
t
e
i
e
e
s
a